IDÉAL - BIBLIOTHÈQUE

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DE L'HÉLICOPTÈRE



Enid BLYTON

LE MYSTÈRE DE L'HELICOPTERE

EN route pour les Pyrénées! Jacques, Lucette, Denise, Henri et le perroquet Kiki sont partis en voiture. Et qui conduit? René Marchal, leur grand ami. Voilà de l'amusement en perspective !

De l'amusement... et des aventures! On s'en va bien tranquillement faire une excursion à dos d'âne et, tout à' coup, c'est le mystère, un mystère passionnant, mais combien dangereux!

Qui aurait pu penser qu'au cœur de la montagne, des hommes venus on ne sait d'où avaient installé un repaire fantastique? Les quatre inséparables (cinq en comptant Kiki) vont vivre les minutes les plus pathétiques de leur existence.

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection

LE MYSTÈRE DU GOLFE BLEU
LE MYSTERE DE LA CASCADE
LE MYSTERE DU VAISSEAU PERDU

LE CLUB DES CINQ SE DISTINGUE
LE CLUB DES CINQ, EN PÉRIL

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose :

LE MYSTÈRE DU VIEUX MANOIR
LE .MYSTÈRE DES GANTS VERTS
LE MYSTÈRE DU CARILLON
LE MYSTÈRE DE LA ROCHE PERCÉE
LE MYSTÈRE DE LTLE AUX MOUETTES
LE MYSTÈRE DE MONSIEUR PERSONNE
LE MYSTÈRE DU NID D'AIGLE
LE MYSTÈRE DES VOLEURS VOLÉS

LE CLUB DES CINQ
LE CLUB DES CINQ. CONTRE-ATTAQUE
LE CLUB DES CINQ EN VACANCES
LE CLUB DES CINQ JOUE ET GAGNE
LE CLUB DES CINQ. VA CAMPER
LE CLUB DES CINQ EN RANDONNÉE
LE CLUB DES CINQ. AU BORD DE LA MER
LE CLUB DES CINQ. ET LES GITANS
LE CLUB DES CINQ EN ROULOTTE
LA LOCOMOTIVE DU CLUB DES CINQ
ENLÈVEMENT AU CLUB DES CINQ
LE CLUB DES CINQ. ET LES PAPILLONS
LE CLUB DES CINQ ET LE TRÉSOR DE L'ÎLE

UN EXPLOIT DU CLAN DES SEPT
LE CARNAVAL DU CLAN DES SEPT
LE CLAN DES SEPT A LA RESCOUSSE
LE CLAN DES SEPT ET L'HOMME DE PAILLE
LE TÉLESCOPE DU CLAN DES SEPT
LE VILON DU CLAN DES SEPT

OUI-OUI AU PAYS DES JOUETS
OUI-OUI ET LA VOITURE JAUNE
OUI-OUI CHAUFFEUR DE TAXI
OUI-OUI VEUT FAIRE FORTUNE

FIDO, CHIEN DE BERGER

ENID BLYTON

LE MYSTERE DE L'HELICOPTERE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
244

n° 1538

TABLE

1. Vacances en montagne 7
2. Projets de camping 15
3. A dos d'âne vers la vallée des papillons 20
4. La vallée perdue 27
5. Une nuit mouvementée 34
6. Faits étranges 41
7. Les loups 48
8. Un visage parmi les branches 57
9. Evénements imprévus 64
10. Derrière le rideau vert 71
11. Au cœur de la montagne 78
12. Henri est retrouvé ! 85
13. Perdus sous terre 92
14. Le roi de la montagne 100
15. Un stupéfiant secret 107
16. Au sommet de la montagne 114
17. L'hélicoptère 121
18. Les ailes magiques 128
19. L'épreuve d'Henri 135
20. Nouveaux ennuis 142
21. Les fugitifs 149
22. L'évasion 156
23. Traqués par les chiens 163
24. La fortune change de camp 170



CHAPITRE PREMIER

VACANCES EN MONTAGNE

LA VOITURE roulait au flanc de la montagne, le long de la route en lacet. Installés à l'arrière, quatre enfants chantaient à pleine voix un hymne triomphal que ponctuaient les cris bizarres d'un perroquet.

Le conducteur - un jeune homme d'une trentaine d'années - se mit à rire et jeta par-dessus son épaule :

« Eh bien, on peut dire que vous êtes gais, mes petits! »

Henri et Denise Lefèvre, Jacques et Lucette Tirmont s'arrêtèrent de chanter pour répondre à leur grand ami

René Marchal.

« Nous sommes si contents d'être en vacances, René! expliqua Henri.

— Et je suis heureuse que vous veniez avec nous et maman! » ajouta Denise.

Mme Lefèvre, qui était assise à côté de René Marchai, tourna la tête et sourit à sa fille.

« Moi aussi, dit-elle, je me réjouis de ces vacances passées tous ensemble. »

Mme Lefèvre était une jeune veuve qui, outre ses propres enfants, Henri et Denise, élevait aussi ses neveux Jacques et Lucette qui n'avaient plus de parents et qu'elle avait recueillis. Cette année-là, pour les grandes vacances, elle avait décidé de s'installer dans une ferme des Hautes-Pyrénées, non loin de la frontière espagnole, avec les quatre enfants. Cette ferme prenait des pensionnaires, et Mme Lefèvre savait y retrouver une de ses amies qui lui tiendrait compagnie.

Au dernier moment, René Marchai — qui s'appelait de son vrai nom René Plotin et faisait partie des services secrets du gouvernement — avait décidé que lui aussi passerait son congé à la ferme. Les enfants en étaient ravis, et Mme Lefèvre se félicitait tout bas en songeant que le jeune homme surveillerait ses quatre diables tandis qu'elle-même aurait le loisir de se reposer un peu.

Les six voyageurs — sans oublier Kiki, le perroquet de Jacques — roulaient depuis longtemps et commençaient à être fatigués. Il leur tardait d'arriver : on était déjà en fin d'après-midi.

« J'ai hâte de voir à quoi ressemble cette ferme, dit soudain Henri. J'espère qu'on pourra nous y procurer des ânes pour faire des excursions, comme on nous l'a promis!

— Oh! oui, s'écria Lucette en battant des mains, Nous allons bien nous amuser.

— Heureusement que René sera là, soupira Mme Lefèvre qui n'était jamais très rassurée quand elle entendait les enfants faire des projets. Avec vous, je suis sans cesse à trembler. Il vous arrive toujours des aventures extraordinaires.

— Je les tiendrai à l'œil, ne craignez rien! » déclara René Marchai en riant.

Henri, Jacques, Denise et Lucette se promettaient mille plaisirs de ce séjour à la ferme. Henri, qui semblait doté d'une sorte de charme pour apprivoiser les animaux, se réjouissait à l'avance de ceux qu'il allait rencontrer. Denise, sur ce sujet, était beaucoup moins enthousiaste : elle n'appréciait que médiocrement les bestioles que son frère collectionnait.

Jacques, lui, aimait surtout les oiseaux, comme en témoignait son inséparable Kiki. Il n'avait pas manqué ; d'emporter ses jumelles « pour mieux voir les aigles s'il y en: avait».

Lucette se faisait une joie à l'idée de chevaucher un âne. Chacun des enfants devait avoir le sien, ce qui leur permettrait de grimper les pires raidillons. Que ces promenades allaient être amusantes!

La voiture tourna une dernière fois et la ferme, but du voyage, parut enfin. C'était une solide bâtisse de pierre, dorée par le soleil couchant et- entourée de nombreuses dépendances. Elle semblait fort accueillante.

« Nous voici arrivés ! annonça Mme Lefèvre. Cela vous plaît-il? ₜ — Oh! oui, maman!

— Oh! oui, tante Alice! »

A peine René eut-il arrêté la voiture devant la ferme, que les enfants en descendirent, impatients de se dégourdir les jambes. René aida Mme Lefèvre à descendre à son tour.

Au même instant, une femme courtaude, aux bonnes joues rouges, parut, un sourire de bienvenue aux lèvres. Puis elle appela quelqu'un d'invisible, à l'intérieur de la maison.

« Gaston, Gaston, dépêche-toi. Nos voyageurs sont arrivés !

— Ah! voici Mme Gaston! » dit Mme Lefèvre en serrant la main de la fermière.

Le fermier parut à son tour. C'était un petit homme maigre qui se répandit en courbettes.

« Entrez vite, invita-t-il d'un ton cordial. Ma femme vous a préparé un bon dîner. Vous serez seuls ou à peu près dans la salle à manger. Nos autres pensionnaires de la saison n'arriveront qu'au début de la semaine prochaine. Mais Mlle Lemas est déjà là. C'est une amie à vous, je crois, madame?

Oui, répondit Mme Lefèvre. Nous aurons beaucoup de plaisir à passer nos vacances ensemble.

- Avant de vous mettre à table, venez que je vous montre vos chambres, dit Mme Gaston. Vous pourrez vous rafraîchir un peu.»

Les voyageurs ne se firent pas prier et suivirent l'hôtesse au premier étage. Elle indiqua à Mme Lefèvre sa chambre, proche de celle de Mlle Lemas. Les enfants, eux, occupaient deux pièces à l'autre bout du corridor : une pour Denise et Lucette, l'autre pour les garçons. Quant à René, il devait coucher au second.

Tous étaient affames et se dépêchèrent de faire un brin de toilette. Après quoi, ils descendirent dans la salle à manger où Mlle Lemas les attendait. Tandis que les grandes personnes procédaient aux présentations, les enfants dévoraient du regard - - en attendant mieux - les bonnes choses dont la table était couverte...

Ce premier repas à la ferme se déroula sous le signe de la joie. Kiki, le perroquet, y fut pour quelque chose. Il jacassait et ne cessait d'accabler le pauvre M. Gaston de recommandations saugrenues :

« Essuie-toi les pieds ! » lui criait-il toutes les deux ou trois minutes. Ou encore : « Ne mets pas tes doigts dans ton nez! »

II réserva à la fermière quelques extraits de son répertoire musical qui allait de *il pleut, bergère* à *Ma cabane au Canada.* Les convives n'avaient même plus la force de manger tant ils riaient. Il fallut presque le faire taire de force.



Le chevreau pressa son museau contre le menton du jeune garçon.

Après dîner, on profita de ce qu'il faisait encore jour pour sortir un moment afin d'admirer le paysage alentour. Comme les montagnes semblaient hautes... et si proches! Comme l'on se sentait loin de tout dans cette ferme haut perchée!

Tandis que Mme Lefèvre, Mlle Lemas et René s'asseyaient sur un petit mur pour contempler le soleil couchant, les enfants allèrent faire un tour du côté de la basse-cour. Kiki effraya beaucoup un coq en imitant son cocorico. , Lucette trouva adorables les cochons rosés, mais le spectacle qui la captiva le plus fut un troupeau de chèvres parmi lesquelles s'ébattait un chevreau. Il était tout blanc, avec de minuscules sabots noirs.

« Attendez, dit Henri, vous allez voir... »

II s'avança vers le troupeau et émit un petit bêlement. Le chevreau dressa les oreilles et vint à sa rencontre. Puis, d'un bond, il sauta dans les bras d'Henri et pressa son museau contre le menton du jeune garçon,

« Qu'il est mignon ! s'extasièrent Denise et Lucette en caressant le chevreau. Et il a été tout de suite en confiance avec toi !

— Tu es un véritable magicien quand il s'agit d'animaux, Henri, constata Jacques avec une note d'envie dans la voix.

— Maintenant, ajouta Denise, tu peux être sûr que ce chevreau va te suivre partout comme un chien. Encore heureux que tu n'aies pas exercé ton charme sur une vache! »

Tous se mirent à rire. Henri posa le chevreau à terre et, ainsi que Denise l'avait prévu, le gentil animal se frotta contre les jambes de celui qu'il considérait désormais comme un ami. Il semblait ne plus vouloir le quitter. Il le suivit jusqu'à la porte de la maison.

« Tiens! s'écria Mme Gaston à sa vue. Vous avez lait la conquête de Blanchet. C'est la première fois qu'il quitte ainsi sa mère. Il est tout jeune, vous savez.

— Oh! Henri! s'exclama Mme Lefèvre qui arrivait

au même instant. Ne fais pas entrer ce chevreau, veux-tu? »

La jeune femme craignait en effet que la fermière ne soit pas contente de cette intrusion, mais Mme Gaston protesta avec un large sourire.

« C'est la maison de la liberté, ici! Si votre fils a plaisir à se promener avec Blanchet, je n'y vois aucun inconvénient. J'aime tellement les animaux, moi aussi! »

Jamais la fermière n'avait paru aussi sympathique aux enfants. Henri, cependant, ne s'était pas attendu à ce qui arriva : lorsqu'il fut l'heure de monter se coucher, Blanchet suivit son nouvel ami jusque dans sa chambre.

Et quand le jeune garçon fut au lit, le chevreau l'y rejoignit d'un bond. Jacques se mit à rire.

« Ma parole, dit-il, le voilà blotti tout contre toi! Il te prend sans doute pour sa mère!

— Tu es bien hardi, Blanchet ! murmura Henri en riant.

— Mêêêê.,.! » répondit Blanchet.

Les filles, de leur chambre, entendaient les garçons mener grand tapage.

« Allez-vous vous taire? demanda Denise en paraissant en pyjama sur le seuil de la porte de communication. Vous empêchez tout le monde de dormir.

— Ce n'est pas ma faute, protesta Henri. Quand je fais descendre Blanchet, il saute à nouveau sur mon lit. Et quand je le chasse dans le couloir, il bêle à la porte. Oh! et puis, flûte, je le garde auprès de moi. Jacques a bien Kiki, lui!

— Je me demande ce que va en penser Mme Gaston, dit Denise en hochant la tête,

— Oh! Mme Gaston adore les bêtes. Je suis sûr que si l'une de ses vaches était malade, elle la ferait coucher dans son lit! »

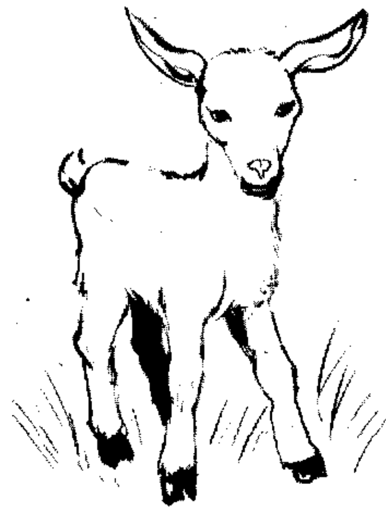
Denise rentra dans sa chambre en riant. Elle y trouva Lucette déjà endormie.

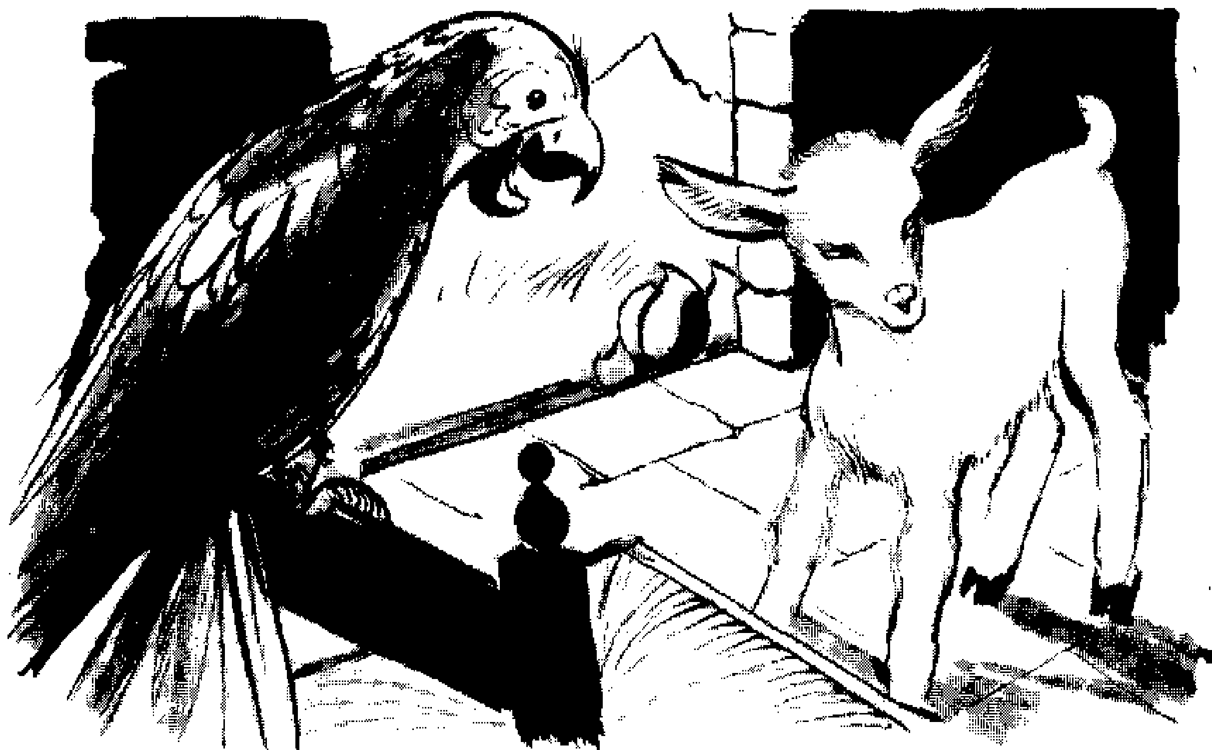
Henri s'apprêta à dormir lui aussi, son cher Blanchet entre les bras. Ce n'était sans doute pas très hygiénique, mais le chevreau était si mignon!

« Bonsoir, Jacques! Bonsoir, Kiki! murmura Henri.

— Bonne nuit, mon vieux! » répondit Jacques.

Kiki, sa tête sous son aile, dormait déjà.





CHAPITRE II

PROJETS DE CAMPING

DENISE et Lucette furent les premières à se réveiller. D'un même élan, elles coururent à la fenêtre pour admirer le panorama de montagne *qui* s'offrait à leur vue. Le ciel était d'un bleu limpide. « Un vrai temps de vacances ! s'écria Lucette tout heureuse. Et comme cet endroit est calme, tu ne trouves pas? Ce n'est pas ici qu'il risque de nous arriver une de nos palpitantes aventures! D'ailleurs, tante Alice est bien décidée à ne pas .nous perdre de vue.

— Et quand ce ne sera pas elle, ajouta Denise en riant, c'est René qui nous surveillera. Allons, Lucette, dépêchons-nous. J'ai hâte d'être dehors! »

Tandis que les filles étaient dans la salle d’eau, elles

entendirent tendirent les garçons qui se levaient. Puis la voix de Kiki leur parvint : le perroquet criait : « Essuie-toi les pieds! » Sans doute parlait-il à Blanchet et tâchait-il de lui inculquer de bonnes manières!

« Mêêêêê...! » répondit poliment Blanchet.

Et là-dessus Kiki se mît à l'imiter, si bien que le chevreau regarda de tous côtés pour voir si un de ses semblables n'était pas caché quelque part. Henri et Jacques obtinrent Un beau succès de fou rire en racontant cette scène quelques instants plus tard, lorsque les hôtes de la ferme ne trouvèrent réunis pour le déjeuner matinal.

Quand tout le monde fut rassasié, Mme Lefèvre demanda à la fermière :

« Dites-moi, madame Gaston, avez-vous pensé à retenir pour nous ces ânes dont nous avions parlé pour faire des excursions?

— C'est Pascal, le berger, qui doit s'en occuper, répondit Mme Gaston. Les ânes appartiennent à son frère et celui-ci a promis de vous les amener bientôt.

— Nous pourrions peut-être aller les chercher nous-mêmes et revenir sur leur dos? proposa Jacques qui se irritait impatient de chevaucher sa monture.

— Vous n'y pensez pas! s'écria la fermière. Ludovic, le frère de Pascal, habite à plus de dix kilomètres d'ici! Mais vous pouvez aller voir Pascal dès aujourd'hui et lui demander quand arriveront les ânes,

— Ce sont vraiment des ânes. . . pas des mulets ? questionna Denise.

— Oui. Nous proposons toujours des ânes aux personnes qui n'ont pas bien l'habitude des promenades en montagne. Les ânes sont plus doux et plus patients que *les* mulets.

— Maman, demanda Henri, est-ce que nous pourrons aller pique-niquer dans la montagne dès que nos ânes seront là?

— Oui... quand je serai sûre de savoir me tenir en selle, répondit en riant Mme Lefèvre. Je n'ai pas envie de

rouler dans un précipice... et je tiens à vous accompagner. »

Le fermier intervint.

« Vous ne risquerez rien avec ces bêtes-là, assura-t-il.- Elles ont le pied sûr et, bien qu'elles soient petites, elles sont tout de même très robustes.

— Si nous allions tout de suite trouver ce berger... Pascal, proposa Henri en se levant de table, Blanchet sur ses talons,

— C'est ça, dit René Marchai. Allez vous dégourdir les jambes! »

Les enfants ne se le firent pas répéter. Kiki se percha sur l'épaule de Jacques, et la petite troupe se mit en marche, après avoir reçu les explications nécessaires sur la route à suivre.

Henri, Denise, Jacques et Lucette s'engagèrent bientôt dans un petit chemin en pente raide. Le soleil était déjà haut dans le~ ciel et il faisait chaud. Les enfants, vêtus seulement de shorts et de chemisettes, n'en transpiraient pas moins beaucoup. Ils s'arrêtèrent au bord d'un petit ruisseau pour se rafraîchir. Blanchet en profita pour gambader et Kiki pour se percher sur une branche d'arbre.

Après s'être reposés un moment, les quatre enfants se remirent en route...

Pascal, le berger, logeait dans une cabane à flanc de montagne. Ses moutons broutaient l'herbe autour de lui. Lui-même était en train de grignoter un morceau de pain et de fromage quand les jeunes promeneurs arrivèrent.

Pascal offrait un spectacle étrange avec ses cheveux hirsutes, sa barbe mal soignée et son allure dégingandée. Il parlait plus volontiers espagnol que français, et les visiteurs eurent quelque mal à se faire comprendre. Finalement, il parut saisir le sens de leurs paroles et répondit en faisant de grands gestes en direction de la ferme, en contrebas :

« Los burros.,. les ânes... *manana.*

— Les ânes arriveront demain à la ferme! expliqua Jacques. Chic ! »

Le berger n'avait jamais vu de perroquet et Kiki parut l'intriguer. Il se mit à rire en le montrant du doigt. Immédiatement, Kiki imita son rire. Pour le coup,, Pascal sursauta et regarda Kiki avec des yeux ronds.

« En avant, Fanfan la Tulipe! s'écria le perroquet. Essuie-toi les pieds, mon garçon! »

Là-dessus Pascal se mit à répondre en patois franco-espagnol et un dialogue du plus haut comique s'engagea entre le berger et l'oiseau. Les enfants se tordaient de rire. Mais Blanchet, trouvant qu'on le négligeait trop depuis un moment, attira l'attention d'Henri en se frottant contre ses jambes. Après quoi, d'un bond, il lui sauta dans les bras.

Pascal regarda le chevreau, le caressa, puis désigna son troupeau de moutons en marmonnant quelque chose qui ressemblait à « Vous allez voir! »

Les enfants virent en effet... Pascal se mit soudain à bêler à la manière d'une brebis. Tout aussitôt, les agneaux qui jouaient près de leur mère accoururent vers lui. Le berger se baissa, les caressa longuement. Il avait l'air d'être leur ami et formait avec eux un spectacle si attendrissant que Lucette sentit les larmes lui venir aux yeux.

Un moment plus tard, Pascal revînt vers ses jeunes visiteurs, leur offrant un frugal repas de pain et... d'oignons crus. Henri, Jacques, Denise et Lucette refusèrent poliment. Ils auraient bien préféré une tartine de confiture.

Ils prirent congé du berger et redescendirent par le même chemin qu'à l'aller. Cette fois encore, ils s'arrêtèrent près du ruisseau pour s'y rafraîchir les mains et le visage. Puis ils s'assirent un moment sur l'herbe et admirèrent les montagnes environnantes.

« M. Gaston dit que toutes ces montagnes-ci sont d'un accès difficile, déclara Jacques. Presque personne n'y habite. On doit y trouver un tas d'oiseaux et d'animaux en liberté. J'aimerais bien aller y faire un tour!

— Nous irons avec maman et René, affirma Henri que réjouissait d'avance la perspective de nombreuses excursions.

— Est-ce que nous pourrons camper? demanda Jacques, C'est ça qui serait épatant, mon vieux.

— Je te crois! » s'écria Henri.

Lorsque les enfants arrivèrent à la ferme, ils rencontrèrent Mme Lefèvre, René et Mlle Lemas qui rentraient eux aussi de promenade.

« Eh bien! s'exclama Mme Lefèvre en constatant que Blanchet ne quittait pas son fils d'une semelle. Henri, j'espère que tu ne vas pas ramener cet animal à la maison après les vacances. Je ne me vois pas avec une chèvre chez moi tandis que tu seras à l'école!

— Maman, le berger nous a dit que son frère arriverait demain avec les ânes. Pourrons-nous choisir chacun le nôtre? Combien y en a-t-il en tout?

— Six, je pense. Mlle Lemas ne veut pas entendre parler de ce mode de locomotion... Pour ma part, je prendrai un animal de tout repos.

«— Oh! ils le sont tous, tante Alice, assura Jacques. On dit qu'ils ont le pied aussi sûr que les chèvres. »

Cependant les promeneurs étaient las et affamés. Après avoir fait un peu de toilette, ils se retrouvèrent dans la salle à manger où la fermière leur servit un repas copieux, cuisiné à la perfection. Blanchet mendia des feuilles de salade et Kiki se servit lui-même de dessert.

Enfin tout le monde alla faire une petite sieste, et les enfants s'endormirent en rêvant déjà de l'arrivée des ânes.



CHAPITRE III

A DOS D'ANE VERS LA VALLÉE DES PAPILLONS

LES ânes arrivèrent comme prévu le lendemain matin... Lucette les aperçut la première. Elle poussa un tel cri de joie que Blanchet fit un bond de frayeur et que Kiki lui-même s'en émut. Henri, Jacques, et Lucette se précipitèrent. .

« Les ânes! cria Lucette. Les voyez-vous, là-bas, qui descendent d£ la montagne? »

II y en avait huit : râblés, l'œil brillant, avec de longues queues dont ils se battaient les flancs. Tous étaient B gris et leurs grandes oreilles pointaient en l'air de façon comique. Ludovic, le frère de Pascal, les conduisait. C'était, un homme plus âgé que le berger, de petite taille, avec des cheveux et une barbe plus soignés. Il semblait timide

et même craintif. Il sourit aux enfants qui s'empressaient au-devant de lui.

« Pouvons-nous tout de suite monter à dos d'âne? demanda Henri. Nous savons comment faire... Arrive, Lucette ! »

II souleva la fillette qui se trouva à califourchon sur sa monture. Denise, elle, n'eut besoin de l'aide de personne. Elle sauta sur son âne aussi prestement que les garçons sur le leur.

Mme Lefèvre et René les virent arriver. Jacques cria de loin :

« II y a huit pur sang, tante Alice! Lequel choisissez-vous? »

Tout le monde se mit à admirer les petits ânes et chacun choisit le sien.

« Dis, maman, demanda Henri, quand pourrons-nous partir en excursion dans la montagne? Nous aimerions tellement camper' pendant quelques jours!

— Cela me tente assez, répondit Mme Lefèvre. Et le temps est au beau. Qu'en pensez-vous, René?

— Je suis de votre avis, Alice. Ludovic pourra nous accompagner et nous servir de guide. Le huitième âne portera le matériel de camping. Pour les provisions, nous les répartirons entre nous.

— A quand le départ? s'enquit Jacques.

— Pas avant samedi prochain, mon garçon. Il faut nous laisser le temps, à ta tante et à moi, de nous habituer à monter à dos d'âne. Nous serons sans doute un peu raides les premiers jours.

— Quel ennui d'attendre aussi longtemps, soupira Denise. Au fait, où irons-nous? »

M. Gaston, consulté, fut d'avis que la vallée des Papillons serait un but de promenade idéal.

« C'est un endroit plein d'oiseaux et de papillons, où vous pourrez très bien camper, assura-t-il.

— La vallée des Papillons! Quel joli nom! s'écria Lucette, enchantée. Est-ce loin d'ici?

— Il vous faudra deux jours, avec vos ânes, pour y arriver. »

René se chargea de tout calculer. Il prévit même de faire venir un âne supplémentaire pour porter les provisions, qui seraient assez abondantes, étant donné la distance à parcourir. Ludovic, de son côté, accepta de servir de guide à la petite troupe.

Pendant que les grandes personnes discutaient, les enfants ne se lassaient pas de caresser les ânes. Ceux-ci paraissaient très fiers de l'attention qu'on leur prêtait. Ils se tenaient tranquilles, chassant les mouches de leur queue, et suivant les allées et venues de chacun de leur regard à la fois doux et grave. Blanchet bondissait sans relâche autour d'eux.

Comme un des ânes se mettait à braire, Kiki l'imita aussitôt : « Hi-han! Hi-han! »

L'imitation était parfaite. L'âne parut vexé, mais le fermier ne cacha pas son admiration pour un oiseau capable d'une telle prouesse. Kiki l'avait d'ailleurs impressionné dès la première minute et le brave homme aurait donné cher pour posséder un perroquet aussi extraordinaire.

L'âne choisi par Mme Lefèvre s'appelait Placide : rien que ce nom-là était rassurant!

Lucette prit Coquelicot; Jacques, Griset; Denise, Tout-Doux; René, Bouton-d'Or, et Henri, Genêt. Les ânes répondaient très bien à l'appel de leur nom et remuaient les oreilles quand ils l'entendaient.

Mlle Lemas, qui avait l'équitation en horreur, sous quelque forme que ce fût, encouragea ses amis à essayer leurs montures.

« C'est cela! Allons faire une petite promenade! » approuva René.

Il aida Mme Lefèvre à enfourcher Placide et lui-même grimpa sur le dos de Bouton-d'Or. Les enfants les avaient déjà précédés sur le sentier.

La promenade fut charmante et tout le monde s'en montra enchanté. Une autre eut lieu dans l'après-midi.



Mais le lendemain matin... oh! là là! René et Mme Lefèvre se déclarèrent fourbus. La jeune femme, surtout, souffrait de courbatures. En descendant l'escalier, elle ne put s'empêcher de gémir :

« J'ai l'impression d'être devenue une vieille dame rhumatisante. N'est-ce pas terrible?

— Cela va passer », assura Mme Gaston avec un bon sourire.

La fermière disait vrai. Avec un peu d'entraînement au cours des jours qui suivirent, les grandes personnes finirent par se trouver aussi à l'aise que les enfants sur le dos de leurs patientes montures.

« Vivement après-demain ! soupira un soir Denise. Dire qu'il n'y a plus que quarante-huit heures avant que nous nous mettions en route pour la vallée des Papillons ! »

Hélas! le lendemain même survint un contretemps qui faillit bien anéantir les projets des enfants. Il changea en tout cas ceux des grandes personnes...

Mme Lefèvre, ce matin-là, avait suivi la fermière dans la crémerie. Un coup de vent ferma soudain la porte, si

malencontreusement que la main de la jeune femme se trouva prise entre le chambranle et la serrure. Elle se mit à crier. Mme Gaston la dégagea en toute hâte, mais la main était en piteux état.

René accourut au bruit et se montra tout de suite très soucieux.

« Je vais vous emmener à la ville en voiture, dit-il à Mme Lefèvre. Il faut consulter un médecin sans tarder. Où sont les enfants?... Sortis avec les ânes! Vous leur expliquerez quand ils seront de retour, s'il vous plaît, madame Gaston. Surtout, qu'ils ne se tracassent pas. Je ne pense pas que ce soit grave, mais mieux vaut faire une radio pour s'assurer qu'aucun os n'est brisé. »

René installa la blessée, qui était très pâle, dans la voiture, et se dépêcha de partir en direction de la ville voisine qui possédait un hôpital.

Les enfants se montrèrent assez inquiets quand on leur apprit l'accident. Ils attendirent avec impatience le retour de Mme Lefèvre et de René. Ceux-ci arrivèrent à l'heure du goûter. La jeune femme avait repris des couleurs et se força à sourire.

« Rassurez-vous! dit René aux enfants. La radio a révélé la fêlure d'un petit os. Rien de bien alarmant. Mais il faut que la main reste immobilisée dans un bandage assez serré. Dans trois jours, nous retournerons à l'hôpital voir si l'os reste bien à sa place. »

A présent qu'il n'y avait plus à se tourmenter pour la blessée, les enfants, consternés, pensèrent à leur excursion. Allait-il donc falloir y renoncer? Mme Lefèvre parut deviner ce qui se passait dans leur esprit.

« Ne vous tracassez pas pour votre partie de camping, leur dit-elle. René vous accompagnera. Rien n'est changé sinon que je ne pourrai moi-même aller avec vous. Quant à l'hôpital, mon amie, Mlle Lemas, m'y conduira... »

Mais Mlle Lemas, navrée, avoua qu'elle ne se sentait pas assez sûre d'elle pour tenir un volant sur ces routes clé montagne. Finalement, la question fut résolue d'une

manière qui satisfit tout le monde. René resterait auprès de Mme Lefèvre et les enfants partiraient seuls excursionner en compagnie de Ludovic en qui, aux dires des fermiers, on pouvait avoir toute confiance...

Leur gaieté revenue, Henri, Jacques, Denise et Lucette s'occupèrent des préparatifs du départ. René veilla à ce que rien ne soit oublié : ni les tentes, ni les couvertures, ni les sacs de couchage ni les ustensiles de cuisine. Mme Gaston s'était chargée de préparer les vivres. Il fallut même la freiner car, si on l'avait laissée faire, elle aurait empilé sur le dos des ânes de quoi nourrir une armée...

Le matin du départ, les enfants se levèrent de très bonne heure. La journée s'annonçait idéale. Blanchet se mit à folâtrer, allant d'une pièce à l'autre, suivant Denise dans la salle d'eau, grignotant le tapis de bain au passage, puis retournant auprès d'Henri.

Tout cela faisait un beau vacarme. Mme Lefèvre souffrait de sa main, mais n'en dit rien aux enfants pour ne pas gâter leur joie. Elle descendit les rejoindre dans la salle à manger où les fermiers et René se trouvaient déjà.

Tout le monde déjeuna avec entrain. Soudain, Mme Gaston qui regardait de temps en temps par la fenêtre annonça :

« Voilà Ludovic qui arrive! Il vient vous chercher, mes enfants... Bonjour, Ludovic. Vous êtes à l'heure, bravo ! Et vous amenez le beau temps avec vous !

— *Si,* dit Ludovic en souriant timidement à la ronde. *Que tiempo mas bueno! »*

Dehors, les petits ânes attendaient, paisibles à leur habitude, soigneusement sellés et bridés par Ludovic.

« Venez! cria Jacques, incapable de rester à table plus longtemps. Chargeons vite nos ânes et partons... »

II se précipita dehors, suivi d'Henri, de Lucette et de Denise. Le fermier et Ludovic les aidèrent à assujettir leurs paquets sur le

dos des ânes de bât qui devaient transporter le matériel de camping et les provisions.

Enfin tout fut prêt. Ludovic, cependant, n'avait pas l'air enchanté de partir seul avec les enfants. Sans savoir pourquoi, René éprouva une vague inquiétude. Comme il regrettait de ne pouvoir accompagner ses jeunes amis! Heureusement que Jacques et Henri avaient l'habitude de camper. Ils étaient raisonnables et on pouvait leur faire confiance...

Quelques instants plus tard, Ludovic, les enfants et leurs ânes étaient en route pour la vallée des Papillons.





CHAPITRE IV

LA VALLÉE PERDUE

LUDOVIC commença par suivre le petit chemin montant jusqu'à la cabane de son frère Pascal. Les enfants furent contents de saluer le berger.

Ludovic tira de sa poche une carte du pays et, penché dessus, se mit à discourir en patois, pointant son doigt tantôt sur un endroit tantôt sur un autre. Pascal secoua la tête et parut expliquer quelque chose... en désignant les montagnes alentour.

« On dirait, souffla Jacques à ses compagnons, que ce brave Ludovic n'est pas très sûr de la direction à prendre. J'espère cependant qu'il connaît son chemin...

— Au fond, ça n'a pas tellement d'importance, estima Henri. Le tout est de camper quelque part... et de bien nous amuser, que ce soit dans la vallée des Papillons ou ailleurs! »

Bientôt, on se remit en route, après avoir dit adieu à Pascal.

Longtemps la petite troupe monta à flanc de montagne. Il faisait chaud. Vers midi, on s'arrêta pour pique-niquer au bord d'une source, à l'ombre de grands arbres. Blanchet s'en donna à cœur joie de gambader dans l'herbe. Kiki, bien entendu, était aussi de la partie.

Ludovic mit cette halte à profit pour faire admirer aux enfants la vue merveilleuse qui s'étendait à leurs pieds. Puis chacun s'allongea sur la mousse pour prendre un peu de repos.

Après la sieste, Jacques entreprit de demander à Ludovic quelques éclaircissements sur le lieu de leur destination et aussi sur la route à suivre. Mais il était assez difficile d'avoir une conversation suivie avec le guide qui comprenait mieux le patois espagnol que le français. Ses réponses restèrent des plus vagues.

On remonta à dos d'âne peu après et Ton chemina ainsi jusqu'à six heures du soir. Les enfants se sentaient alors plus fatigués encore que leurs montures. Jacques demanda à Ludovic s'il connaissait un endroit convenable pour y passer la nuit.

« *Si, si* », assura Ludovic. Et il ajouta quelque chose où l'on devinait les mots de « source » et d[5] « arbres ».

L'endroit en question se trouvait plus loin que les enfants ne l'avaient prévu. N'empêche qu'une fois arrivés là tous se déclarèrent enchantés. Un écran d'arbres devait protéger les jeunes campeurs du vent de la nuit. Une source jaillissait, limpide et fraîche, entre deux pierres. Il suffisait d'attacher les ânes à un tronc d'arbre pour qu'ils ne puissent pas s'échapper. Tout était parfait.

« Montons les tentes, puis nous dînerons et nous nous coucherons», proposa Henri.

Il y avait trois tentes : une pour les garçons, une pour les filles et une autre pour Ludovic. Timide à son habitude, le guide alla planter la sienne à quelque distance de celles des enfants, près des ânes. Ceux-ci broutaient déjà l'herbe autour d'eux. Blanchet semblait très bien s'entendre avec Tout-Doux, l'âne de Denise.

Le repas réconforta tout le monde. Qu'il faisait bon manger sous les arbres !

Le crépuscule fut rapide à venir. Il fallut songer à se coucher. A tour de rôle, chacun alla faire une toilette rapide dans le ruisseau voisin. Puis les enfants se glissèrent dans leurs sacs de couchage. Blanchet avait quitté Tout-Doux pour rejoindre Henri sous sa tente. Kiki, lui, s'était perché sur un arbre. Les ânes dormaient déjà.

Denise et Lucette mirent quelque temps à trouver le sommeil. De leur côté, les garçons bavardèrent un moment avant de s'endormir.

« Tu ne trouves pas ce coin terriblement désert? demanda Jacques à Henri. On est presque surpris d'y trouver la trace d'un sentier. C'est gentil de la part de tante Alice de nous avoir permis de partir excursionner tout seuls !

— Oui, c'est bien agréable... J'ai hâte de voir à quoi peut ressembler cette vallée des Papillons! »

Bientôt, le silence régna autour des trois tentes... La nuit s'écoula sans incident.

Le lendemain matin, Ludovic fut le premier debout. Les enfants se levèrent ensuite, bien reposés et prêts pour une nouvelle journée d'excursion. Blanchet faisait le fou dans l'herbe et Kiki, déchaîné, imita tour à tour une locomotive sous pression et le hi-han des ânes.

Quand toute cette agitation matinale fut un peu calmée, on déjeuna puis on plia bagage. Les petits ânes eux-mêmes étaient impatients de repartir.

La journée parut cependant plus longue que la précédente. En effet, d'après les explications confuses de Ludovic, il semblait qu'on eût dû atteindre la fameuse vallée des Papillons en fin de

soirée. Mais le crépuscule tomba et la petite troupe était encore en marche.



Le guide parut soudain soucieux et scruta les montagnes avec attention. Finalement, en son jargon mi-espagnol mi-français il fit comprendre aux enfants que, cette nuit encore, il faudrait camper sur place; une étape supplémentaire était nécessaire avant d'atteindre la vallée des Papillons.

La soirée fut moins chaude que la précédente. Et, la nuit venue, les enfants n'aperçurent aucune étoile au ciel.

« Pourvu qu'il ne pleuve pas! s'écria Lucette.

— Penses-tu! répondit Henri. Demain, il fera plus beau que jamais... »

Le jeune garçon se révéla mauvais prophète. Le lendemain matin, Lucette fut la première à risquer un coup d'œil dehors. Elle avait hâte d'apercevoir les montagnes toutes rosés dans le soleil levant... Mais elle ne vit rien du tout. Les montagnes avaient

disparu, les arbres se distinguaient à peine et les ânes se confondaient avec les buissons d'alentour.

« Que se passe-t-il? songea Lucette, stupéfaite. C'est de la brume! »

Elle réveilla Denise qui constata à son tour le phénomène : la brume, d'ailleurs, épaississait d'instant en instant.

« Bah! déclara Denise, ce n'est qu'un nuage. Il nous environne et empêche de rien distinguer. Mais j'espère qu'il se dissipera bientôt. »

Dans la brume, les deux filles entendirent leurs frères qui les appelaient, et elles se dépêchèrent d'aller les retrouver. Bientôt, Ludovic rejoignit les enfants. 11 avait l'air consterné. Son trouble était même si grand qu'il en avait oublié le peu de français qu'il savait et fit à ses jeunes compagnons un long discours en patois. Bien entendu, ils n'y comprirent rien, sinon que le guide ne savait plus trop de quel côté se diriger.

Les enfants déjeunèrent sous une des tentes. Ludovic refusa de se joindre à eux. Il préférait rester au grand air. Le déjeuner fut moins joyeux que de coutume. Cette brume, qui pesait sur les épaules des campeurs et leur dérobait toute vue, pesait également sur leur esprit.

On se mit cependant en route peu après. On y voyait d'ailleurs un peu mieux, mais il fallait cheminer avec prudence.

« Enfin! s'écria Jacques tout joyeux. J'aperçois le soleil! Nous voilà tirés d'affaire! »

II s'était réjoui trop vite. Presque aussitôt le brouillard s'épaissît à nouveau. Cette fois on n'y voyait pas à un mètre devant soi. Force fut à la petite troupe de s'arrêter. Jacques tenta d'interroger Ludovic, qui semblait vraiment désemparé. Il avait bel et bien perdu sa route. Il ne savait plus du tout où il était.

Et soudain, Henri fit une découverte peu réjouissante : en cheminant à l'aveuglette, on avait quitté le sentier et les enfants n'avaient même pas la ressource de revenir sur leurs pas.

Lucette se retint de pleurer. Elle se voyait déjà perdue dans la montagne. Denise fit preuve de plus d'énergie.

« Ne restons pas là, conseilla-t-elle. Il fait trop froid. Tâchons de trouver un endroit où nous abriter. Et puisque nous ne pouvons guère compter sur ce pauvre Ludovic pour nous conduire, essayons de nous débrouiller tout seuls. Sapristi, ce brouillard ne durera pas toujours... »

Comme il eût été trop dangereux de continuer à dos d'âne, chacun prit sa monture par la bride et tous se mirent à cheminer à la queue leu leu, au petit bonheur.

« Je n'en peux plus! gémit Lucette au bout de deux heures. J'ai un point de côté. »

Au même instant, Jacques poussa un cri de joie.

« La brume s'éclaircit! Regardez! »

C'était vrai. Bientôt même le soleil reparut et sa bonne chaleur ne tarda pas à réconforter les enfants. Ils regrimpèrent sur leurs ânes et, comme on y voyait à présent fort bien, ils se mirent en quête de cette vallée des Papillons qui semblait les fuir à mesure qu'ils avançaient.

Finalement, Henri aperçut au-dessous d'eux une jolie vallée et demanda à Ludovic :

« La vallée des Papillons? C'est bien là?

— Oui... Non! répondit Ludovic d'un ton hésitant.

— Oui, non! En voilà une réponse! s'exclama Jacques en riant. Ça veut dire sans doute qu'il n'en sait rien.

— Eh bien, allons-y toujours. Autant camper là qu'ailleurs», décida Henri.

Les filles ne demandaient pas mieux. Le pauvre Ludovic leur faisait un peu pitié. Pour les diriger parmi ces montagnes, Kiki se serait montré aussi bon guide que lui!

Arrivés dans la vallée, les enfants constatèrent qu'elle était vide d'oiseaux et de papillons. Ce n'était donc pas celle qu'ils cherchaient. Tant pis! Ils plantèrent leurs tentes, dînèrent avec

appétit — car ils n'avaient pas eu le loisir de déjeuner — et se couchèrent aussitôt après. Ils se sentaient exténués...

Cependant, au cours de la nuit, les garçons furent réveillés en sursaut. Ludovic venait de pénétrer sous leur

tente. A la lueur de sa lampe de poche, Henri constata que leur guide tremblait de frayeur.

« Que se passe-t-il? demanda Jacques, surpris. - Des bruits! » répondit Ludovic en français.

Il fit suivre cette déclaration d'un flot de paroles incompréhensibles, sans cesser de trembler de peur.

« Coucher ici! » déclara-t-il en conclusion en se glissant entre les deux garçons.

Jacques et Henri le laissèrent faire. Mais tous deux étaient intrigués. Qu'est-ce qui avait bien pu troubler à ce point leur compagnon? Des bruits? Quels bruits? Eux, en tout cas, n'avaient rien entendu!





CHAPITRE V

UNE NUIT MOUVEMENTÉE

QUAND les campeurs se réveillèrent le lendemain matin, le soleil brillait gaiement dans le ciel. Tout en aidant à préparer le déjeuner, Jacques demanda à Ludovic :

« Que s'est-il passé cette nuit? Qu'est-ce qui vous a si fort effrayé?

- Des bruits, répondit Ludovic comme la veille.

— Quelle sorte de bruits? insista Henri. Nous avons eu beau écouter, nous n'avons entendu que le vent. »

Ludovic se mit alors à produire une série de bruits assez terrifiants qui firent sauter Kiki et Blanchet en l'air.

Les enfants considérèrent le petit guide avec stupeur. Ne se moquait-il pas d'eux? Mais non, Ludovic leur expliqua

encore, avec beaucoup de gestes, que c'est en allant voir si les ânes étaient bien installés pour la nuit qu'il avait entendu ces bruits étranges.

« Voilà qui explique pourquoi les bruits en question ne pouvaient s'entendre d'ici, commenta Jacques..- Ça ressemble à des cris d'animaux sauvages s'il faut en croire l'imitation qu'en fait Ludovic.

— Des animaux sauvages! gémit Lucette, apeurée. Oh! Jacques, crois-tu qu'il puisse y en avoir par ici? »

Jacques sourit et repoussa une mèche rousse qui lui tombait sur le front. Lucette — qui était aussi rousse que son frère — avait un peu pâli et les taches de son de sa figure n'en ressortaient que mieux.

« Non ! répondit Jacques de sa voix la plus rassurante. Si tu entends par « animaux sauvages » des lions, des tigres ou des panthères, tu peux dormir sur tes deux oreilles. Mais si, comme Denise, tu considères les couleuvres, les renards et les hérissons 'comme des bêtes féroces, alors bien sûr, il faut te méfier. »

Lucette respira, soulagée.

« Bon, dit-elle. Dans ce cas, je n'ai rien à craindre. Ces bruits dont parlait Ludovic m'avaient effrayée.

— Je suppose qu'il a dû faire un mauvais rêve. Il doit prendre peur facilement. »

Cela, du moins, était vrai. Ludovic était un petit homme timoré. Il semblait redouter d'aller plus avant. Du doigt, il montra le chemin du retour. Maintenant, avec le soleil qui brillait, il paraissait sûr de retrouver le sentier qui les ramènerait à la ferme. Mais les enfants ne l'entendaient pas ainsi. Plus que jamais ils avaient envie de camper dans cette mystérieuse vallée des Papillons. Ludovic céda à contrecœur.

Tandis qu'il chargeait les ânes d'un air renfrogné, Jacques consulta la carte du pays. Hélas! la vallée des Papillons n'y était pas marquée. Ce devait être un endroit peu connu, sans désignation officielle peut-être, et auquel les gens de la région avaient donné ce nom poétique...

On se remit donc en route. Peut-être la vallée suivante serait-elle celle qu'ils cherchaient... ou encore celle d'après. Ils finiraient bien tout de même par la trouver! Cependant, à la fin de cette nouvelle journée, ils durent s'avouer leur échec.

On continuait à n'apercevoir aucun sentier et les montagnes environnantes se ressemblaient toutes. Ce soir-là, les jeunes campeurs tinrent une sorte de conseil de guerre : que convenait-il de faire le jour suivant?

« Si nous continuons, dit Jacques, nous finirons par nous perdre tout à fait. Je ne suis même pas sûr que Ludovic saurait encore nous ramener à la ferme si nous le forcions à s'enfoncer davantage dans cette région désertique.

— Tu as raison, soupira Lucette. Il vaut mieux retourner sur nos pas alors qu'il en est temps encore.

— Ou nous résigner à camper ici plutôt que dans la vallée des Papillons », suggéra Henri en regardant autour de lui.

Les enfants se trouvaient alors sur le flanc d'une montagne abrupte, qu'ils avaient pu gravir jusque-là mais qui, à partir de l'endroit où ils étaient, s'élevait tellement à pic qu'il semblait impossible d'atteindre son sommet.

« Quelle étrange montagne! fit remarque Denise. Elle paraît inaccessible... D'accord, Henri. Campons ici. Ça nous reposera. Il y a une source et de l'herbe. Tant pis pour la vallée des Papillons.»

Ludovic déchargea les ânes et les enfants montèrent leurs tentes. Après un bon repas, tous se couchèrent sans traîner. Ils n'en pouvaient plus de fatigue.

Soudain, au milieu de la nuit, une sorte de grognement réveilla Lucette. Qu'est-ce que cela pouvait être? Les animaux sauvages que Ludovic avait entendus ?... Et puis un long hurlement s'éleva. Les garçons l'avaient entendu aussi. Ils

aperçurent Ludovic qui venait vers eux en courant, aussi enrayé que la nuit précédente.

« *Lobos!* leur cria-t~il. Des loups!... près des ânes!

Voyons, c'est impossible! répondit Jacques. Il n'y a plus de loups dans les Pyrénées depuis belle lurette. »

Cependant, de nouveaux hurlements s'élevaient dans la nuit. Ludovic saisit Jacques par le poignet et l'obligea à sortir de sa tente. Son doigt tremblant désigna une troupe d'animaux qui reniflaient et grondaient, non loin des ânes.

Henri avait suivi Jacques et, comme son ami, ne pouvait en croire ses yeux. Ces animaux ressemblaient bien à des loups! Blanchet tremblait autant que Ludovic. Quant à Lucette et à Denise, réveillées elles aussi, elles n'osaient sortir de leur tente et se contentaient de regarder de loin le terrifiant spectacle, qu'éclairait la lune pâle.

Le seul être vivant qui ne semblait pas avoir peur était Kiki. Tout au contraire, poussé par sa curiosité naturelle, le perroquet se précipita vers les animaux grondants dont les prunelles vertes lançaient des éclairs. Il se mit à tournoyer au-dessus d'eux en criant :

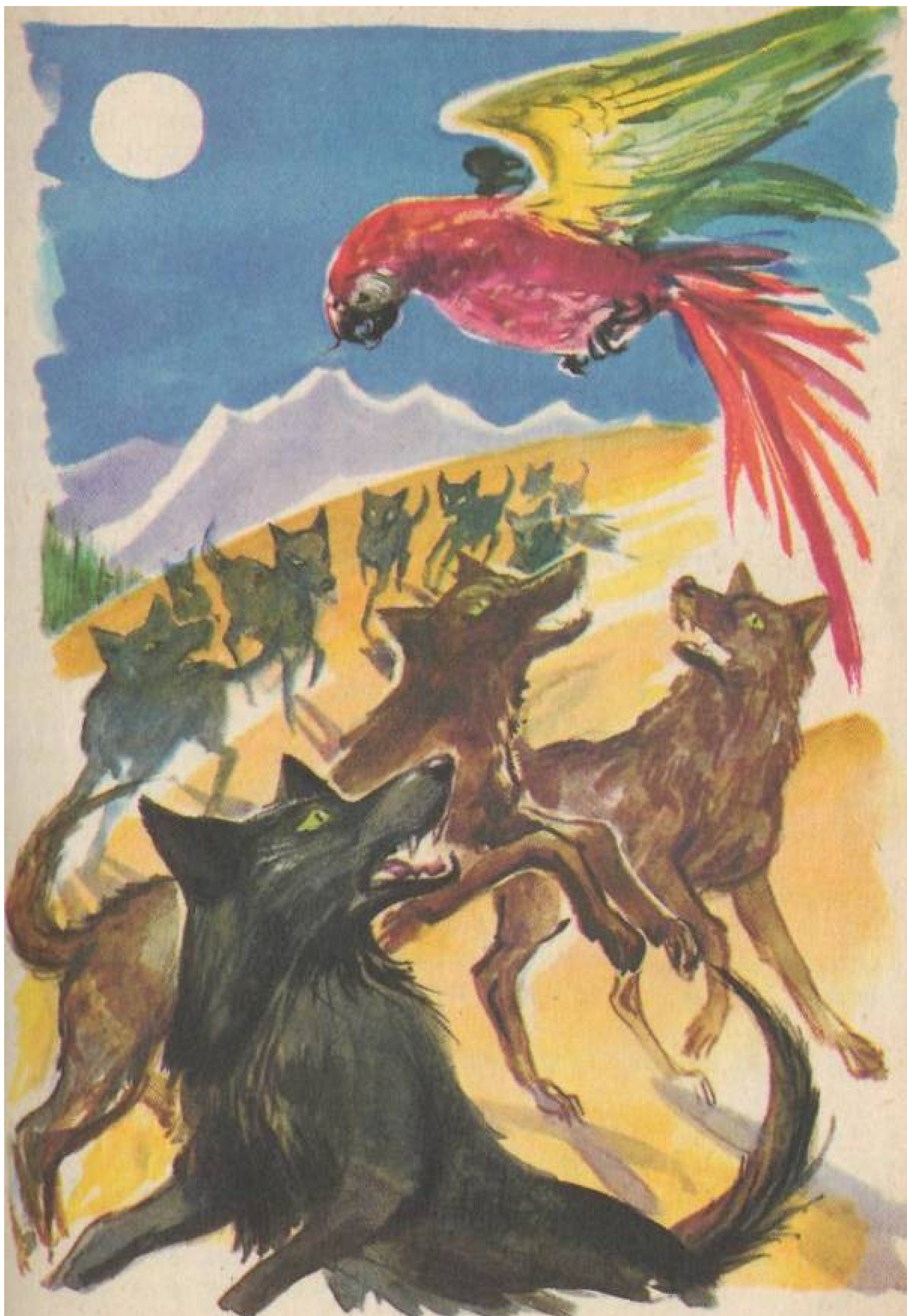
« Essuie-toi les pieds! Essuie-toi les pieds! »

Puis il leur donna sa brillante imitation d'une locomotive sous pression... La nuit s'emplit d'un sifflement terrible. Ce fut au tour des loups de paraître effrayés. D'un même élan, ils firent demi-tour et disparurent dans 1 'obscurité. Kiki leur cria encore de ne pas oublier de fermer la porte!

« Ils sont partis, constata Jacques, soulagé. Mais ces bêtes sont-elles bien réelles? Il me semble avoir rêvé! »

Bien entendu, les enfants ne purent se rendormir de la nuit. A l'aube, Ludovic se rendit près des ânes qu'il trouva sains et saufs mais plus nerveux que d'habitude. Il les détacha et les conduisit au ruisseau voisin pour les faire boire.

Les loups — si c'étaient vraiment des loups — n'avaient laissé aucune trace de leur passage... Et soudain quelque chose arriva. Ludovic poussa un cri aigu et se cacha la figure dans les mains. Les garçons, retenant leur souffle, crurent apercevoir un mouvement parmi les buissons



Le perroquet se précipita vers les animaux grondants

alentour. Ludovic poussa un autre cri, écarta les mains de son visage, jeta un coup d'œil épouvanté autour de lui et sauta à califourchon sur un des ânes. Tournant alors le dos au ruisseau près duquel il se trouvait, il galopa à toute vitesse vers les tentes.

« *Escaparse!* » cria-t-il aux enfants. Puis il ajouta : « Noir, noir! »

Henri, Jacques, Denise et Lucette, réunis en groupe devant la tente des garçons, ne comprirent rien à ce qu'il voulait dire et s'imaginèrent que le pauvre homme avait perdu la tête. Là-dessus Ludovic montra aux enfants les ânes qui le suivaient, comme pour leur conseiller de les enfourcher et de partir avec lui, et, talonnant sa monture, il s'éloigna à bride abattue. Pendant un instant, on n'entendit que le bruit des sabots de l'âne qui s'enfuyait. Les autres ânes restèrent un moment indécis, puis, à la grande consternation des enfants, se précipitèrent sur les traces de Ludovic et de sa monture.

« Hé là! s'écria Jacques. Revenez! Revenez! »

L'un des ânes fit mine de s'arrêter, mais il se trouva poussé en avant par ceux qui venaient derrière. En un clin d'œil tous disparurent. Les enfants se regardèrent, un peu pâles. Ils se trouvaient dans une situation peu réjouissante.

« Ludovic nous a lâchés ! constata machinalement Henri qui n'en menait pas large.

- Et il est parti avec les ânes! souligna Denise.

- Qu'allons-nous faire à présent? » gémit Lucette, prête à fondre en larmes.

Jacques lui passa son bras autour du cou et la fit asseoir auprès de lui sur l'herbe.

« Ne te tourmente pas, Lucette. Nous sommes dans le pétrin, c'est vrai, mais nous nous en tirerons. Nous avons connu des situations pires que celle-là!

- Bien sûr! renchérit Denise. Au pis aller nous serons forcés de rester ici quelques jours. Au fond, cela ne change en rien nos projets.

— Et au bout de quelques jours? hasarda Lucette.

- Eh bien, René viendra nous chercher, affirma Henri qui reprenait confiance. Ludovic doit être parti droit à la ferme. René et maman le forceront à s'expliquer. Il conduira René où nous sommes et nous retournerons sur nos pas avec eux, voilà tout.

- C'est heureux que les ânes n'aient pas encore été chargés, constata Denise. Nous avons quantité de provisions... et aussi notre matériel de camping.

- Je ne vois pas ce qui a bien pu effrayer Ludovic à ce point! dit Jacques. Quel froussard!

- Oui, il faut qu'il ait eu une peur terrible pour décamper ainsi! approuva Henri.

— Avez-vous compris ce qu'il nous a crié? demanda Denise. Je n'ai pu saisir qu'un mot, qu'il a répété deux fois d'ailleurs : « Noir, noir! »

— Oui, c'est ce qu'il a dit. Mais noir... quoi? s'inquiéta Lucette.

— Il n'a dit que ça : « Noir! »... Si nous descendions jusqu'au ruisseau pour essayer de voir ce qui lui a fait peur? proposa Jacques.

- Oh! non, s'écrièrent les filles.

- Bon, alors j'irai seul, décida Jacques, Henri restera avec vous... »

II s'éloigna aussitôt et les trois autres le suivirent des yeux, en retenant leur souffle... Ils virent Jacques examiner avec soin l'endroit où Ludovic se trouvait au moment où il avait poussé son cri de frayeur. Puis le jeune garçon se tourna vers eux, secoua la tête et leur cria :

« II n'y a rien! Rien du tout! Ludovic doit avoir eu des visions ! »

II revint en courant vers ses compagnons.

« Enfin, dit Henri, cette histoire de loups, cette nuit... elle était bien réelle, non? Nous avons vu ces animaux. Nous n'avons pas pu rêver tous les quatre! »



CHAPITRE VI

FAITS ÉTRANGES

DENISE était une fille pratique. « Avant tout, dit-elle, déjeunons. Nous nous sentirons mieux après avoir mangé. »

Le déjeuner fut assez silencieux. Lucette restait inquiète, plus encore que les trois autres.

« J'espère, murmura-t-elle entre haut et bas, que ce n'est pas là le début d'une de nos aventures. Elles commencent toujours si brusquement... »

Blanchet, le chevreau, vint se frotter contre Henri. Le jeune garçon sourit et le caressa.

« Je suis bien content, dit-il, que tu ne sois pas parti avec nos ânes. Je suis tellement habitué à te voir gambader autour de moi que tu me manquerais. Allons, allons, écarte-toi. Tu vas renverser les bols! »

Les enfants mangeaient sans entrain. Kiki lui-même ne parvenait pas à les distraire. La montagne qui les dominait de sa haute masse leur semblait de moins en moins accueillante.

« Je n'aime pas beaucoup cette montagne, dit soudain Lucette, exprimant ainsi tout haut ce que les autres pensaient tout bas.

- Pourquoi? demanda Denise.

- Je ne sais pas. Elle me déplaît, voilà. J'ai une sorte de pressentiment... »

Henri, Jacques et Denise se mirent à rire. Lucette avait souvent ce qu'elle appelait « des pressentiments », et elle y croyait dur comme fer. Mais cette fois-ci elle n'était pas la seule à trouver étrange l'endroit où ils campaient : rien que cette histoire de loups aurait effrayé de moins braves que les enfants... Ludovic l'avait bien prouvé!

Henri, cependant, tenta de réconforter Lucette.

« Voyons, voyons, quel pressentiment pourrais-tu bien avoir? Toutes les montagnes se ressemblent.

- Sauf qu'il n'y en a pas beaucoup où l'on rencontre des loups! » riposta Lucette.

De nouveau, un sentiment de malaise pesa sur les jeunes campeurs. Ils achevèrent de déjeuner, puis Jacques demanda:

« Qu'allons-nous faire en fin de compte? Je crois que le plus sage est de nous en tenir à notre décision de tout à l'heure : restons ici jusqu'à ce que René vienne nous chercher. Nous ne pouvons pas essayer de rentrer par nos propres moyens : d'abord parce que nous ne connaissons pas le chemin, ensuite parce que nous ne pourrions pas emporter assez de nourriture pour tenir jusqu'au bout.

- Oui, approuva Henri. Il est préférable de rester sur place. Je suis sûr que, lorsque Ludovic aura recouvré ses esprits, il sera capable de conduire René jusqu'à nous. Ces gens de la montagne savent retrouver les pistes...

— Mais ce pauvre Ludovic... aura-t-il de quoi manger en route? demanda Lucette. Il n'a emporté aucune provision.

- Nous pouvons lui faire confiance pour se débrouiller ! Il se nourrira de baies sauvages! Et puis, à l'allure où il allait, il sera vite arrivé à la ferme, je t'en réponds! » dit Jacques en riant.

Sa boutade dérida ses compagnons. Ils tinrent un conseil de guerre.

« Restons ensemble, conseilla Lucette. Avec ces loups, on ne sait jamais. Si l'un de nous s'écartait, ils pourraient le dévorer!

- Que tu es donc sotte, Lucette! s'écria Henri. Tout le monde sait bien que les loups sont affamés seulement en hiver !

Tu peux toujours plaisanter, Riquet! répliqua Lucette N'empêche que... »

Elle n'alla pas plus loin. Au même instant une série de faits curieux se déclencha... Cela commença par un bruit sourd, semblable à un fort grondement, qui paraissait provenir du cœur de la montagne. Puis le sol trembla un peu. Les quatre enfants sentirent nettement la terre frémir sous eux. Très effrayés, ils se rapprochèrent les uns des autres. Kiki s'envola en criant. Blanchet sauta sur un rocher et y demeura en attente, prêt à bondir.

Le sol cessa de trembler. Le bruit s'éteignit peu à peu. Puis, soudain, il reprit plus fort, mais toujours assourdi par la grande profondeur où, semblait-il, il prenait naissance. La terre bougea à nouveau. Blanchet parut s'envoler et atterrit sur un autre roc, encore plus haut que le précédent. Le pauvre petit animal était terrifié.

Les quatre enfants aussi avaient peur. Lucette, toute pâle, s'accrochait à Jacques et à Henri. Denise, de son côté, se serrait contre son frère.

Enfin les étonnants phénomènes cessèrent. Les oiseaux, qui s'étaient arrêtés de chanter, recommencèrent à pépier dans les arbres du voisinage. Blanchet, ses terreurs dissipées, vint en cabriolant retrouver Henri. Kiki regagna sa place favorite, sur l'épaule de son maître.

« Diable! s'écria Henri. Je me demande ce que c'était

que ça! On aurait dit un tremblement de terre. Vrai, j'ai eu peur !

- Oh ! Riquet ! gémit Lucette. Cette montagne est peut-être un volcan, tu ne crois pas?

— Jamais de la vie! Il n'y a pas de volcan dans les Pyrénées, affirma Jacques. C'est tout de même curieux... ce grondement et ces secousses du sol! Qu'est-ce qui a bien pu les provoquer... »

Personne ne put lui répondre. En silence, les enfants se levèrent, rangèrent la vaisselle du petit déjeuner après l'avoir lavé, puis allèrent se débarbouiller dans le petit ruisseau. Le vent fraîchit soudain et, en levant la tête, les quatre amis aperçurent de gros nuages noirs qui accouraient dans leur direction.

« Nous allons avoir de la pluie! prophétisa Jacques. Et si le vent se met à souffler en tempête, gare à nos tentes ! Elles ne resteront pas longtemps debout.

— Si tu crois vraiment que les tentes risquent d'être emportées, répondit Henri, nous ferions peut-être bien de chercher un endroit pour nous abriter : un bouquet d'arbres ou une grotte, par exemple. »

Le soleil avait disparu derrière les nuages et il fit soudain très froid. Les enfants n'attendirent pas plus pour se mettre en quête d'un refuge. Les garçons marchaient en tête, escortés par Blanchet qui gambadait à son habitude.

« Ecoute, Jacques, dit Henri à voix basse pour n'être pas entendu des filles. Il faudrait trouver une grotte où nous pourrions allumer un feu pendant la nuit. L'idée de ces bêtes qui rôdent autour de nous — que ce soient des loups ou autre chose — ne me plaît pas beaucoup.

- Tu as raison, répondit Jacques. Dans une grotte, nous serions plus à l'abri que n'importe où ailleurs. »

Tous deux se mirent à fureter dans les anfractuosités rocheuses, à flanc de montagne, mais aucune n'était suffisante pour leur donner asile. De plus, la paroi elle-même était si abrupte qu'on ne pouvait y grimper sans risque. Ah! si les garçons avaient eu le pied aussi sûr que Blanchet!



Ah ! si les garçons avaient eu le pied aussi sûr que Blanchet!

« Regarde-le, Jacques! Il est perché sur ce rocher, au-dessus de nous, et il semble tout à fait à l'aise... Hé! Blanchet! Redescends par ici, veux-tu! »

Mais au lieu d'obéir à Henri, le chevreau se contenta de remuer sa petite queue, fit demi-tour... et disparut brusquement.

« Où est-il passé? murmura Jacques, stupéfait. Ah! le voici qui revient. Henri, il doit y avoir une grotte là-haut, c'est certain, sans quoi Blanchet ne pourrait pas disparaître et reparaître comme ça! »

Les deux amis se hissèrent non sans mal jusqu'à l'endroit où les attendait le chevreau et là, ainsi que Jacques l'avait deviné, ils trouvèrent une grotte longue et basse, dont l'ouverture se dissimulait derrière un gros rocher. Des fougères et de la bruyère encadraient l'entrée. Entre le rocher protecteur et cette entrée s'étendait une sorte de plate-forme assez spacieuse.

« Épatant! s'écria Jacques, ravi. Cet endroit fera parfaitement notre affaire! »

Suivi d'Henri, il pénétra à quatre pattes dans la grotte. A l'intérieur, le plafond était assez haut pour qu'on pût y circuler courbé. Cela valait tout de même mieux que de se traîner sur les mains et les genoux.

« Nous pourrons allumer notre feu sur la plate-forme devant l'entrée, fit remarquer Henri. Nous devons une fière chandelle à Blanchet, mon vieux Jacques. Sans lui, nous n'aurions jamais trouvé cet abri! »

Jacques, cependant, réfléchissait.

« Je me demande, dit-il enfin, comment nous allons faire pour monter ici notre matériel. Nous avons déjà eu du mal à y grimper avec les mains libres.

- C'est vrai. Ah! si nous avions encore nos ânes. Ces bêtes-là sont comme des chèvres. Même lourdement chargées, elles trouvent partout un point d'appui. »

Effectivement, le transport des vivres posait un problème. Les garçons hélèrent Lucette et Denise et les aidèrent à se hisser jusqu'à eux.

« Regardez ! dit Jacques. Blanchet a trouvé cette grotte où nous pourrons passer la nuit. Rien ne nous empêche même de l'habiter en permanence. D'ici, nous verrons très bien si René et Ludovic arrivent. C'est un poste de guet épatant. Et puis, au moins, nous y serons à l'abri des loups... si loups il y a.

- C'est une chance! » s'écria joyeusement Lucette.

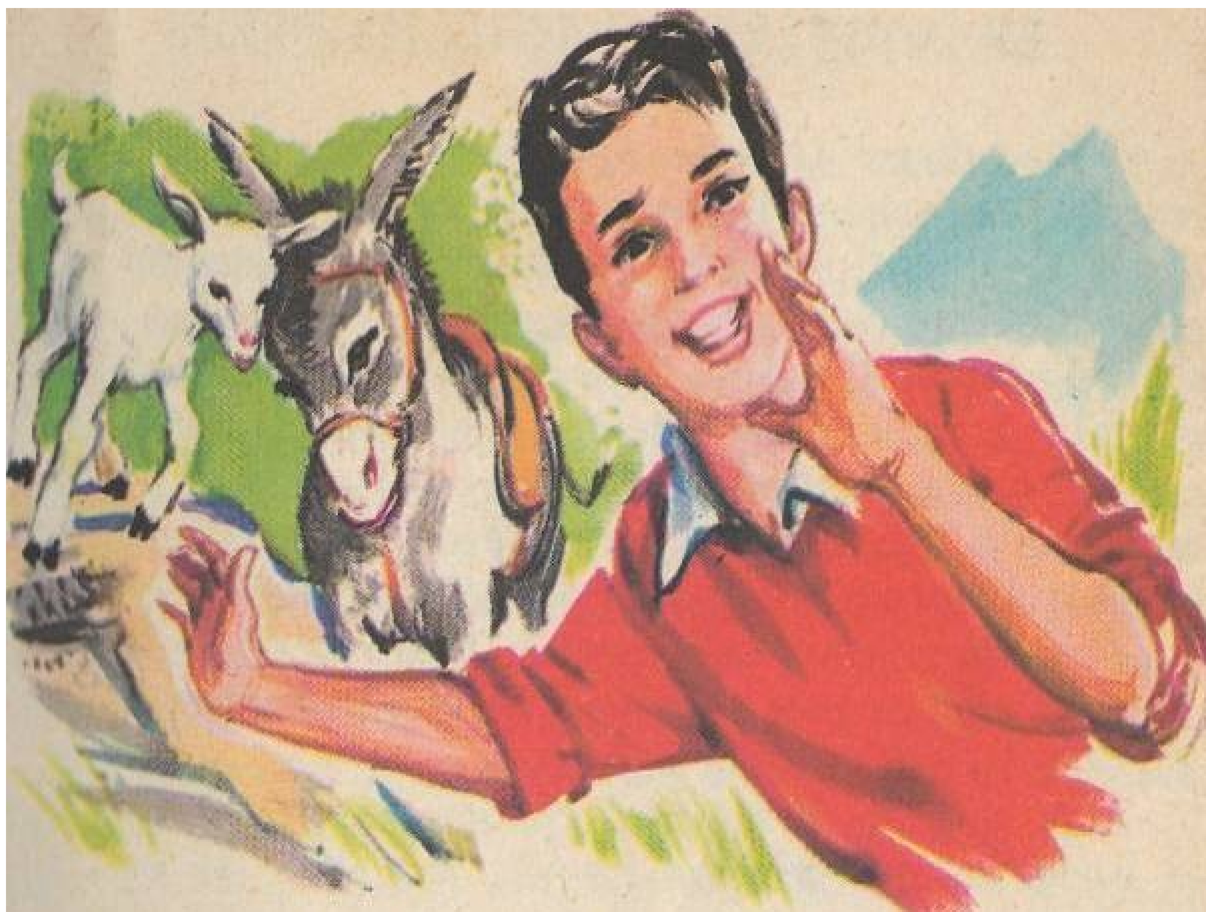
Les quatre enfants avaient visité la grotte et s'apprêtaient à redescendre à leur campement lorsque Kiki parut apercevoir quelque chose au-dessous et s'envola de l'épaule de Jacques en poussant des cris perçants. Blanchet, de son côté, bondit sur ses quatre pattes et parut écouter.

« Que se passe-t-il? murmura Lucette, effrayée. Est-ce que les loups reviendraient déjà... en plein jour? »

Tous se mirent à écouter, comme Blanchet. Sous les arbres, parmi les buissons, on entendait un animal - - ou des animaux — mener grand tapage.

« Rentrez dans la grotte, conseilla Jacques à Denise et à Lucette. Et n'en bougez plus. »

Les deux filles rampèrent dans l'obscurité relative de l'abri et se tinrent coites. Henri et Jacques, tous leurs sens en alerte, s'interrogeaient en vain. De quel animal pouvait-il s'agir? D'après le bruit qu'il faisait, il devait être gros.



CHAPITRE VII

LES LOUPS

TOUT À COUP, Blanchet émit un bêlement et sauta du roc sur lequel il était perché avant qu'Henri ait eu le temps de le retenir. Les garçons le virent disparaître dans les buissons au-dessous d'eux... Soudain, un son éclatant parvint à leurs oreilles : « Hi-han! Hi-han! »

« Sapristi, c'est un âne! s'écria Jacques. Nos bourricots seraient-ils de retour... et Ludovic avec eux ? » Les deux garçons se laissèrent glisser jusqu'en bas où ils ne tardèrent pas à découvrir ce qu'ils cherchaient : Tout-Doux, l'âne de Denise, se tenait parmi les buissons, apparemment content de retrouver Blanchet. Mais ni Ludovic ni les autres ânes n'étaient là. Henri appela les filles.

« Tout-doux! Comme tu es gentil d'être venu nous rejoindre ! s'exclama Lucette, toute joyeuse.

— Ce n'est pas nous mais son ami Blanchet qu'il est venu retrouver, rectifia Henri. Ne te fais pas d'illusions, Lucette... Ces deux-là se sont toujours bien entendus! Regarde comme notre chevreau fait fête à notre âne... et avec quelle tendresse Tout-Doux flaire Blanchet! C'est égal, voilà qui nous arrange. Mon vieux Tout-Doux, tu nous aideras à transporter les affaires dans la grotte. »

Tout-Doux était vraiment un gentil petit âne et, s'il était en effet revenu pour voir Blanchet, il parut content aussi de la présence des enfants.

Avec docilité, il se laissa charger par les garçons qui le firent ensuite grimper jusqu'à la grotte. Il s'en tira très bien, quoique parfois il éprouvât du mal à franchir un pas difficile. Il fallut deux voyages pour transporter l'essentiel en lieu sûr.

« Merci, Tout-Doux, dit Jacques lorsque la corvée fut terminée. A présent, il est temps de nous mettre à table. »

II était en effet près de midi. Par bonheur, le vent avait chassé les nuages et le soleil brillait de nouveau dans le ciel dégagé. Les enfants s'installèrent au bord du ruisseau pour pique-niquer. Blanchet, Kiki et même Tout-Doux eurent leur part du festin.

Après le repas, Jacques, Henri, Denise et Lucette flânèrent longtemps au soleil. Puis Jacques conseilla avec sagesse :

« Nous devrions ramasser du bois pour cette nuit. Il nous en faudra un gros tas si nous voulons entretenir notre feu jusqu'à l'aube. Faisons des fagots : Tout-Doux se chargera de les monter.

— Brave vieux Tout-Doux! » soupira Denise, reconnaissante.

Les enfants ramassèrent autant de bois qu'ils purent. Bientôt un stock impressionnant de branchages se trouva prêt à servir sur la corniche située devant l'ouverture de la

grotte. Jacques et Henri dressèrent une sorte de bûcher, mais, bien entendu, ils ne l'allumèrent pas encore.

Cependant, le soleil déclinait déjà et il ne tarda pas à disparaître derrière les montagnes. Quelques instants encore et ce fut le crépuscule. Alors les enfants se retirèrent dans leur refuge. Ils ne pouvaient s'empêcher de penser aux loups et se rappelaient aussi le cri angoissé de Ludovic « Noir, noir! » Que pouvait-il donc avoir vu?

Dans la journée, les enfants avaient été trop occupés pour penser à tout cela. Mais, avec la nuit, ils sentaient leurs craintes renaître... Blanchet et Kiki ne se firent pas prier pour suivre Henri et Jacques à l'intérieur de la grotte. Il fallut laisser dehors Tout-Doux, trop gros pour y pénétrer. Le petit âne s'installa donc sur la plate-forme, à quelque distance du foyer que les garçons allumèrent. Par bonheur, le bois était sec et de joyeuses petites flammes se mirent à danser dans l'air.

« Je suis bien contente d'être ici, déclara Lucette. Je m'y sens en sûreté, avec ce feu qui nous protège. »

Les autres pensaient comme elle. Après un dîner qui revigora les quatre enfants et les rendit encore plus optimistes, chacun se glissa dans son sac de couchage et ne tarda pas à s'endormir. Personne n'avait songé à veiller en sentinelle.

Aussi, ce qui était à prévoir arriva. Le feu déclina, faute de combustible. Henri se réveilla quelques heures plus tard et, voyant le feu presque éteint, se leva pour l'alimenter. Les flammes bondirent à nouveau dans l'air calme. Leur clarté permit au jeune garçon de constater que Tout-Doux était couché, bien tranquille. Tout semblait normal.

Henri, cependant, ne se rendormit pas aussitôt. II s'était recouché, Blanchet blotti contre lui, et regardait U-s flammes dansantes. Par moments, le vent qui soufflait au-dehors rabattait la fumée dans la grotte et Denise toussa sans s'en rendre compte dans son sommeil.

Puis Henri entendit l'âne remuer. Il se redressa sur un

coude, attentif à ce qui se passait non loin de lui. Son cœur commença à battre à grands coups... Car voilà qu'il apercevait, au-delà de la zone de lumière, des formes souples et silencieuses qui se glissaient dans sa direction.

Que représentaient ces ombres? Etaient-ce les loups? En tout cas, s'ils ne tentaient pas encore de franchir la barrière de feu, du moins ne semblaient-ils pas en avoir grand-peur. Et soudain, Henri vit les prunelles phosphorescentes briller dans les ténèbres. Il ne pouvait plus y avoir de doute. C'étaient bien les loups!

Sans doute leur flair les avait-il conduits jusqu'à la grotte ou s'étaient réfugiés les jeunes campeurs. Qu'allaient-ils faire maintenant? Ils n'avaient pas attaqué Tout-Doux, ce qui était encore une chance. L'âne ne semblait même pas très effrayé. Il s'agitait seulement avec nervosité.

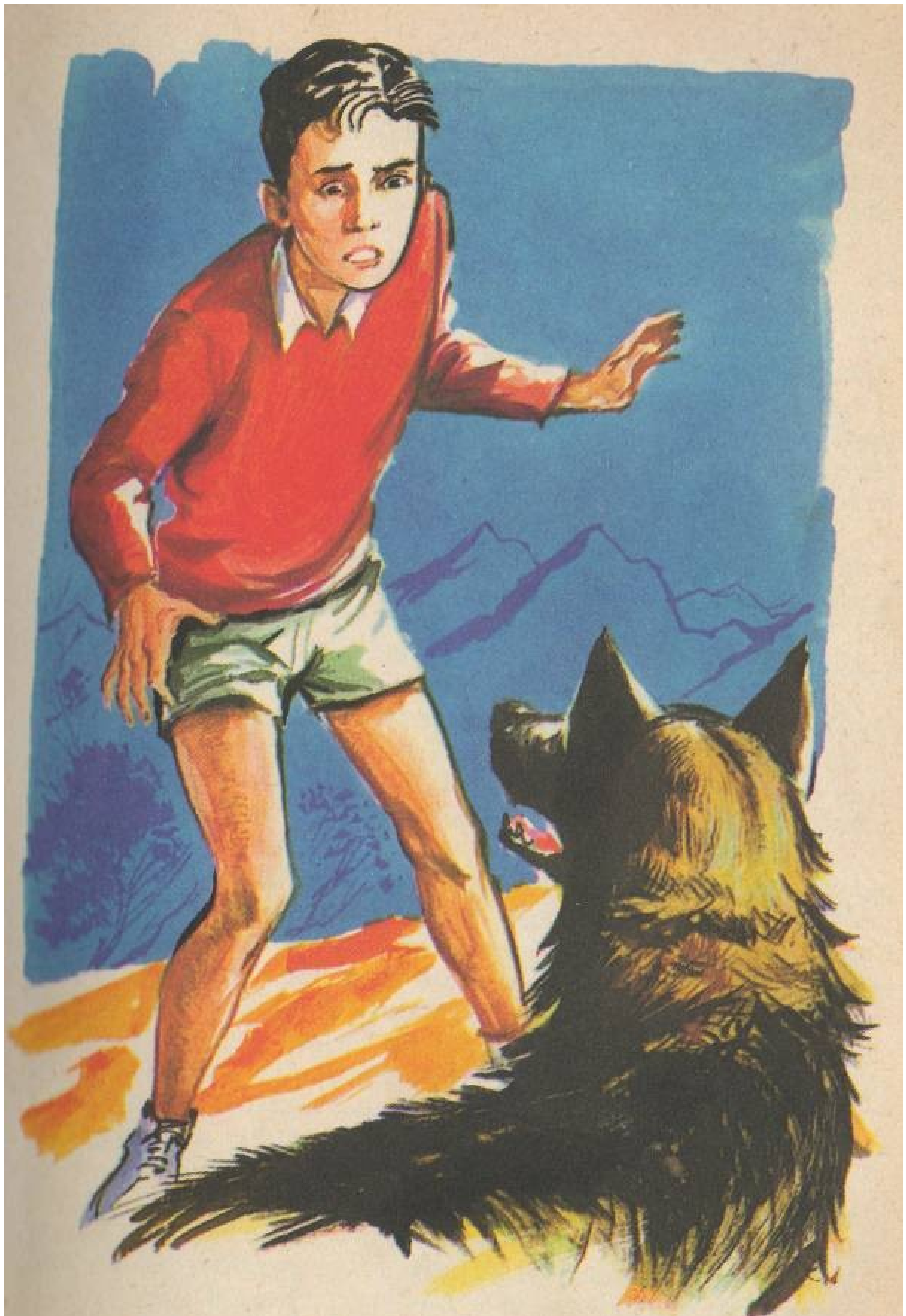
Les ombres silencieuses continuaient à aller et venir au-delà du foyer. Henri n'osait bouger. Il ne pouvait que faire des vœux pour que les loups, tenus en respect par les flammes, abandonnent l'idée d'entrer dans la grotte.

C'est ce qui arriva. Au bout d'un moment, les terribles animaux disparurent. Henri poussa un soupir de soulagement. Comme il avait eu peur! Et quelle chance qu'il ait pu ranimer le feu à temps...! Il se promit de veiller jusqu'à l'aube pour l'empêcher de s'éteindre.

Une heure plus tard, en effet, les flammes recommencèrent à baisser et Henri se leva pour ajouter du bois. La lune s'était enfin décidée à paraître. Henri contourna le feu, là où il était encore bas, et fit quelques pas en direction de l'âne pour voir si tout allait bien de ce côté.

Soudain, il entendit du bruit derrière lui. Il se retourna et, à sa grande frayeur, s'aperçut qu'un loup s'était glissé entre lui et la grotte, lui coupant toute retraite.

Le loup restait immobile, regardant Henri. Henri, de son côté, pouvait détailler l'énorme bête, bien visible au clair de lune. Il se demandait comment se défendre en cas d'attaque, quand une chose vraiment inattendue arriva : le loup se mit à remuer la queue. Henri n'en revenait pas.



Il se demandait comment se défendre

L'animal ne lui était pas hostile. Une fois de plus le magnétisme du jeune garçon opérait à la façon d'un charme. Mais sur un loup! C'était tout de même extraordinaire !

Avec précaution, Henri tendit la main. Malgré ses craintes, il était désireux de savoir ce qui allait arriver. Le loup avança de quelques pas et lui lécha la main. En même temps, il poussa une sorte de petit gémissement.

Maintenant, Henri voyait l'animal de tout près. Il avait un pelage sombre, des oreilles pointues et un long museau. Était-ce vraiment un loup? Le jeune garçon commençait à en douter. Et puis, tout à coup, il sut à quelle sorte de bête il avait affaire.

« Ma parole! s'écria-t-il à mi-voix. Tu es un berger allemand! J'aurais dû m'en douter plus tôt. Je savais bien qu'il n'y avait pas de loups dans la région! Où sont les autres? Ce sont aussi des bergers, bien sûr! Brave chien! Beau chien! Nous allons être amis, tu veux? »

L'énorme berger allemand posa ses pattes de devant sur les épaules d'Henri et lui lécha le visage. Puis il leva la tête et poussa un long hurlement. C'était un cri qui ressemblait assez à celui d'un loup mais, cette fois, Henri savait à quoi s'en tenir.

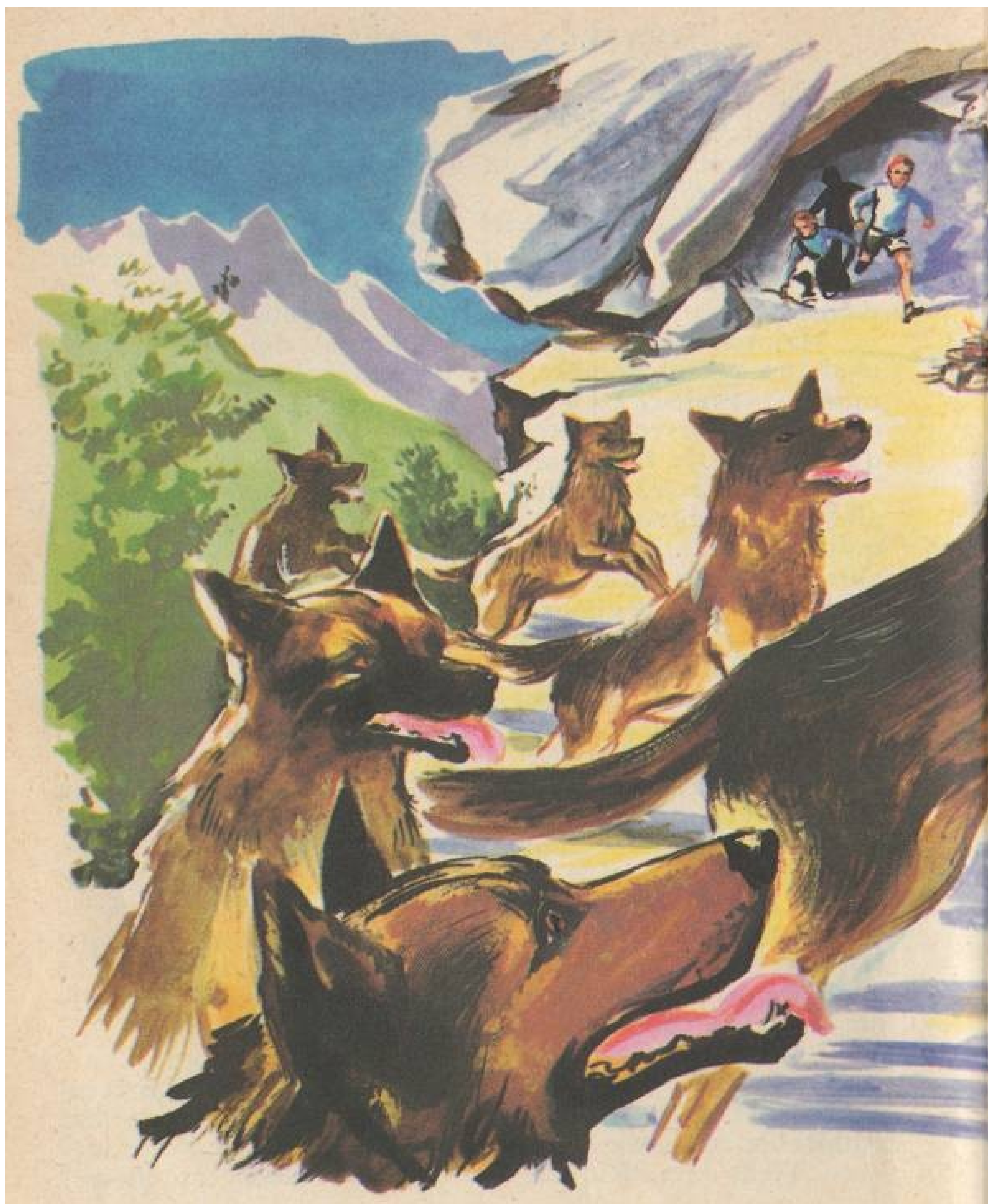
Ce hurlement était un appel aux autres chiens. Tous surgirent aussitôt des buissons qui poussaient en contrebas de la grotte et s'empressèrent autour du garçon. Constatant que leur chef le traitait en ami, ils se mirent à leur tour à sauter pour le lécher.

Au bruit fait par la meute, Jacques, Denise et Lucette se réveillèrent en sursaut. Ils regardèrent dehors et, à leur grande horreur, aperçurent Henri qui semblait soutenir une lutte contre les loups.

« Vite! cria Jacques. Ils attaquent Henri! »

Tous trois, sans souci du danger, se précipitèrent au secours de leur ami. Lucette, animée d'un courage admirable, ramassa un bâton et le brandit en s'écriant :

« Tiens bon, Riquet! Tu n'es pas blessé, au moins?





***Tous surgirent aussitôt des buissons et s'empressèrent autour du garçon*.**

— Ça va! ça va! cria Henri en retour. Je ne risque rien. Ces animaux me font fête. Ce ne sont pas des loups mais des bergers allemands! Des chiens, de braves chiens!

— Nom d'un ... chien! » fut tout ce que Denise, soulagée, trouva à murmurer.

Quant à Lucette, elle faillit fondre en larmes sous le choc de l'émotion.

« Oh! Riquet, j'ai cru que c'étaient des loups et qu'ils allaient te dévorer!

— Tu es bien vaillante d'être ainsi venue à mon secours, déclara Henri, tout attendri en voyant l'inoffensif petit bâton dont Lucette s'était armée pour le défendre. Mais regarde... le chef de file des chiens est devenu mon ami et les autres suivent son exemple... Et ils semblent vous adopter aussi.... »

C'était vrai. Les chiens paraissaient décidés à ne pas s'éloigner de la nuit. Henri ne savait trop qu'en faire.

« Nous ne pouvons pas songer à les faire coucher avec nous dans la grotte. Il n'y aurait plus moyen de respirer!

— Je pense bien! s'écria Denise, horrifiée à cette seule pensée.

— Alors, sortons nos sacs de couchage et passons le reste de la nuit à la belle étoile, à côté de Tout-Doux. Les chiens nous garderont. Sapristi! ils sont dix. Je me demande ce qu'ils font, à rôder en liberté comme ça. C'est bizarre! »

Les enfants couchèrent donc dehors. Les chiens s'allongèrent près d'eux. Celui qui semblait être le chef de la meute s'assit majestueusement tout contre Henri, d'un air qui semblait dire : « Ce garçon est mon ami. Passez au large. » Blanchet, effrayé, se réfugia aux côtés de Jacques. Kiki, lui, préféra aller se percher sur un arbre. Il y avait là beaucoup trop de chiens pour son goût!



CHAPITRE VIII

UN VISAGE PARMI LES BRANCHES

Au PETIT MATIN, Tout-Doux réveilla les enfants par un formidable éternuement. Puis il éternua encore, et encore.

« Pauvre Tout-Doux! s'écria Lucette. Tu n'as pas pris froid, j'espère? »

Tout en parlant elle se rappelait les événements de la nuit et regardait autour d'elle. Les autres en firent autant. « Où sont les chiens? » demanda alors Jacques, stupéfait.

Les chiens avaient disparu. Il n'en restait pas un seul. Pourquoi étaient-ils partis? Et où étaient-ils allés?

« Nous n'avons tout de même pas rêvé! s'écria Denise. Comme c'est bizarre!

— Oui, c'est curieux, opina Jacques. Je crois que ces dix chiens doivent appartenir à quelqu'un, mais ce qui m'étonne c'est qu'on les laisse ainsi errer en liberté.

— Je me demande où habite leur propriétaire, dit Henri. Nous n'avons aperçu aucune maison, à des kilomètres à la ronde! D'ailleurs à quoi pourraient bien servir dix chiens féroces dans cette région déserte?

. . — Tu les crois vraiment féroces? bégaya Lucette, effrayée.

— Dame, ce sont des chiens policiers. La police emploie cette race-là, pour retrouver les malfaiteurs en fuite. Ces bergers allemands possèdent un flair étonnant.

— Mais il n'y a pas de police par ici ! observa Denise. Peut-être ces chiens sont-ils employés à garder quelque chose... une propriété privée par exemple!

— Je te répète que nous n'avons vu aucune habitation! lui rappela Henri. Que pourrait-il y avoir à garder par ici? je te le demande! Bah! cessons de nous creuser i tête et allons nous débarbouiller dans le ruisseau. Vous venez?

— Oui. Ensuite, nous déjeunerons », approuva sa sœur.

Ils descendirent jusqu'au ruisseau, suivis de Blanchet et de Tout-Doux, et se mirent à barboter dans l'eau fraîche. Seul Kiki se tenait à l'écart en se parlant à lui-même : le perroquet n'aimait pas l'eau!

. « Pouah!... Beuh!... » ne cessait-il de répéter d'un air dégoûté. Puis, comme il trouvait qu'on ne faisait pas assez attention à lui, il donna une belle émotion à Tout-Doux en se mettant à braire : « Hi-han! Hi-han! »

Jacques dut lui donner un coup de serviette pour le faire taire. Enfin les enfants s'installèrent dans le pré où ils avaient primitivement planté leurs tentes, pour y dé*-jeûner.

Aussitôt après, tandis que Jacques, Henri et Denise se penchaient sur la carte avec l'espoir de découvrir où ils se trouvaient, Lucette descendit en chantonnant jusqu'au ruisseau

elle se proposait de laver les bols du déjeuner. Elle venait juste de s'accroupir au bord de l'eau quand un bruit, derrière elle, lui fit tourner la tête.

Il y avait là un arbre énorme, très touffu, et Lucette, qui pensait découvrir un oiseau, s'efforça de voir à travers les branches. Soudain, elle éprouva un choc terrible : elle apercevait un visage parmi les feuilles, un visage avec des yeux qui la regardaient... et ce visage était tout noir!

Lucette resta sur place, pétrifiée, un bol à la main, sans pouvoir ni bouger ni crier. Les branches s'écartèrent un peu plus et la fillette s'aperçut que le visage était couronné d'une courte chevelure noire et laineuse. Mais à présent le visage souriait : on voyait luire des dents très blanches entre les lèvres épaisses.

« Mais, c'est un Noir! pensa Lucette. Pourtant... ici... dans cet arbre... c'est fantastique! Que dois-je faire? »

Le Noir, cependant, continuait à sourire à la petite fille. Il avait l'air doux et bon. Soudain, sa main émergea des feuilles et il posa un doigt sur ses lèvres.

« Vous dire rien, petite demoiselle, pria-t-il dans un murmure. Pas dire que je suis ici. Moi pauvre Noir perdu... »

II avait l'accent américain et semblait éprouver quelque difficulté à trouver ses mots. Lucette n'en croyait pas ses oreilles. Soudain, elle se mit à appeler :

« Jacques! Henri! »

Mais les autres ne l'entendirent pas et, à peine eut-elle crié, qu'elle vit le Noir hocher la tête en fronçant les sourcils.

« Ça, pas bien! dit-il. Petite demoiselle, vous partir d'ici. Cette montagne, très mauvaise. Pleine d'hommes mauvais. Vous attraper si vous pas partir. Mauvaises choses ici, miss !

— Que faites-vous donc dans cet arbre? demanda Lucette d'une voix effrayée.

— Moi j'étais à l'intérieur de mauvaise montagne. Moi m'échapper. Moi pauvre Noir américain... aucun



endroit où aller... Moi peur des gros chiens. Alors, me cacher dans l'arbre. Vous, vite ' partir d'ici! Mauvais endroit! »

Lucette n'en écouta pas plus long. Tournant le dos à son étrange interlocuteur, elle courut rejoindre les autres.

« Qu'est-ce que tu as? » demanda Jacques en la voyant arriver hors d'haleine et l'air bouleversé.

Lucette tendit le bras en direction du ruisseau.

« Un Noir! Là-bas! haleta-t-elle. J'ai vu un Noir!

« Un Noir! s'écria Henri en bondissant sur ses pieds. C'est donc cela que voulait nous dire Ludovic! Reprends ton souffle, Lucette, et explique-nous ce que tu as vu au juste ».

Lucette résuma brièvement son aventure tandis que les trois autres l'écoutaient, stupéfaits. Un Noir américain qui se cachait dans un arbre... pour échapper aux chiens! Un Noir qui affirmait que la « montagne était mauvaise et pleine d'hommes mauvais »! Qu'est-ce que cela signifiait?

« Allons le lui demander! s'écria Jacques en se précipitant du côté du ruisseau. Il se passe des choses louches par ici. Cet homme va nous expliquer de quoi il s'agit et nous mettrons René au courant dès qu'il arrivera. »

Mais quand les enfants atteignirent le ruisseau, le Noir avait disparu. Ils ne trouvèrent personne.

« Tant pis! murmura Henri, désappointé. Il a dû prendre peur en nous voyant courir de son côté.

— C'est un miracle que les chiens ne l'aient pas trouvé la nuit dernière, fit remarquer Jacques,... et aussi quand Ludovic l'a aperçu.

— Ce Noir doit être malin, réfléchit tout haut Henri en considérant le ruisseau. Il a dû marcher dans l'eau. Or, dans l'eau, les chiens ne peuvent plus flairer une piste. Ils la perdent. Oui, le fugitif a sans doute sauté directement du ruisseau sur sa branche d'arbre, après avoir marché au centre du courant. Les chiens ont cessé de sentir sa trace à partir de l'endroit où il a quitté la rive. C'est égal, pauvre diable, comme il a dû avoir peur en sentant les bergers allemands à ses trousses!

— Tu crois vraiment que c'était lui qu'ils cherchaient? demanda Lucette. Oh! si j'étais à sa place, je tremblerais nuit et jour et... au fait, comment se nourrit-il? »

Personne n'en avait aucune idée. Il n'y avait pas grand-chose à manger dans la montagne en dehors de quelques baies sauvages.

« Tu es bien sûre, Lucette, que cet homme t'a dit avoir été *à l'intérieur* de la montagne? demanda Denise quand les enfants furent las de chercher en vain.

— Ça semble incroyable, coupa Jacques, et pourtant... rappelez-vous ces grondements souterrains que nous avons entendus hier! Et la terre a tremblé aussi. Cela peut signifier que des hommes travaillent sous le sol.

— Tu penses que ce seraient des mineurs ou quelque chose comme cela? questionna Denise.

— Je n'en sais rien, mais c'est possible. Par exemple,

je me demande de quelle sorte de mine il pourrait s'agir... et comment ces hommes auraient fait pour transporter leur matériel sous terre sans laisser aucune trace derrière eux!

— C'est bien mystérieux », murmura Denise. Lucette poussa un gros soupir.

« Notre aventure se corse! dit-elle. Nous aurions dû nous y attendre! Il nous arrive toujours des choses impossibles quand nous sommes ensemble. Nous partons à la recherche de fleurs, de papillons, de coins paisibles, et nous tombons toujours sur des événements extraordinaires. Je commence à en être fatiguée.

— Pas moi! déclara Henri. Je trouve cela passionnant. J'adore les aventures!

— Parce que tu es un garçon, riposta Lucette.

— Pas du tout! protesta aussitôt Denise. Moi je suis une fille, mais j'adore aussi les aventures. Et celle-ci paraît plus mystérieuse qu'aucune autre. Que se passe-t-il à l'intérieur de cette montagne? J'aimerais bien le savoir! Quel dommage que ce Noir ne soit plus là pour nous l'expliquer!

— Écoutez ! s'écria soudain Lucette. Il me semble que les grondements souterrains recommencent. »

Jacques colla son oreille au sol. Les grondements lui parvinrent, plus distincts. On aurait dit une explosion, au cœur de la montagne. Puis la terre se mit à trembler, comme la veille, sous les pieds des enfants peu rassurés. Le phénomène cessa bientôt cependant et Denise leva les yeux vers la pente abrupte de la montagne. Soudain elle se raidit et attrapa son frère par le bras.

« Regarde, Riquet! » murmura-t-elle, le doigt tendu.

Henri et les deux autres regardèrent dans la direction indiquée et aperçurent un petit nuage de fumée qui sortait du flanc de la montagne, sans doute par quelque invisible fissure. Un autre suivit, puis un autre. Cette fumée, au lieu d'être grise ou blanche, était d'une couleur rouge vif. Elle mit longtemps à se dissiper dans l'air.

« Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria Jacques, stupéfait. Encore quelque chose qui vient de l'intérieur de la montagne ! »

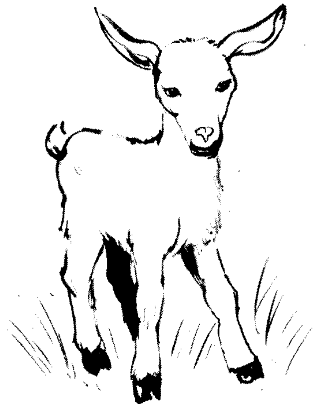
Les enfants se regardèrent en silence. Ils avaient quelque mal à relier entre eux les faits mystérieux qui ne cessaient de s'accumuler autour d'eux : les chiens policiers, le Noir fugitif, les bruits, les tremblements de terre et la fumée rouge. Cela semblait incohérent.

« Si seulement René était ici! soupira enfin Henri au bout d'un moment. Je suis sûr qu'il arriverait à voir clair dans cette histoire.

— Ou si encore nous retrouvions ce Noir! renchérit Jacques. Il pourrait nous en apprendre long, c'est sûr!

— Il est possible que nous le rencontrions de nouveau, émit Lucette, et alors, nous le forcerons bien à parler! »

Certes, les enfants devaient bientôt revoir le fugitif... mais pas dans les conditions qu'ils espéraient.





CHAPITRE IX

ÉVÉNEMENTS IMPRÉVUS

DANS l'après-midi, les enfants décidèrent d'aller faire un tour aux environs. Ils laissèrent Tout-Doux attaché à un arbre par une longue corde. Jacques prit la précaution de fixer un petit billet au harnais de l'âne.

« Pour dire que nous reviendrons bientôt, expliqua-t-il, au cas où René arriverait pendant notre absence. Cela semble improbable, bien sûr, mais, avec René, on ne sait jamais. Il est capable d'exploits tellement extraordinaires ! »

Lucette, Denise, Jacques et Henri se mirent donc en route. Blanchet gambadait devant eux. Kiki était perché leur l'épaule de son maître.

Après avoir dépassé la grotte dans laquelle ils comptaient dormir, cette nuit-là encore, les quatre enfants tentèrent d'aller plus loin. Si l'ascension à pic était impossible, du moins pouvait-on suivre une sorte de piste qui serpentait vaguement à flanc de montagne.

« Qu'il fait chaud ! gémit Denise au bout d'un moment. Reposons-nous sous ces arbres. »

La petite troupe venait de déboucher dans un coin frais et ombragé. Le vent agitait le feuillage des arbres. « Si nous grimpions là-haut? suggéra Jacques. Nous y serons encore plus au frais! »

L'idée parut amusante. Tous quatre escaladèrent les branches avec entrain. C'était facile, d'ailleurs, et ils se trouvèrent bientôt installés, tels des oiseaux, sur leurs perchoirs aériens. Le vent les balançait avec douceur. « C'est merveilleux, soupira Denise. Comme on est bien ! »

Blanchet, qui n'avait pu suivre Henri, bêlait sans arrêt au pied de son arbre. A la fin, furieux de voir qu'on ne se souciait pas de lui, il se mit à bondir sur un roc d'où il sauta par terre, pour recommencer aussitôt, encore et encore. Les enfants se tordaient de rire en le voyant faire. Tout à coup leur gaieté fut troublée par un terrible vacarme qui s'éleva non loin d'eux : aboiements, grondements, hurlements sourds.

« Entendez -vous? dit Jacques. Ce sont les chiens. Ils sont sans doute sur la piste du Noir! »

Les enfants se penchèrent en avant pour tâcher de voir quelque chose à travers les branches. Le vacarme se rapprochait. Soudain, ils aperçurent un homme qui traversait en courant un espace découvert, à quelque distance d'eux. Les chiens étaient à ses trousses. D'un effort désespéré, le fugitif parvint à atteindre un arbre et s'y hissa. Il était temps : déjà les bergers allemands s'assemblaient au-dessous de lui, sautant et donnant de la voix. Lucette tremblait de peur. Des larmes se mirent à ruisseler sur son visage. Elle plaignait de tout son cœur

le malheureux ainsi pourchassé. Les autres, qui avaient aperçu le visage noir de l'homme traqué, ne savaient comment lui porter secours. Henri se demandait s'il ne ferait pas bien d'aller essayer de calmer les chiens quand, soudain, un autre homme fit son apparition.

Celui-ci était un Blanc, qui se dirigeait sans se presser vers la meute. Arrivé près de l'arbre sur lequel s'était réfugié le pauvre Noir, l'homme siffla sur un ton aigu. Aussitôt, abandonnant le fugitif, les chiens coururent à sa rencontre. Il se rapprocha encore de l'arbre et les enfants comprirent — sans entendre ce qu'il disait — qu'il ordonnait au Noir de descendre tout de suite. Mais celui-ci n'obéit pas.

Alors l'homme fit signe aux chiens : ceux-ci se remirent à sauter après l'arbre et à mener grand tapage. Leur maître reprit le chemin par lequel il était venu.

« Oh ! fit Lucette dans un sanglot. Il a laissé les chiens pour garder ce malheureux. Ou bien ce pauvre Noir va mourir de faim dans son arbre ou bien, s'il descend, il sera taillé en pièces! Henri, tu ne peux rien faire, dis?

— Si! répondit le jeune garçon. Je vais aller calmer les chiens. Dès que ce bonhomme, là-bas, sera hors de vue, je donnerai une chance à ce Noir d'aller se cacher ailleurs. »

II attendit dix bonnes minutes, puis se laissa glisser à terre. Avec mille précautions, il avança alors à travers les buissons.

Et soudain, quelque chose de terrible se produisit : juste comme Henri allait déboucher en vue de l'arbre, une main rude l'empoigna par l'épaule. Henri se retourna... et se trouva face à face avec le maître des chiens qui, sans doute, était revenu, lui aussi invisible, à travers les buissons.

Henri se débattit en vain. L'autre ne le lâchait pas. Henri n'osait pas cependant appeler les autres à son secours. Cet homme avait l'air si grand et si fort! Et puis, peut-être n'était-il pas seul...

« Que fais-tu par ici, mon garçon? demanda l'homme



avec un fort accent étranger. Et comment t'appelles-tu?

— Je suis venu chasser les papillons », répondit Henri avec autant de désinvolture qu'il put en montrer.

L'individu auquel il avait affaire ne lui plaisait guère. Il avait l'air sinistre avec son profil de rapace et les énormes sourcils qui se hérissaient au-dessus de ses yeux au regard perçant.

« Qui est avec toi? insista l'homme.

— Je suis tout seul, vous le voyez bien! répondit Henri.

— Mes chiens t'auraient sûrement dépisté si tu avais été là depuis longtemps, marmonna l'homme,... et tes amis avec!

— Quels amis? demanda Henri d'un air candide. Oh! vous voulez parler de Blanchet, mon chevreau? Il me suit partout, comme un chien! »

Blanchet venait de bondir aux côtés du garçon et l'homme le considéra d'un air surpris.

« Laissez-moi partir, monsieur, dit encore Henri.

Je cherche des papillons. Il faut que je rentre chez moi avant la nuit.

— D'où viens-tu? demanda l'homme sans le lâcher. Tes parents savent-ils que tu es ici?

— Non, affirma Henri sans mentir. Je viens de par là... », ajouta-t-il en faisant un geste vague du menton en direction des lointaines vallées.

Il espérait que l'homme aux chiens le jugerait inoffensif et le laisserait aller. Hélas! il n'en fut rien.

Au lieu de relâcher leur étreinte, les doigts qui agrippaient l'épaule du jeune garçon se resserrèrent encore. Puis l'homme se tourna vers l'arbre au pied duquel les chiens continuaient leur ronde infernale.

« Tu vas venir avec moi, grommela-t-il. Tu en as trop vu à mon gré. »

Au même instant, les aboiements redoublèrent au pied de l'arbre. Le Noir avait dû faire mine de bouger, L'homme entraîna Henri, suivi de Blanchet intrigué. Il siffla de la même manière que précédemment et, cette fois encore, les chiens quittèrent l'arbre pour accourir au-devant de lui. L'homme ordonna au fugitif de descendre.

Cette fois, le malheureux obéit. Il dégringola de son perchoir en roulant des yeux terrifiés, et atterrit à quatre pattes. Bien dressés, les chiens l'entourèrent sans bruit. L'homme lui ordonna de se relever.

Du haut de l'arbre sur lequel ils étaient réfugiés, Jacques, Denise et Lucette considéraient la scène d'un air horrifié. Henri était prisonnier du maître de la meute!

« Chut! ne faites pas de bruit, souffla Jacques. Il ne servirait à rien de nous faire tous prendre. Les chiens sont les amis d'Henri, ne l'oubliez pas. Et cet homme n'a pas l'air de s'en douter! »

Un instant plus tard une véritable procession passa au-dessous des trois enfants : le Noir, Henri, l'homme, **les** dix chiens et le chevreau. Henri ne leva pas les yeux : il ne tenait pas à faire repérer ses amis. Jacques prit ses

jumelles et suivit des yeux la petite troupe qui s'éloignait. Et tout à coup, comme celle-ci atteignait le flanc de la montagne... crac... elle disparut tout à coup. Jacques essuya les verres de ses jumelles, pensant avoir mal vu. Mais non : il n'apercevait plus à présent que la paroi rocheuse... et rien de plus!

Lucette s'affola tout de suite.

« Jacques! Qu'est-il arrivé à Henri?

— Cet homme l'a entraîné dans la montagne... à l'intérieur..., mais je me demande bien comment! Il a suffi de quelques secondes pour que toute la troupe disparaisse ! »

Lucette éclata en sanglots et Denise était bien près d'en faire autant. Jacques lui-même était consterné. Déjà il songeait à se précipiter au bas de l'arbre, pour entreprendre des recherches à l'endroit suspect où la montagne semblait s'être ouverte pour engloutir Henri, quand il fit une constatation déprimante : le soleil était sur le point de se coucher.

« Denise! Lucette! Impossible de rien tenter aujourd'hui. D'ici à quelques instants il fera tout à fait sombre. Il faut vite revenir à notre grotte pendant que nous y voyons assez pour nous diriger. Il ne s'agit pas d'être repérés par les chiens si cet homme s'amuse à faire une ronde. Sans Henri, ces gros bergers allemands se montreraient peut-être moins accommodants que la nuit dernière. »

Aussi vite qu'ils le purent, les trois enfants prirent donc le chemin du retour. Jacques #.lla détacher Tout-Doux, qui les attendait paisiblement près du ruisseau, et tous regagnèrent la grotte.

Personne ne parlait. Kiki lui-même restait silencieux. Le perroquet comprenait que quelque chose n'allait pas. Pour témoigner sa sympathie à Jacques, il lui becqueta doucement l'oreille.

Le repas du soir se fit sans entrain, à l'entrée de la grotte.

« Je suis contente, dit enfin Denise, que Blanchet

ait suivi Henri. Cette petite bête est une telle compagnie!

— Oui, Riquet se sentira moins seul... Qui sait où il se trouve en ce moment! soupira Lucette, de nouveau prête à pleurer.

— Allons, allons! coupa Jacques d'un ton bourru. Tout s'arrangera, vous verrez. En attendant, il faut dormir. Demain, nous ferons des recherches! »

Le jeune garçon, cependant, n'était pas moins inquiet que les deux filles. Il aurait donné cher pour que leur grand ami René fût là. Pourvu qu'il ne tarde pas à arriver!

Alors que les enfants se glissaient dans leurs sacs de couchage, Lucette, qui avait l'ouïe fine, chuchota soudain \r

« Écoutez! Vous entendez? Ce n'est pas un bruit qui vient du sol cette fois... mais du ciel! »

Jacques, Denise et Lucette sortirent vivement sur la plate-forme extérieure où Tout-Doux dormait déjà. La lune éclairait d'une lumière blanche le paysage alentour. Le ciel était tout argenté de ses rayons.

« Quel bruit bizarre! murmura Jacques. Ça ressemble, un peu à celui d'un moteur d'avion... et pourtant ce n'est pas un avion. Qu'est-ce que ça peut bien être? »





CHAPITRE X

DERRIÈRE LE RIDEAU VERT

LE BRUIT se fit plus distinct. « On dirait une motocyclette dans le ciel, dit Jacques.

— Ou une machine à coudre! ajouta Denise. Oh! regardez! Ce petit point brillant... là-haut! »

Jacques se dépêcha d'ajuster ses jumelles. Le point brillant grossissait de seconde en seconde, bien visible dans le clair de lune.

« Saperlipopette! s'écria enfin Jacques. C'est un hélicoptère!... Cette sorte d'avion ne vole pas vite, mais peut atterrir dans un tout petit espace,... sur une pelouse ou même sur un toit en terrasse!

— Un hélicoptère! répéta Denise en prenant les jumelles des mains de Jacques. Laisse-moi voir! »

Mais l'hélicoptère était à présent si proche qu'on pouvait le distinguer nettement à l'œil nu dans la nuit claire. Maintenant il descendait avec lenteur, presque à la verticale, le bruit de son moteur se répercutant alentour. Puis il disparut et ce fut le silence.

« Il s'est posé, conclut Jacques. Mais où? Ma parole, il faut que le pilote soit bien habile pour se risquer ainsi en pleine nuit dans ces montagnes.

-— Peut-être existe-t-il près d'ici un terrain d'atterrissage, hasarda Lucette,... un sommet plat ou quelque chose comme ça!

—- Je ne vois pas d'autres explications, déclara Jacques. Tout de même, quel tour de force!

— Je me demande ce que cet hélicoptère vient faire par ici! dit Denise d'un ton songeur.

— Je crois, suggéra Jacques, qu'il a dû se poser sur le sommet même de cette montagne... pour ravitailler les hommes qui travaillent à l'intérieur. Il faut bien que ces gens-là se nourrissent!

— Tout cela me fait l'effet d'un rêve, murmura Lucette. Un rêve dont j'aimerais voir la fin, car il ne me plaît pas beaucoup.

— Pour l'instant, hélas! il n'y a pas grand-chose à faire, dit Jacques en conclusion. Il vaut mieux nous recoucher. Espérons que René ne tardera pas trop à nous rejoindre ! »

Les enfants se glissèrent dans leurs sacs de couchage.

Cette nuit-là, Jacques se réveilla à plusieurs reprises. Il ne cessait de penser à Henri et aussi à la façon mystérieuse dont hommes et chiens avaient disparu à l'intérieur de la montagne, pour ainsi dire sous ses yeux. Il était impatient de voir le jour se lever, tant il avait hâte d'aller explorer le flanc de la montagne. Peut-être réussirait-il à découvrir l'endroit exact où la petite troupe s'était volatilisée...

Les enfants se levèrent dès l'aube.

« Crois-tu que René arrivera aujourd'hui? demanda Lucette à son frère.

— Non, répondit Jacques en secouant la tête. Mais peut-être demain, si Ludovic a mis peu de temps pour regagner la ferme et si René s'est lui-même mis en route tout de suite. Néanmoins, puisque nous nous éloignons de notre campement, nous allons laisser un mot pour René. C'est plus prudent. »

Là-dessus Jacques tira un carnet de sa poche, en déchira un feuillet et se mit à écrire. Il signala en quelques lignes l'étrange disparition d'Henri et n'oublia pas non plus de mentionner la venue de l'hélicoptère. Il parla du Noir, des chiens, de l'homme blanc à l'accent étranger. Le jeune garçon se disait que mieux valait tout noter au cas où quelque chose arriverait...

Quand il eut terminé son billet, Jacques le fixa au harnais de Tout-Doux. Puis il conduisit le petit âne au même arbre que la veille et l'y attacha de manière qu'il pût brouter l'herbe sur une grande surface et boire ou patauger dans le ruisseau à son gré. Tout-Doux appréciait fort ce genre de vie, mais son regard cherchait en vain Blanchet. Son petit ami le chevreau lui manquait beaucoup. Où donc était-il passé?

« Blanchet reviendra bientôt, mon vieux Tout-Doux, dit Jacques en lui caressant le museau. Patience ! »

Le jeune garçon remonta à la grotte où Denise et Lucette l'attendaient, prêtes à partir.

« En route! s'écria-t-il. Nous allons explorer la montagne à l'endroit où Henri a disparu hier. Mais je vous préviens. Il va falloir faire attention! Ce serait un comble si nous nous faisions prendre en essayant de délivrer Henri! »

Après s'être munis de quelques provisions, les enfants se mirent en route. Lucette n'était pas très rassurée, mais ne disait rien. Kiki volait en avant, riant et. se parlant à lui-même. Bientôt,

la petite troupe arriva en vue du bouquet d'arbres où ils s'étaient arrêtés la veille.

« Attendez un peu, dit Jacques à ses compagnes tout en commençant à grimper à l'arbre le plus proche. Je vais jeter un coup d'œil de là-haut pour m'assurer que le chemin est libre. » Arrivé au sommet, le jeune garçon prit ses jumelles

— qu'il portait suspendues à son cou par une courroie de cuir — et examina avec soin les environs. Il n'aperçut rien, ni homme ni bête. On n'entendait rien non plus, que le vent dans les feuilles et le pépiement des oiseaux.

« Tout va bien, annonça Jacques en descendant de son perchoir. Nous pouvons y aller. »

Au même instant Kiki se mit à braire comme Tout-Doux.

« Kiki! Veux-tu te taire! lui ordonna son maître. Juste au moment où il ne faut pas faire de bruit! »

Kiki, très vexé, se cantonna dans un silence plein de dignité. Jacques, Denise et Lucette se dirigèrent tout droit vers la paroi verticale de la montagne. Elle était



hélas! si abrupte que Blanchet lui-même n'eût pas pu l'escalader. Jacques poussa un gros soupir. « Je me demande, dit-il, comment Henri et les autres ont bien pu faire pour passer de l'autre côté. Cela ressemble à un tour de magie. »

Malgré tout, refusant de se laisser décourager, les enfants cherchèrent encore. Mais la paroi rocheuse ne présentait aucune faille, aucune ouverture. A un certain endroit, un épais rideau de verdure, fait de plantes grimpantes de plusieurs espèces différentes, se balançait au souffle du vent. Il semblait que cette masse verdoyante poussait directement sur place, au flanc de la montagne, comme d'autres menues plantes ça et là. Ce fut seulement à un moment où le vent soufflait plus fort que Lucette se rendit compte que le rideau vert ne poussait pas tout le long de la paroi, mais la recouvrait à partir d'une certaine hauteur où les plantes prenaient racine. ' Lucette regarda de plus près et constata que derrière cette sorte d'écran s'ouvrait une longue faille, suffisante pour permettre à deux hommes d'entrer de front.

« Venez voir! s'écria-t-elle. J'ai trouvé un passage... juste derrière ce rideau de verdure. C'est sûrement par là qu'Henri et les autres ont disparu hier.

— Sapristi! Tu as raison, Lucette! Il ne faut que quelques secondes pour se faufiler derrière ces plantes! s'écria à son tour Jacques, tout heureux. Voyons un peu... »

Les trois enfants s'engagèrent dans l'ouverture... Au-delà s'étendait une immense caverne, de forme circulaire, et qui, autant qu'on pouvait en juger, ne possédait pas de plafond. C'est en vain que Jacques tourna vers le haut le faisceau lumineux de sa lampe électrique : la lumière se perdait dans un trou d'ombre.

« On dirait une sorte de cheminée géante, murmura Jacques. Rien qu'un trou dans la montagne. Il semble terriblement profond.

— Si Henri et les autres sont venus ici, dit Denise en regardant autour d'elle, je me demande où ils ont pu aller ensuite!

— C'est curieux en effet, admit Jacques. Cette caverne ne semble pas avoir d'autre issue que l'ouverture par où nous sommes passés... Tiens, qu'est-ce que c'est que ça... là... juste au milieu de la caverne ! J'ai failli tomber dedans ! »

Le jeune garçon, tout en parlant, dirigeait vers le sol la lumière de sa lampe. Mais ce qu'il éclairait n'était pas à proprement parler le sol,... seulement une sorte de grande mare aux eaux noires et immobiles, d'un aspect assez sinistre.

« Brr..., dit Lucette en frissonnant. Quel endroit lugubre !

— C'est vrai, renchérit Denise. Pas de plafond... et une vilaine mare noire en guise de plancher. Si encore nous savions par où Henri et les autres sont passés hier!

— Il doit y avoir un passage, c'est sûr », déclara Jacques, bien résolu à chercher jusqu'à ce qu'il ait trouvé.

Et là-dessus il se mit à inspecter la caverne avec la plus grande attention, en s'aidant de sa torche électrique. Cependant, en dépit de tous ses efforts, il ne découvrit pas le plus petit trou. Les parois étaient constituées par le rocher.

« II n'existe pas le moindre passage, annonça-t-il enfin, très découragé... A moins, ajouta-t-il en levant les yeux vers le plafond absent, qu'on ne puisse sortir par ce trou. Mais je ne vois pas de marches taillées dans le roc. Il faudrait avoir des ailes pour passer par là!

— Peut-être existe-t-il une issue... cachée par la mare? hasarda Denise qui n'y croyait pas trop elle-même,

— Tu veux dire... un siphon ou quelque chose comme ça? Un couloir à demi immergé donnant accès dans une caverne située plus haut?... Ma foi, c'est une idée. Je peux toujours aller voir. Cette mare est le seul endroit que je n'aie pas encore examiné de près! »

Jacques se dévêtit, ne gardant sur lui que ses sous-vêtements. Puis il entra dans la mare. Presque tout de

suite il perdit pied et plongea. Angoissée, Lucette retenait son souffle. Au bout d'un moment, Jacques reparut.

« Impossible d'atteindre le 'fond, annonça-t-il. Cette mare est très profonde et son eau est glaciale. Quel endroit mystérieux! ras de plafond! Pas de plancher! »

Jacques achevait de se hisser hors de la mare quand son pied glissa. Il retomba dans les eaux noires. D'un geste instinctif, il chercha à se retenir. Sous l'eau, sa main se referma sur un objet fixé dans le roc, à quelques centimètres à peine au-dessous de la surface. Au toucher, cela lui parut être une sorte de petite roue.

Tout frissonnant, le jeune garçon sortit de l'eau, s'égoutta et enfila ses vêtements. Seulement alors, il s'agenouilla au bord de la mare et sa main tâtonna sous l'eau.

« Éclaire-moi, Lucette. Il y a là quelque chose d'étrange... J'ai senti comme une petite roue. Ah! la voici... elle tourne... »

En effet, la petite roue tournait sans difficulté. Mais Jacques n'eut pas le temps de se demander à quoi elle gravait servir. Car,

juste à cet instant, derrière son dos, Denise et Lucette se mettaient à pousser des cris d'épouvanté.





CHAPITRE XI

AU CŒUR DE LA MONTAGNE

JACQUES, effrayé à son tour, fit un bond. « Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Pourquoi criez-vous ainsi? »

Lucette se tut, mais sa peur était si grande qu'elle lâcha la torche électrique. En tombant, celle-ci s'éteignit et les trois enfants se trouvèrent plongés dans les ténèbres. « Quelque chose m'a touchée! expliqua Lucette en sanglotant. J'ai senti comme des doigts qui me couraient dans le dos. Oh! Jacques, qu'est-ce que c'était?

— Moi aussi, dit à son tour Denise, j'ai senti quelque chose. Cela m'a d'abord touché l'épaule, puis le côté et enfin la jambe jusqu'au pied. Il y a quelque chose, là, dans l'ombre. J'ai peur. Allons-nous-en!

— Où est ma lampe? demanda Jacques avec impatience. J'espère qu'elle ne s'est pas cassée en tombant... »

II se mit à chercher à tâtons sur le sol, autour de lui. Par bonheur, la lampe n'avait pas roulé dans la mare. Quand il la retrouva, il n'eut qu'à la secouer et la lumière reparut. Jacques poussa un soupir de soulagement.

« Et maintenant, dit-il, voyons un peu ce qui vous a touchées. Je n'ai rien senti, moi!

— Partons, Jacques ! supplia Lucette qui n'osait même pas regarder derrière elle. Partons vite! »

Mais déjà son frère avait éclairé le coin d'ombre derrière les deux filles. Il aperçut alors quelque chose qui lui arracha un cri de surprise. Denise et Lucette n'osaient toujours pas se retourner. Elles se cramponnèrent à Jacques, toutes tremblantes.

« Vous voulez savoir ce qui vous a touchées? demanda le jeune garçon en riant. Eh bien! regardez! C'est une échelle de corde! » -

Denise reprit tout de suite son sang-froid et réussit même à rire.

« Si je m'attendais à ça! s'écria-t-elle. J'étais persuadée que quelqu'un se cachait dans l'ombre!

— Cette échelle a dû se dérouler sans bruit derrière vous, expliqua Jacques en essayant d'apercevoir le haut de l'échelle. Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait faire un bond en criant comme ça! J'ai manqué piquer une tête dans la mare.

— C'est arrivé juste au moment où tu as tourné la petite roue, murmura Lucette encore tremblante.

— Oui, dit Jacques. Quelle ingénieuse invention! Ces hommes qui habitent la montagne savent vraiment bien en défendre l'entrée. D'abord, le rideau de verdure. Puis la fente dans le roc. Et même alors, quand on est à l'intérieur, on ne voit rien qu'une mare sans fond et une caverne sans plafond. Arrivés là, la plupart des gens diraient « comme c'est bizarre! » et se contenteraient de ressortir.

— C'est vrai. Il faut un pur hasard pour découvrir ce

petit volant dissimulé sous l'eau. Quand il tourne, l'échelle se déroule et... et on peut monter! dit Denise en levant les yeux vers le trou d'ombre au-dessus de sa tête. La personne qui a inventé ce système doit posséder une fameuse intelligence !

— C'est bien mon avis, approuva Jacques. Il faut être très intelligent pour provoquer des tremblements de terre en miniature, installer un terrain d'atterrissage pour hélicoptère au sommet d'une montagne... et garder sur pied de guerre une meute de chiens policiers prêts à terroriser les indiscrets. Mais c'est égal, j'aimerais bien savoir à quoi travaille ce génie! »

Le mystère de la montagne semblait aux enfants plus impénétrables que jamais. Et pourtant, n'avaient-ils pas désormais une possibilité de le percer?

Tous trois regardèrent l'échelle. Jacques se sentait disposé à y grimper. Il mourait d'envie de découvrir ce qui se tramait au sein de la montagne... et puis aussi il voulait retrouver Henri. Soudain, une voix claironnante s'éleva derrière lui, qui les fit tous sursauter.

« Vilain garçon! Méchant garçon! Pouh!

— Ah! c'est toi, Kiki! s'écria Jacques, soulagé. Tu nous as fait peur. Voyons, que penses-tu de cette caverne? »

En guise de réponse, Kiki se mit à siffler comme une locomotive. Le bruit emplit la grotte et Jacques se hâta de faire taire le perroquet.

« Tiens-toi tranquille, Kiki. J'espère que tu n'as pas donné l'alarme à nos ennemis!... Voyons un peu cette échelle!

— Oh! Jacques, s'exclama Lucette, affolée. Tu ne vas pas grimper là-haut, dis?

— Si ! Mais je ne ferai que monter et descendre. Juste pour voir ce qu'il y a au bout. Je suppose que personne ne garde cette échelle. Elle est si bien cachée qu'on ne doit pas penser que nous l'avons découverte. Denise et toi vous n'avez qu'à m'attendre dehors, au soleil. »

Mais les filles ne voulurent pas se séparer de Jacques.

Aussi montèrent-elles silencieusement derrière lui... L'échelle semblait interminable.

« Arrêtons-nous un peu, conseilla Jacques au bout d'un moment. Cette ascension est fatigante. »

Lucette obéit volontiers. Jacques avait dû mettre sa lampe dans sa poche pour garder les mains libres et la petite fille ne se sentait pas très à son aise dans l'obscurité.

Bientôt, l'ascension reprit. Lucette avait l'impression de vivre un mauvais rêve. Quand ce cauchemar prendrait-il fin? Tout à coup, la voix de Jacques lui parvint.

« Dites donc, il me semble que j'aperçois une lueur. Nous devons arriver au bout. Ne faites pas de bruit. »

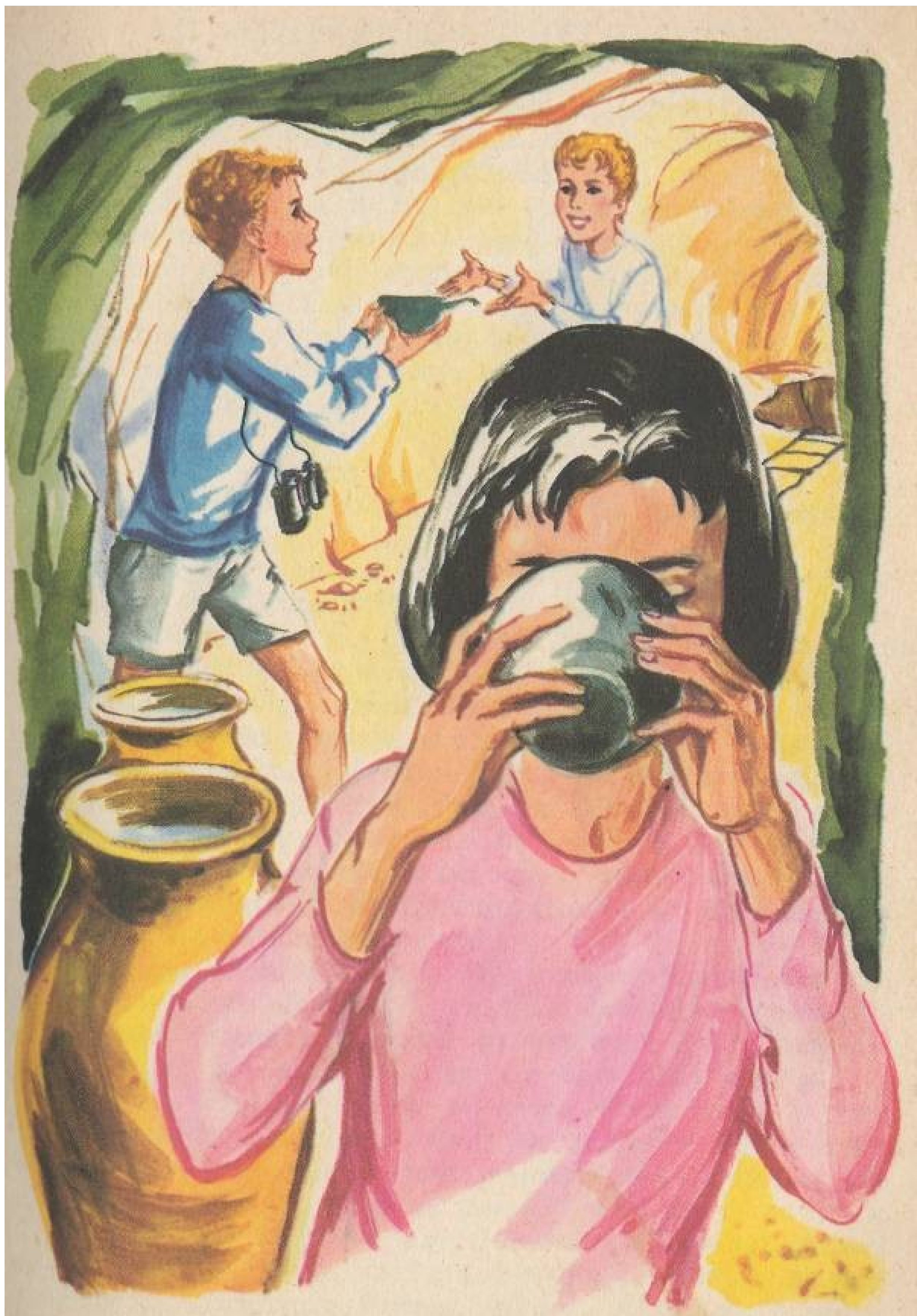
Quelques instants plus tard, les trois enfants se retrouvaient en haut de l'échelle, sur une espèce de plate-forme rocheuse. Ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle. Puis Jacques alluma sa lampe et regarda autour de lui... Tout près s'ouvrait une petite caverne... où de grandes jarres pleines d'un liquide qui se révéla être de l'eau s'alignaient en bon ordre. De grossières timbales étaient posées à côté. De l'eau! C'était exactement ce que pouvait souhaiter un grimpeur venant d'escalader l'échelle. Jacques, Denise et Lucette burent avec délices cette eau qui était fraîche à souhait.

« Maintenant, je me sens mieux, s'écria Jacques, revigoré. Puisque nous y sommes, autant poursuivre notre exploration. Regardez... il y a un autre passage là-bas. Allons voir! »

Denise le suivit volontiers, Lucette presque à contrecœur. Elle ne reprenait courage qu'en pensant à Henri : peut-être allait-on le retrouver très vite désormais!

Le couloir suivi par les enfants se divisa soudain en trois embranchements. Tous s'arrêtèrent, perplexes. Quel chemin fallait-il prendre? Et voilà qu'une petite forme blanche surgit d'un des boyaux obscurs et vint en cabriolant au-devant d'eux : Blanchet!

Le chevreau était aussi ravi de voir les enfants que les enfants l'étaient eux-mêmes de le retrouver.



Jacques, Denise et Lucette burent avec délices.

« Henri ne doit pas être loin! déclara Denise après avoir caressé le mignon animal. Suivons Blanchet. Peut-être nous conduira-t-il jusqu'à lui! »

Jacques, Denise et Lucette emboîtèrent donc le pas au chevreau qui les escorta le long d'un couloir qui débouchait dans une grande caverne sans intérêt. Puis, vint un autre couloir et celui-ci, à la grande surprise des jeunes explorateurs, aboutissait à un lieu stupéfiant.

C'était une sorte de vaste laboratoire, installé au cœur même de la montagne. D'où ils se trouvaient — sur une sorte de petite galerie —, les enfants pouvaient l'apercevoir juste au-dessous d'eux.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda Lucette dans un souffle.

A vrai dire, on ne distinguait tout d'abord qu'une profusion de câbles brillants, de grands cristallisoirs de verre, de cornues d'où jaillissaient parfois des flammes et des étincelles, et aussi d'énormes rouets silencieux qui miroitaient en filant Dieu savait quoi.

Au milieu se dressait une sorte de lampe comparable à celle d'un phare. Elle était à facettes et changeait constamment de couleur. Parfois elle brillait d'un tel éclat que les enfants pouvaient à peine la regarder. D'autres fois, elle ne projetait qu'une faible clarté rouge, ou verte ou bleue. Elle semblait un œil monstrueux en train de surveiller le laboratoire au travail.

Jacques, Denise et Lucette contemplaient, fascinés, le spectacle qui s'offrait à eux. Et, soudain, commença à se faire entendre le sourd grondement qu'ils connaissaient déjà. Le son provenait de bien plus bas que le laboratoire. On eût dit que quelque chose avait explosé à, une grande profondeur, dans les entrailles de la terre. Puis, ainsi que cela s'était produit précédemment, la montagne trembla un peu, comme ébranlée à sa base.

Et voilà que la grosse lampe se mettait à briller, encore et encore, d'un éclat si vif cette fois que les enfants se rapprochèrent les uns des autres, apeurés. Elle était devenue

d'une belle teinte cramoisie... et se mit tout à coup à émettre de petits nuages de vapeur rouge.

Jacques sentit qu'il étouffait. Il poussa les filles dans le couloir par où tous trois étaient venus et, là seulement, ils purent respirer sans gêne. Blanchet, effrayé, se pressait contre eux.

« C'est la fumée que nous avons vue sortir du flanc de la montagne! hoqueta Jacques quand il eut enfin retrouvé sa respiration. Il doit y avoir un trou d'échappement quelque part au-dessus de la grosse lampe-phare.

— A quoi servent ces câbles brillants, ces récipients de cristal et tout le reste? demanda Denise.

Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Jacques. Mais il doit s'agir de quelque chose de très secret pour que ces gens prennent si grand soin de ne pas être vus.

Tu penses à des expériences atomiques? demanda Lucette en frissonnant.

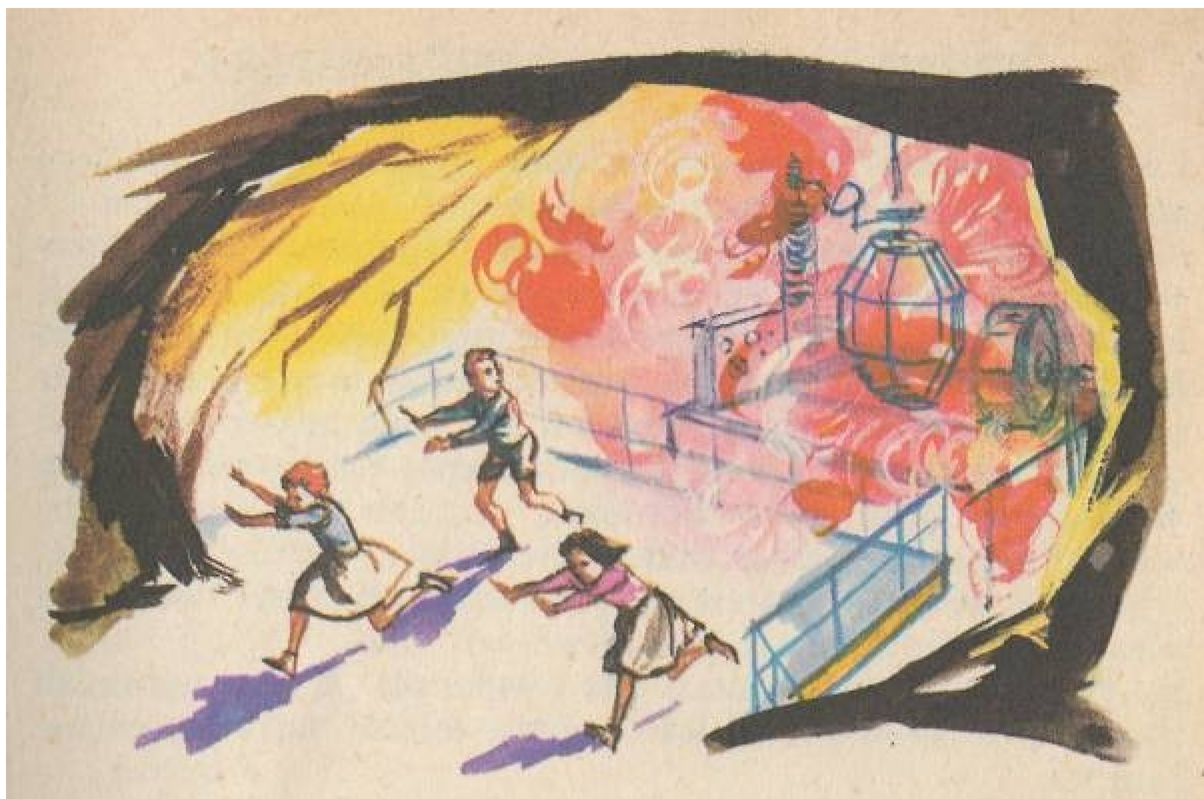
- Oh! non! Il faut de vastes installations pour ça! Non, je pense plutôt à une science encore inconnue... Venez! Retournons jeter un coup d'œil sur ce laboratoire ! »

Mais tout y était exactement comme la première fois : les rouets filaient en silence et la grosse lampe brillait.

« Suivons cette galerie jusqu'au bout, proposa alors Jacques. Elle nous mènera bien quelque part! ».

La galerie aboutissait à une salle qui laissa les enfants sans souffle, tant elle était aménagée avec splendeur. Les murs étaient couverts de magnifiques draperies dont la soie, brillait à la lumière de petites lampes taillées en forme d'étoiles dans un plafond qui semblait de cristal. Une estrade, flanquée de deux volées de marches, supportait un fauteuil qui ressemblait fort à un trône.

« Que signifie tout cela? chuchota encore Denise. On dirait qu'un roi habite ici! Le roi de la montagne! »



CHAPITRE XII

HENRI EST RETROUVÉ!

BIZARRE que nous n'ayons encore rencontré personne! fit remarquer Jacques en regardant autour de lui. Cette salle vide... et ce laboratoire désert où les machines fonctionnent toutes seules... Jacques! dit soudain Denise en tirant le jeune garçon par la manche. Profitons-en pour retrouver Henri. Si Blanchet nous conduit à lui, alors nous n'aurons qu'à tous revenir sur nos pas et à nous enfuir par l'échelle de corde.

- Oui, tu as raison, approuva Jacques... Allons, Blanchet, montre-nous où est Henri... »

Tout en parlant, il caressait le chevreau mais le gentil .1 ni mal se contenta de gambader sur place. Il ne comprenait pas ce qu'on espérait de lui.

« Attendons un peu, conseilla Denise. Quand il fera mine de partir, nous le suivrons. »

Au bout d'un moment, en effet, Blanchet, qui ne restait jamais longtemps en place, sortit de la « salle du trône » et passa dans une autre pièce, plus petite, aménagée en bibliothèque. Des livres en tapissaient les murs. Les enfants jetèrent un coup d'œil aux titres, mais n'y comprirent pas grand-chose. La plupart étaient écrits en langues étrangères. L'un des volumes, ouvert sur une table, avait l'apparence d'un traité scientifique.

« Ne nous attardons pas, conseilla Jacques. Blanchet vient de franchir cette porte! »

Le chevreau semblait les attendre. Il les conduisit alors le long d'un couloir voûté, éclairé par de petites lampes.

De loin en loin ce couloir traversait des salles voûtées, où s'entassaient des quantités de provisions de toutes sortes. Jacques s'arrêta au passage pour déchiffrer quelques étiquettes. Beaucoup de ces denrées étaient de provenance étrangère.

« C'est bien ce que je pensais, dit Jacques. L'hélicoptère doit ravitailler les gens qui travaillent ici. Mais où sont-ils tous? »

Au bout d'un moment, Blanchet arriva à un petit escalier en spirale, très raide et taillé à même le roc. Il se mit à sauter de marche en marche et les enfants le suivirent, un peu essoufflés. Ils parvinrent ainsi à une porte, verrouillée à l'extérieur, à droite de l'escalier. Blanchet s'arrêta devant et commença à bêler.

Les enfants faillirent s'exclamer de joie en entendant alors une voix familière s'élever derrière le battant.

« Blanchet! Je suis toujours là, mon pauvre petit, mais je ne peux pas t'ouvrir!

— C'est Henri! s'écria Jacques en se mettant à frapper doucement à la porte. Henri, c'est nous! Nous allons te délivrer. Attends que je tire ces verrous!

— Jacques! Chic, alors! »

Jacques avait déjà ouvert la porte et se précipitait dans la pièce, suivi des filles et du chevreau. Henri embrassa sa sœur et Lucette, puis donna une tape amicale sur l'épaule de Jacques.

« Comment avez-vous su que j'étais ici? demanda-t-il. On m'y a enfermé avec notre brave Noir. Tenez, voyez-le là-bas, sur la couchette près du mur. Il passe presque tout son temps à dormir. »

Jacques, Lucette et Denise étaient si intéressés par, ce qu'ils voyaient qu'ils ne pensaient plus à repartir tout de suite. La prison d'Henri était tellement étrange! Ce n'était guère qu'une excavation de la montagne aménagée en cellule mais, du côté opposé à la porte, se découpait un vaste espace à ciel ouvert d'où l'on découvrait une vue magnifique.

« Cette pièce se trouve presque au sommet de la montagne, expliqua Henri... et il n'y a pas de danger que je me sauve par là !

— Ne t'approche pas trop de cette ouverture, Lucette! recommanda Jacques. Tu risquerais d'avoir le vertige. »

Denise, fascinée, ne pouvait détacher ses regards de la perspective des montagnes qui s'offrait à elle.

Jacques fut le premier à s'arracher à sa contemplation.

« Partons d'ici! ordonna-t-il brusquement. Viens vite avec nous, Riquet! Nous savons comment sortir de cette montagne... et Blanchet nous guidera, je l'espère, si nous nous égarons. Jusqu'à présent, nous n'avons rencontré personne sur notre route. Je trouve même cela plutôt étrange!

— Oh! c'est facile à comprendre, expliqua Henri. Les hommes qui vivent ici quittent rarement le sommet de la montagne. Notre ami noir m'a appris beaucoup de choses. D'ailleurs ma prison est située tout près du sommet... *n* près que j'entends parfois les hommes rire et parler ensemble. Je crois que le haut de cette montagne doit avoir la forme d'un plateau — naturel ou artificiel, je l'ignore! —, mais très plat puisqu'il sert de terrain d'atterrissage à des hélicoptères.

— Gela, nous nous en doutions déjà, déclara Jacques. Je suppose qu'en ce moment tous les hommes sont réunis là-haut. C'est une chance. Allons, viens vite, Henri, ne perdons plus une minute. Nous aurons tout le temps de causer lorsque nous serons de retour à notre campement. »

Jacques se dirigea vers la porte pour vérifier si la voie était toujours libre et, soudain, les trois autres le virent se rejeter en arrière. Jacques porta un doigt à ses lèvres.

« Chut! leur recommanda-t-il dans un souffle. J'ai entendu parler! Quelqu'un descend ».

Henri et les filles entendirent à leur tour des voix qui se rapprochaient. Ceux qui parlaient allaient-ils découvrir que les verrous extérieurs étaient tirés?... Mais non, ils dépassèrent la porte et continuèrent leur chemin.

« Quelle chance! Ils n'ont rien vu! murmura Jacques. Allez! On s'en va?

- Non, conseilla Henri. Il vaut mieux attendre que ces hommes remontent... Je pense que ce sont des parachutistes qui vont chercher quelque chose en bas. »

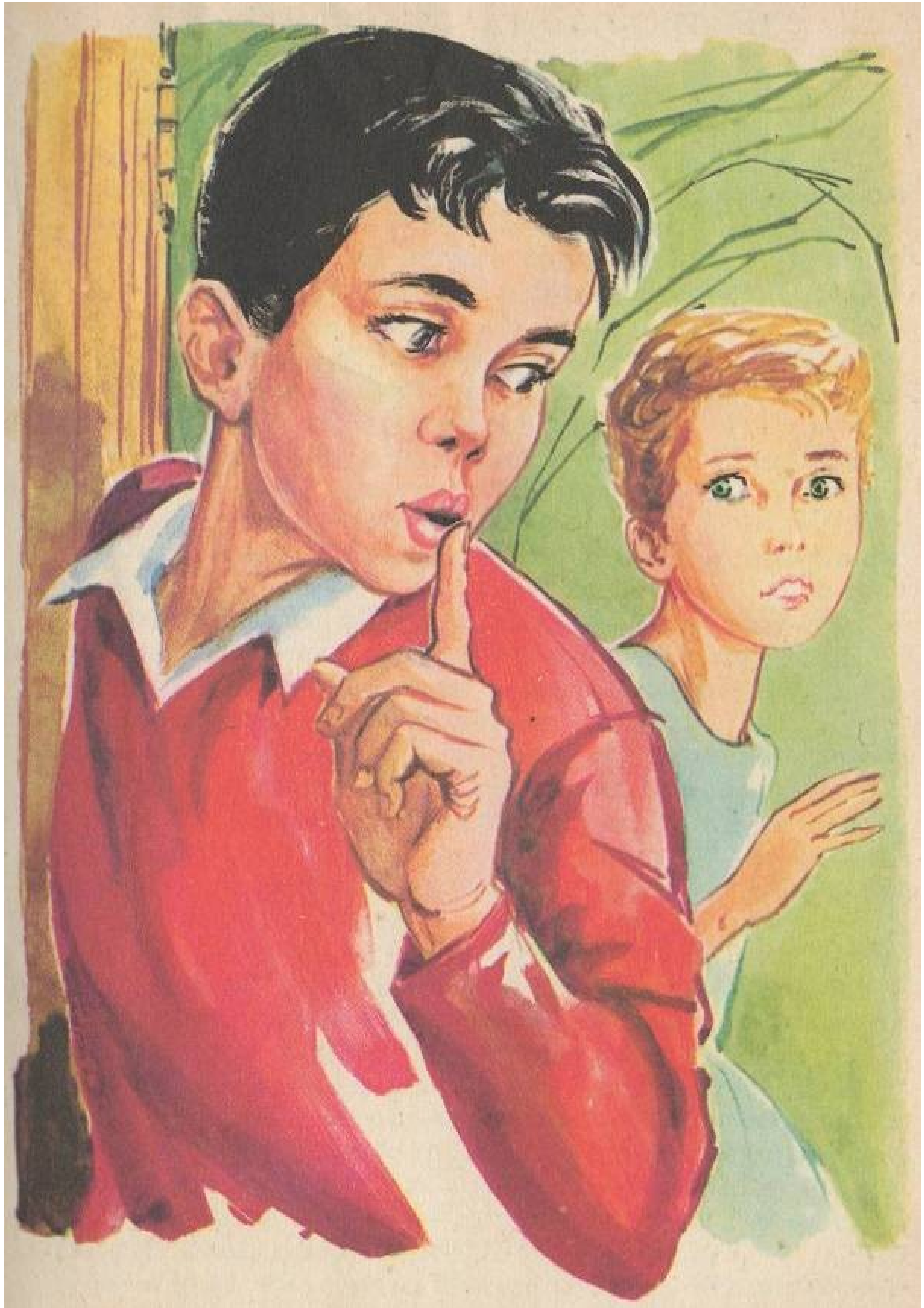
Jacques, Denise et Lucette dévisagèrent Henri d'un air effaré.

« Des parachutistes? répéta Jacques, stupéfait. Que veux-tu dire? Et pourquoi y aurait-il des parachutistes ici?

- Le Noir me l'a expliqué... Il s'appelle Sam, répondit Henri en désignant du menton son compagnon qui dormait toujours. Attendons que ces hommes repassent. J'espère que cette fois encore ils ne remarqueront pas que les verrous ont été tirés. Je ne pense même pas qu'ils sachent que je suis enfermé ici!

- Eh bien, puisqu'il faut patienter, profites-en pour nous mettre au courant de ce que tu as appris, proposa Jacques, dévoré de curiosité. Des parachutistes, as-tu dit! Cela semble insensé!

— C'est pourtant vrai... Vous vous rappelez lorsque j'ai été pris par le maître des chiens, n'est-ce pas? commença Henri. Eh bien, il m'a conduit au pied de la



muraille verticale et m'a poussé derrière une sorte de rideau de verdure flottant. Juste au-delà se trouve une ouverture. A l'intérieur de la montagne on n'y voyait pas grand-chose. Le bonhomme qui me tenait m'a ordonné de grimper à une sorte d'échelle : une échelle de corde autant que j'ai pu m'en rendre compte dans l'obscurité. J'ai eu l'impression de monter pendant des siècles et des siècles. »

Jacques, Denise *et* Lucette approuvèrent d'un signe de tête. Ils savaient à quoi s'en tenir, étant passés par la même épreuve. Henri continua son récit :

« Nous avons alors suivi de longs couloirs pour arriver à un endroit assez effrayant... avec des cornues et des câbles... L'avez-vous vu aussi?

— Oui, répondit Jacques. C'est assez impressionnant en effet !

— Ensuite, reprit Henri, nous avons longé une galerie jusqu'à une salle tendue de soie, d'aspect magnifique.

— Nous l'avons vue aussi, coupa Denise. On dirait la salle de réception d'un roi, avec un trône...

— Et puis on m'a poussé dans un nouveau couloir et l'on m'a fait grimper l'escalier jusqu'ici, acheva Henri. Depuis, je. vis comme un prisonnier avec Sam. Blanchet, lui, s'est retrouvé de l'autre côté de la porte verrouillée. Il ne cessait de bêler misérablement, le pauvre. Ça me faisait beaucoup de peine. »

Mais le chevreau, désormais, avait l'air tout à fait heureux. Il avait retrouvé son maître. Henri dit encore :

« Les hommes qui vivent ici m'ont donné à manger, mais aucun ne m'a adressé la parole. Quant à cet individu qui m'a attrapé, je ne l'ai plus revu et j'en suis bien content. Il me fait peur avec son regard perçant qui a l'air de lire en vous. C'est une chance qu'il ne m'ait pas posé trop de questions. Je crois qu'il m'aurait été impossible de lui mentir longtemps. Il paraît intelligent et redoutable. »

Jacques désigna le Noir en train de dormir.

« Mais que t'a appris, ton ami Sam? demanda-t-il.

— Une foule de choses très bizarres, répondit Henri. Il m'a dit avoir lu dans le journal une annonce demandant des hommes ayant été parachutistes... des hommes bien entraînés à sauter d'un avion. Sam se trouvait alors à Mexico et l'annonce était alléchante. Il y a donc répondu.

— Oui, et alors?

— Eh bien! cet homme au regard perçant — je crois avoir compris qu'il s'appelait Feyer — est entré en contact avec Sam et lui a proposé des sommes fantastiques pour essayer une nouvelle sorte de parachute.

— De quoi s'agit-il au juste?

— Je ne le sais pas exactement. Sam ne parle pas très bien le français et je n'ai pas compris les détails. Je crois que l'invention consiste en une paire d'ailes, que l'on se fixe aux bras et avec lesquelles on pourrait voler... à la manière des oiseaux.

— Cela paraît impossible.

— Oui. Je me demande si Sam a bien compris. Il n'en reste pas moins vrai que ce Feyer a recruté d'anciens parachutistes un peu dans tous les coins du globe et qu'il les a engagés moyennant des sommes fabuleuses. Ils sont arrivés les uns après les autres au sommet de la montagne, dans le plus grand secret, transportés par hélicoptère. Et leur travail consiste à essayer ces ailes,... à ce que dit Sam du moins.

— Sam les a-t-il essayées lui-même? demanda Denise.

— Non. Mais il paraît que trois de ses camarades l'ont fait. On leur a fixé les ailes en question aux bras et aux épaules et on les a fait monter dans l'hélicoptère. Ils devaient sauter à un moment donné... ou sinon on les poussait dehors!

— Et qu'est-il arrivé?

— Sam n'en sait rien, répondit Henri. En tout cas, aucun de ses camarades n'est revenu, et il se demande s'ils sont encore en vie. C'est parce qu'il a eu peur de subir le même sort qu'eux qu'il s'est enfui. Voilà tout ce que je sais! »



CHAPITRE XIII

PERDUS SOUS TERRE

LE RÉCIT du jeune garçon fut suivi d'un silence général. Cette histoire d'ailes semblait à peine croyable. Et pourtant! Les enfants avaient vu et entendu des choses si étranges pendant ces derniers jours qu'ils ne s'étonnaient presque plus de rien.

« Qu'y a-t-il de vrai là-dedans? murmura enfin Jacques. Et à quoi peuvent servir ces roues, ces câbles et le reste? Je ne vois pas le rapport...

— Moi non plus, répondit Henri. Mais Sam prétend que si l'expérience réussit et que les hommes parviennent à voler pour de bon avec ces ailes, l'invention rapportera une fortune colossale. Tout le monde voudra en avoir. Tout le monde voudra voler!

— Ça me plairait assez, dit Lucette. Voler soi-même, comme un oiseau, doit être bien plus agréable que de prendre l'avion. »

Les trois autres pensaient comme elle, mais au fond personne ne croyait réellement à ces fameuses « ailes » dont Sam avait parlé.

« A propos, demanda Jacques,... Sam... comment s'est-il échappé?

— Il a fait une chose absolument folle, aussi dangereuse que d'essayer les ailes en sautant d'un hélicoptère, répondit Henri. Il est allé prendre un parachute dans la réserve, l'a fixé sur son dos, puis est monté jusqu'ici et a sauté par la fenêtre... je veux dire à travers cette ouverture béante qui donne sur le vide.

— C'est de la démence! s'écria Denise. Il risquait mille fois de se tuer. C'est égal! Ce Sam est un homme courageux.

— Oui. Il a eu la chance que son parachute s'ouvre, mais il a atterri de manière assez rude. Heureusement qu'il était entraîné. Ensuite, il a essayé de repérer un lieu sûr pour s'y réfugier.

— Il avait assez peu de chance d'en trouver, le malheureux, commenta Jacques, dans cette région montagneuse et presque désertique! Je suppose qu'il ne savait même pas où il était!

— C'est exact, dit Henri. Il ignorait dans quel coin de France cette montagne se situe. C'est moi qui lui ai appris qu'il s'agissait des Pyrénées.

— Quand son évasion a été découverte, on a lâché les chiens à ses trousses? demanda Lucette.

— Bien sûr! Sam m'a dit que ces chiens restaient en général au sommet de la montagne, avec les hommes. Ils servent, le cas échéant, à effrayer les indiscrets qui viennent rôder trop près.

— Et cette fois, coupa Denise, on les a utilisés pour retrouver la piste de Sam! Pauvre Sam!

— Il m'a dit encore, reprit Henri, qu'il y avait ici

un roi. Le roi de la montagne! N'est-ce pas stupéfiant? On croit rêver. Le trône doit lui être destiné... Sam ne l'a jamais vu cependant...

— Nous pensions bien, dit Jacques, qu'une formidable intelligence se cachait derrière tout cela. Dis-moi... ce roi... ce ne serait pas Feyer par hasard? L'homme au regard perçant?

— Oh! non, Feyer est seulement un organisateur. C'est lui qui s'occupe de tout : commande des vivres, recrutement des parachutistes. Il y a un autre homme qui l'aide. Mais le roi, lui, n'apparaît qu'en certaines occasions : quand on expérimente une nouvelle paire d'ailes, par exemple. Il fait alors un discours à tous les hommes rassemblés, dans la salle du trône, et désigne celui qui doit sauter.

— Brrr!... murmura Lucette en frissonnant. Je n'aimerais pas être désignée pour une expérience pareille !

— Je ne crois pas, expliqua Henri que ce roi soit un homme cruel ou cupide. Je me demande s'il a conscience de risquer des vies humaines. Autant que j'ai pu en juger d'après les renseignements fournis par Sam, c'est un illuminé qui est tellement sûr de l'invention qu'il ne lui vient même pas à l'esprit que les parachutistes peuvent courir un danger. Il a une foi absolue dans ces fameuses ailes... bien que j'ignore si c'est lui qui les a imaginées ou si c'est quelque savant travaillant pour lui.

— Peut-être ce roi n'est-il pas un méchant homme, répondit Jacques. Quoi qu'il en soit, il faut filer d'ici le plus vite possible. Cette montagne et ce qui s'y passe ne m'inspirent pas confiance.

— Regardez! Voilà Sam qui se réveille! » murmura Lucette.

Le Noir, en effet, venait de se redresser et se frottait les yeux. Il parut étonné de voir les enfants, puis il sourit en reconnaissant Lucette.

« Moi, vous avoir bien dit partir! déclara-t-il en hochant la tête. Mauvais hommes ici.

— Eh bien, justement, nous allons partir, Sam, dès que la route sera libre. Voulez-vous venir avec nous? » demanda Henri.

Mais Sam en avait assez d'être traqué par les chiens. Il semblait désormais en avoir plus peur que de toute autre chose. Il refusa de suivre les enfants. Au même instant des voix se firent entendre dans l'escalier. Sam écouta.

« C'est Peter et Jo qui remontent! murmura-t-il.

— C'est le moment de partir, décida Jacques. Dépêchons-nous... »

II ouvrit la porte avec précaution, dès qu'il fut certain que la voie était libre. Blanchet se précipita dehors le premier. Jacques suivit, Kiki sur son épaule. Le perroquet se taisait. Son maître le lui avait ordonné et Kiki savait très bien quand il ne plaisantait pas. Les filles sortirent à leur tour, Henri franchit le seuil le dernier, après une dernière et vaine tentative auprès du Noir entêté.

Les enfants se retrouvèrent bientôt dans l'escalier en spirale, puis dans le tunnel éclairé. A la vue des provisions empilées dans les caves, Jacques, Henri, Denise et Lucette se sentirent soudain affamés. Mais il n'y avait pas de temps à perdre et ils passèrent sans s'arrêter. Soudain, Jacques ralentit l'allure.

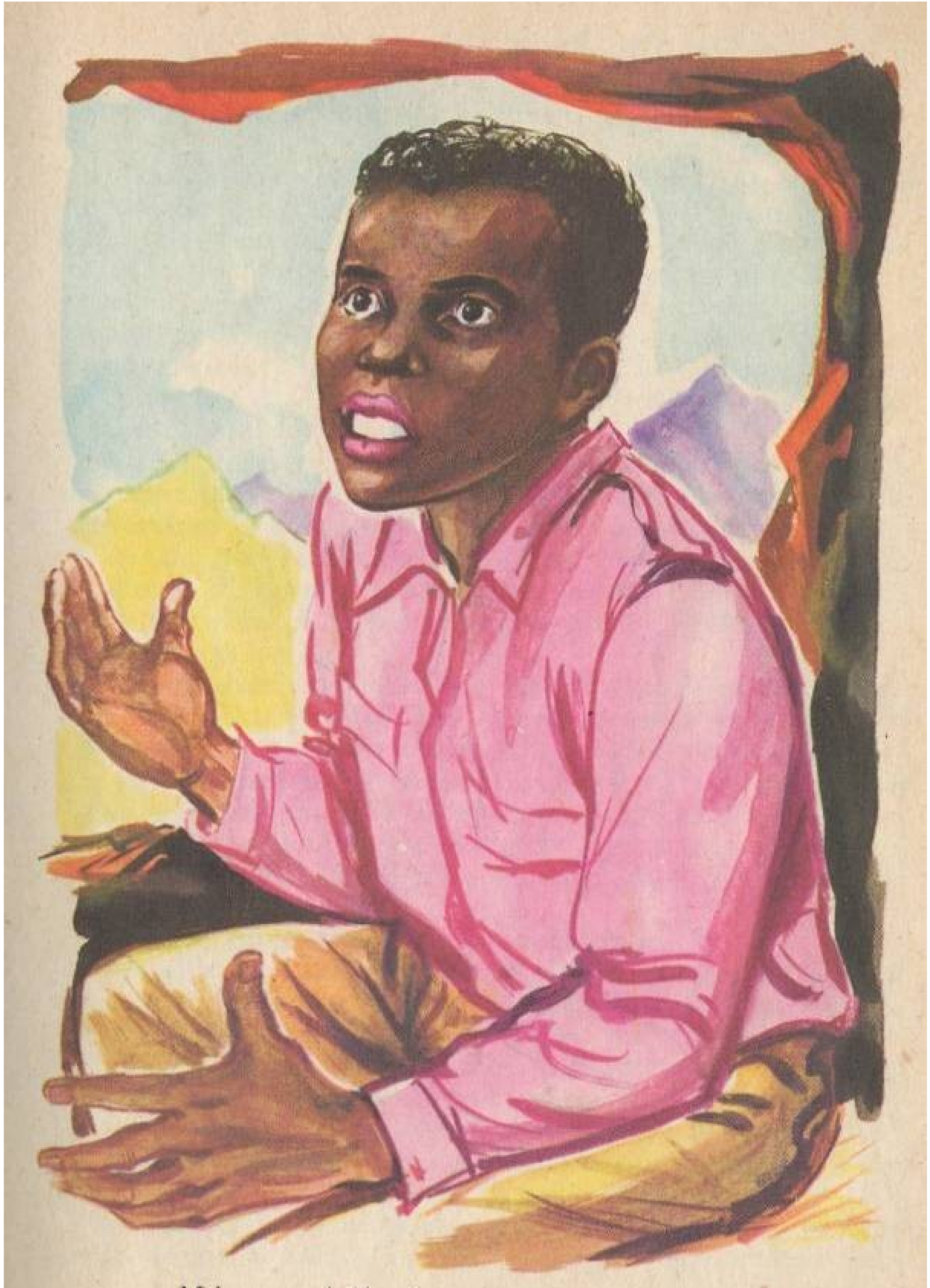
« Je crois, dit-il d'un air un peu effrayé, que nous nous sommes trompés de chemin. Je ne reconnais pas cet endroit... »

Tous hésitèrent, ne sachant s'il fallait ou non revenir sur leurs pas. Quelle affreuse impression d'être ainsi perdus au cœur de la montagne!

« J'entends des bruits, murmura Lucette. Par là...!

— Allons voir », décida Jacques, toujours intrépide.

Les bruits semblaient venir d'un passage large et court qui descendait en pente raide. Les enfants le suivirent avec mille précautions. L'air, autour d'eux, devenait de plus en plus chaud.



« On étouffe, murmura Henri. Je peux à peine respirer. »

Tout à coup la petite troupe déboucha sur une sorte de balcon qui dominait une excavation si vaste que les enfants en eurent le souffle coupé. Au bord d'une fosse géante, des hommes s'activaient. De grosses lampes éclairaient la scène. Jacques écarquilla les yeux.

« Que font ces hommes? »... commença-t-il. Puis il s'exclama tout bas : « Regardez! Ils font glisser l'espèce de plancher qui couvre la fosse. Que peut-il y avoir dessous? »

La réponse ne se fit pas attendre. Presque aussitôt, une vive couleur se mit à briller au-dessus du trou. Elle provenait d'une masse brillante, sans consistance apparente, et de nuance indéfinissable. Cette chose étrange n'était ni bleue, ni verte, ni rouge, ni jaune. Elle ne semblait avoir ni poids ni forme. Les enfants en restèrent bouche bée de surprise.

Et, soudain, une étrange impression s'empara d'eux. Il leur semblait devenir plus léger, comme dans un rêve. Effrayés, ils se cramponnèrent au garde-fou du petit balcon. Au même instant les hommes refermèrent la trappe sur l'indescriptible masse brillante qui paraissait bouillonner au fond du trou. Aussitôt le vertige des enfants cessa et ils se retrouvèrent eux-mêmes, bien qu'un peu étourdis encore.

« Allons-nous-en! » dit Jacques, effrayé.

Mais ils n'avaient pas fait deux pas que le sourd grondement qu'ils commençaient à connaître s'éleva des entrailles de la terre. Cette fois, il leur parut beaucoup plus fort, beaucoup plus rapproché. Puis le balcon sur lequel ils se trouvaient se mit à trembler.

Jacques jeta un coup d'œil à la fosse au-dessous de lui : les hommes avaient disparu. Sans doute s'étaient-ils mis à l'abri.

Cette fois, il ne s'agissait plus de traîner. Les enfants se sauvèrent à toutes jambes, aussi vite que le leur permettait

la terre qui tremblait. Quelles étaient les forces asservies par ces hommes? Ils devaient avoir découvert quelque secret scientifique inconnu jusqu'à ce jour.

Les fugitifs ne s'arrêtèrent de courir que lorsqu'ils furent hors d'haleine. Blanchet semblait avoir grand-peur, et Kiki n'en menait pas large.

« Je suppose, dit Henri, que, si nous étions des savants, nous trouverions ces phénomènes tout naturels. Mais comme ce n'est pas le cas... il faut absolument sortir d'ici. »

Les trois autres étaient bien de son avis, mais comment faire? Après leur course folle, ils se trouvaient plus perdus que jamais.

Ils cheminèrent un moment en silence, prenant au hasard un couloir, puis un autre. Finalement, ils arrivèrent à une petite pièce, d'aspect presque misérable, avec un étroit lit de fer, une table de toilette archaïque et une simple étagère pour tout mobilier.

« Quel endroit bizarre! dit Jacques. Ce doit être la chambre de Feyer ou d’'un des autres hommes. Revenons sur nos pas ».

Ils sortirent de la pièce et tournèrent dans un autre couloir qui, celui-ci, les conduisit à une chambre somptueuse. Le sol était couvert de tapis, et des tentures de soie, représentant des dragons, décoraient les murs. Un lit, lui aussi tendu de soie, se dressait au centre de la chambre. L'air était frais et parfumé, sans cesse renouvelé par un « aérateur » invisible.

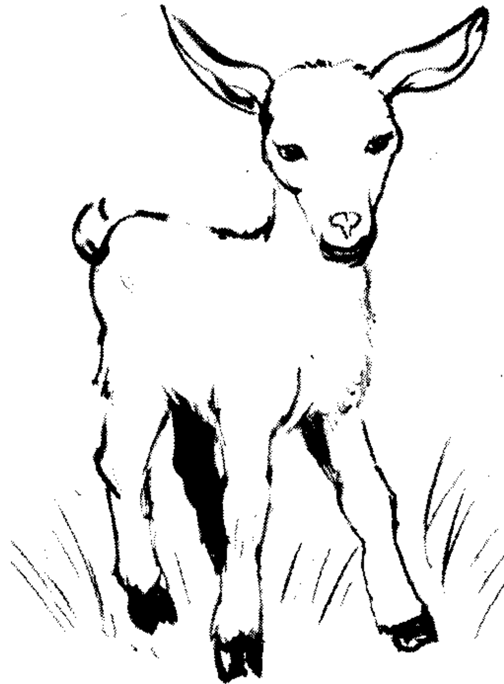
« C'est sans doute ici que couche le roi », murmura Lucette, impressionnée.

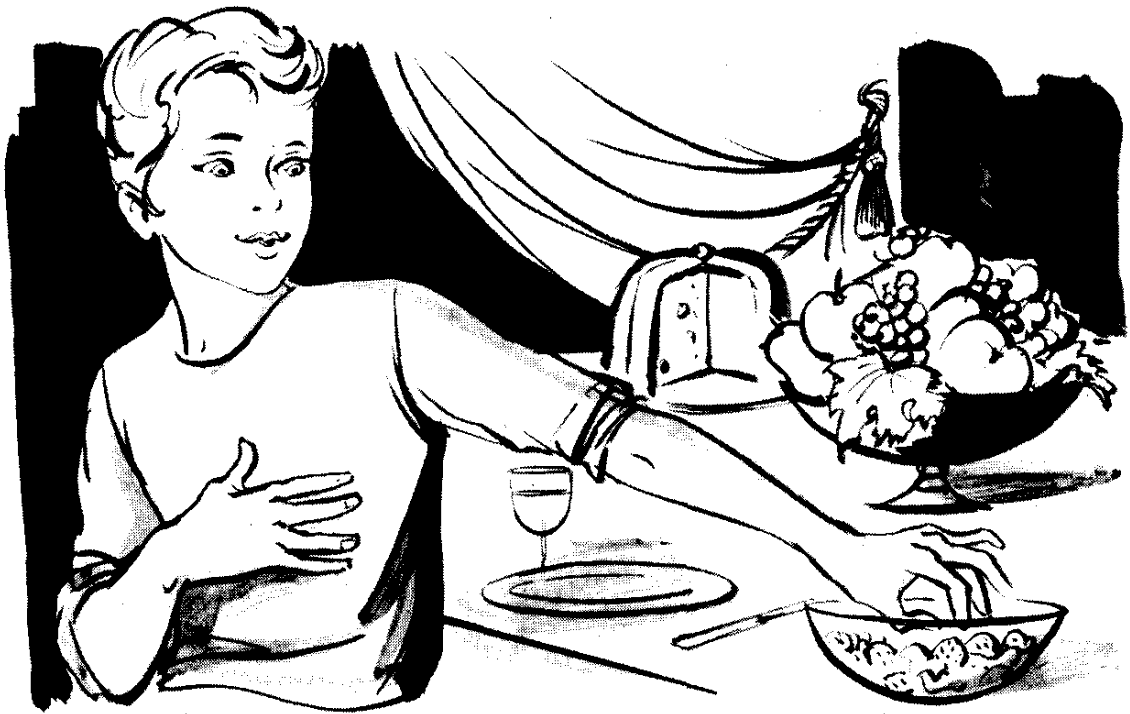
Au même instant un murmure de voix s'éleva d'une pièce qui faisait suite à la chambre. Jacques, qui s'apprêtait à soulever la portière soyeuse qui tenait lieu de porte de communication, recula sans bruit.

« Attendons un peu, chuchota-t-il. Il y a quelqu'un dans la salle à côté. »

Les quatre amis patientèrent donc un grand moment. Ils se sentaient d'instant en instant plus affamés. Il leur

semblait qu'il y avait des siècles qu'ils n'avaient mangé. Enfin les voix se turent et les enfants se risquèrent à soulever la portière et à passer dans la pièce voisine. Ils s'arrêtèrent alors fascinés... mais moins par la somptuosité du décor que par la vue du bon repas qui s'offrait à eux!





CHAPITRE XIV

LE ROI DE LA MONTAGNE

REGARDEZ ! murmura Jacques. Trois personnes viennent de manger ici... et la table est encore couverte de bonnes choses!

— J'ai faim! murmura Lucette en louchant sur une coupe à moitié pleine de fraises à la crème.

— Ces gens-là ont fait un véritable festin! » s'écria à mi-voix Denise en passant en revue les hors-d'œuvre, les rôtis, les salades et les desserts qui encombraient la table. « Que de provisions! Je comprends qu'ils n'aient pas pu tout dévorer. Dites donc, vous autres, si nous nous servions? Je suis comme Lucette, moi! Je meurs de faim.

— Moi aussi, avoua Jacques. Mangeons donc. Il est bien ennuyeux que nous ne puissions pas demander la

permission, mais à la guerre comme à la guerre! Si ces gens n'avaient pas enlevé Henri, nous ne serions pas ici... et affamés !

— Crois-tu qu'il soit prudent de s'attarder? demanda Henri.

— Ce n'est peut-être pas très prudent, répondit Jacques, mais si nous devons errer longtemps dans les couloirs ou nous cacher quelque part, il faut prendre des forces. Un bon repas nous en donnera. Seulement, ne lambinons pas... »

Les enfants s'attablèrent donc et se dépêchèrent de manger. Blanchet se régala de salade et Kiki dévora comme un ogre.

« Attention, Kiki! Tu ne pourras plus voler si tu continues à t'empiffrer de la sorte! » dit son maître en le menaçant du doigt.

Kiki, aussitôt, fit semblant d'avoir le hoquet et s'excusa poliment. Tout le monde se mit à rire. Les enfants étaient si contents de pouvoir manger à leur faim qu'ils en oubliaient presque le danger qui les menaçait. Par bonheur, personne ne vint les déranger.

Dès qu'ils furent rassasiés, Jacques donna le signal du départ.

« Maintenant, essayons de sortir d'ici! Mais c'est étrange! Je regrette presque de partir sans connaître le secret de cette substance brillante que nous avons vue dans la fosse. Et quelle bizarre impression nous avons tous ressentie sur ce petit balcon. Ma parole, j'ai cru que je flottais dans l'air.

— Moi aussi », dirent à la fois Henri, Denise et Lucette. Mais aucun d'eux, cependant, n'avait envie de percer

ce mystère. Ils étaient moins intrépides que Jacques et désiraient surtout trouver le chemin du retour.

Au sortir de la salle à manger, les enfants se trouvèrent dans un couloir plus brillamment éclairé que les précédents.

« Peut-être conduit-il à la salle du trône! » suggéra Denise.

Elle ne se trompait pas. Cette fois-ci, cependant, la salle du trône n'était pas vide. Elle était pleine à craquer...

Des hommes se tenaient là, debout, silencieux. Figés sur le seuil, se faisant tout petits dans leur coin obscur, les enfants regardaient...

Les hommes qu'ils voyaient appartenaient à diverses nationalités. Certains portaient la tenue de parachutiste qu'ils avaient sans doute jadis dans l'armée de leur pays. Il devait y en avoir une vingtaine en tout. Sam aussi était là. En l'apercevant, Henri comprit que sa propre évasion devait être découverte à l'heure qu'il était. Ça, c'était ennuyeux! On allait certainement lui donner la chasse, ce qui obligerait les fugitifs à se montrer plus prudents.

Du doigt, Henri montra Sam à Jacques. Jacques fronça les sourcils. Lui aussi pensait qu'il leur serait plus difficile désormais de s'échapper.

Sur le moment, Jacques songea à profiter de la réunion de ces hommes dans la salle du trône pour tenter de s'en aller. Mais à quoi cela-aurait-il servi? Si les enfants revenaient sur leurs pas, ils risquaient d'errer encore longtemps. Tandis qu'à présent qu'ils avaient retrouvé la salle du trône, il leur suffirait de traverser celle-ci pour regagner le chemin de la sortie. Seulement, bien entendu, il fallait attendre que la pièce soit vide !

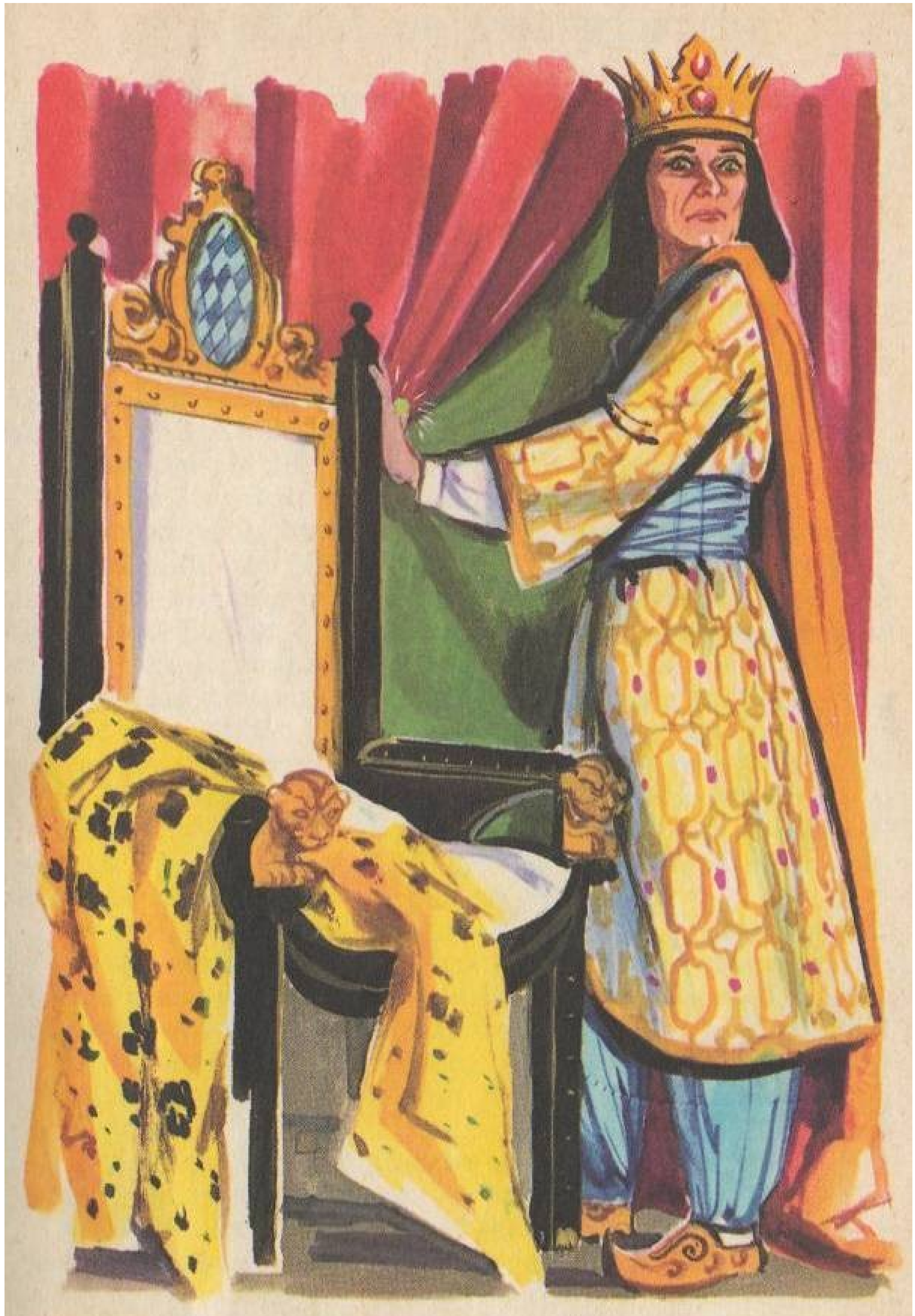
Jacques chuchota donc à ses compagnons :

« Restons là jusqu'à la fin de cette réunion! Nous ne pouvons pas faire autrement! »

Outre les parachutistes, il y avait dans la salle des hommes de petite stature, au teint jaune, aux yeux bridés : Henri savait par Sam qu'il s'agissait de Japonais. Le trône était vide.

Soudain, un murmure courut dans l'assistance. Les grands rideaux, derrière le trône, venaient d'être tirés par deux Japonais. Le roi de la montagne fit son apparition.

Il semblait très grand, car une haute couronne, sertie de pierres précieuses, était posée sur sa tête. Il portait de riches habits brodés d'or et ressemblait assez à un prince hindou dans tout l'éclat de sa splendeur. Son visage, un



Le roi de la montagne fit son apparition.

peu jaune, était impassible. Une masse de cheveux noirs l'encadrait.

Le roi s'assit sur son trône. A côté de lui deux hommes venaient de surgir. L'un d'eux était Feyer. Mais l'autre semblait encore plus déplaisant que l'homme au regard perçant. C'était un individu massif, aux traits simiesques, à l'expression mauvaise. Feyer commença à parler dans une langue étrangère inconnue des enfants qui, bien entendu, ne comprirent rien à son discours. Puis Feyer recommença celui-ci en anglais, et en allemand. Enfin, en français. Cette fois, les fugitifs n'en perdirent pas un mot.

Feyer parlait du roi et de la magnifique invention dont l'humanité lui était redevable : un « super-parachute » d'une conception toute nouvelle. Il parla des savants qui l'avaient aidé de leur expérience, et aussi des parachutistes qui voulaient bien essayer le nouvel appareil. Il insistait sur le fait que les « ailes dorées » leur vaudraient la gloire et la richesse.

Tous les hommes l'écoutaient, fascinés. Jacques avait l'impression qu'ils étaient sous le- charme de cette voix qui se faisait enveloppante pour mieux les persuader. Feyer possédait certainement le don de se faire écouter.

Vint un moment où Feyer demanda des volontaires pour le prochain essai. Tous les parachutistes, comme un seul homme, firent un pas en avant.

Le roi se leva alors de son trône et, au hasard sembla-t-il, désigna deux des volontaires. Puis il marmonna quelques mots d'une voix à peine audible et qui s'accordait bien mal avec son apparence majestueuse.

Feyer intervint à nouveau, ajoutant qu'après l'expérience les hommes pourraient rentrer chez eux avec une véritable petite fortune. C'est ce qui était arrivé, souligna-t-il, à ceux de leurs camarades qui avaient déjà essayé les précédents modèles d'ailes.

« Je n'en crois pas un mot, souffla Jacques à.ses compagnons. Comment ces gens-là peuvent-ils être aussi crédules? »

Mais Sam lui-même, dans l'assistance, paraissait à présent aussi enthousiasmé que les autres. M. Feyer, semblait-il, exerçait une sorte d'hypnotisme sur ceux qu'il tenait sous le regard de ses yeux perçants.

Quand il eut fini, les hommes l'acclamèrent. Puis le roi sortit d'une allure pleine de majesté. Feyer et son acolyte le suivirent. Les Japonais firent sortir les parachutistes par des portes latérales — à la grande satisfaction des enfants qui se tenaient blottis contre la porte principale — et la salle fut bientôt vide.

« C'est le moment! chuchota Jacques. Nous connaissons notre chemin à partir d'ici. Vite! Mais soyons prudents! »

Après avoir attendu quelques minutes pour plus de sûreté, les fugitifs Traversèrent la salle du trône et atteignirent bientôt le laboratoire où les machines silencieuses étaient toujours au travail.

Soudain Denise agrippa le bras de Jacques et pointa le doigt en direction des cornues et des cristallisoirs. Les autres regardèrent aussi : quelqu'un s'affairait parmi les appareils....

C'était un vieil homme au vaste front, au crâne complètement chauve.

« Venez vite avant qu'il nous aperçoive! » murmura Jacques en entraînant les autres.

Cette fois-ci les enfants ne se perdirent pas. Ils arrivèrent devant la petite grotte où se trouvaient les jarres d'eau fraîche. Il ne restait plus qu'à descendre par l'échelle de corde.

« Mais comment allons-nous emmener Blanchet? demanda Lucette. Je me demande même comment il a pu monter?

— C'est vrai, ça, dit Henri. Lui et les chiens ont dû passer par un autre chemin. Je n'y avais pas réfléchi avant... Moi, on m'a poussé dans le noir jusqu'à cette échelle et j'étais trop effrayé pour me soucier du chevreau et de la meute.

— Il doit y avoir un tunnel quelque part, avança Denise. Un passage trop étroit pour laisser passer une

personne mais suffisant pour Blanchet et les chiens. » Denise avait deviné juste. Tout à côté de la « grotte-buvette » se trouvait une fente dans la muraille. Les bêtes avaient dû se faufiler par là.

Jacques alluma sa lampe et chercha l'échelle de corde. « C'est invraisemblable! s'écria-t-il enfin. Je ne la vois nulle part! Où donc est-elle?

— Laisse-moi regarder! » dit Henri en s'avançant. Mais c'est en vain que lui aussi chercha l'échelle. Elle avait bel et bien disparu.

« Que s'est-il passé? demanda Lucette, affolée.

— Peut-être quelqu'un a-t-il tourné en sens inverse la petite roue cachée dans la mare, suggéra Denise. Dans ce cas, l'échelle se sera enroulée automatiquement. »

C'était bien possible, après tout. Jacques se mit à explorer la muraille, à l'endroit où l'échelle aurait dû se trouver. Soudain sa main toucha une saillie du roc. Il la regarda de près.

« Qui sait! s'écria-t-il. C'est peut-être un levier! »

II appuya sur le rocher, sans' résultat d'abord. Puis, à force de tirer et de presser, il obtint un résultat surprenante. Un quartier de roc pivota sur lui-même... et les enfants, soulagés, aperçurent l'échelle accrochée derrière.

Hélas! leur joie fut de courte durée. L'échelle était bien là, moyen d'évasion à leur portée,... mais il leur fut impossible de la dérouler. Sans doute n'obéissait-elle qu'à un mécanisme secret.

« En bas, c'est le petit volant placé sous l'eau qui la fait fonctionner, expliqua Jacques. Aussi nous devrions bien trouver un système du même genre ici! J'aperçois toute une série de crochets qui la fixent au mur, mais je n'arrive pas à en faire bouger un seul. »

A tour de rôle, Henri, Jacques, Denise et Lucette s'efforcèrent d'extraire l'échelle de corde de sa cachette. En vain...

« J'abandonne, dit Jacques en conclusion. Quelle malchance, tout de même! Juste au moment où nous pensions être sauvés! »



CHAPITRE XV

UN STUPÉFIANT SECRET

LEURS vains efforts pour dégager l'échelle avaient mis les enfants en nage. Désespérant d'arriver à un résultat, ils burent de l'eau fraîche des jarres ^et se reposèrent un instant.

« Écoutez, dit Jacques. Il faut à tout prix tenter quelque chose. Si nous avions une corde, nous pourrions l'attacher à cette maudite échelle qui refuse de se dérouler et nous nous en servirions pour descendre.

— Bien sûr, répondit Denise. Mais où dénicher une corde?

— Ce n'est pas en restant ici que nous en trouverons une, fit remarquer Henri avec sagesse. Retournons sur nos pas et cherchons ».

II était assez hasardeux de revenir en arrière. Pourtant, c'était un risque à courir.

« En avant, Fanfan la Tulipe! » s'écria Kiki comme s'il eût voulu encourager les enfants.

Lucette se mit à rire, embrassa Kiki sur le bec en lui recommandant de se taire, puis tous reprirent le chemin par lequel ils étaient venus.

Arrivés dans la salle du trône, déserte par bonheur, les enfants ne virent pas trace de corde. Ils continuèrent donc jusqu'à la salle à manger où ils avaient fait un si bon repas. La table était telle qu'ils l'avaient laissée. Kiki, toujours affamé, n'allait pas laisser passer une aussi belle occasion de se régaler. Il se précipita sur un compotier de fruits. Blanchet, de son côte, avait posé ses deux sabots de devant sur la nappe et broutait une feuille qui dépassait d'un saladier.

« II n'y a pas de corde ici non plus, constata Henri, et il ne faut pas que Kiki et Blanchet nous retardent. Allez, venez, vous autres! »

II n'avait pas fini de parler que les tentures séparant la salle à manger de la chambre royale se soulevèrent, livrant passage à une étrange apparition.

Les enfants reconnurent le vieux savant, au grand front et au crâne chauve, qu'ils avaient aperçu dans le laboratoire. Le nouveau venu avait de gros yeux saillants, gris-vert, un nez busqué et des joues creuses. Son visage parcheminé était de teinte jaunâtre.

Il considéra Henri, Jacques, Denise et Lucette en silence. Ceux-ci, de leur côté, le regardèrent sans mot dire. Qu'allait-il se passer? Et qui était cet étrange vieillard au grand front?

« Est-ce que je vous connais? demanda soudain le vieil homme. Je ne me rappelle pas vous avoir déjà vus. Il est vrai que j'oublie tant de choses! »

II avait l'air inoffensif, mais pouvait donner l'alarme en appelant. Il continuait à dévisager les enfants d'un air intrigué.

« Je me demande ce que des enfants peuvent bien faire ici, murmura-t-il. Voyons, mes petits, expliquez-moi...

— Je... heu... nous étions venus chercher quelque chose..., bredouilla Jacques. Vous n'auriez pas une corde à nous prêter par hasard, monsieur? » ajouta-t-il poliment.

Le jeune garçon avait compris que le vieux savant se trouvait perdu dans une sorte de rêve intérieur et que, sans méfiance, il pourrait peut-être leur rendre ^ service. Mais le vieil homme était moins dans la lune qu'il ne le paraissait.

« Une corde? Pour quoi faire? demanda-t-il d un air rusé. Pour essayer de quitter la montagne, peut-être? Mais personne ne doit partir avant que mes expériences soient terminées. Il y a des secrets ici, vous savez! Moi, je suis le roi de la montagne! C'est mon cerveau qui commande tout! »

Les enfants échangèrent des regards effarés. Voyons, le vieux savant était-il fou? Ce n'était certainement pas le « roi » qu'ils avaient aperçu dans la salle du trône.^

« Vous ne ressemblez pas au roi ! ne put s'empêcher de dire Lucette tout haut. Il porte une haute couronne d'où s'échappe une longue chevelure noire.

__ Oui. Et aussi un beau manteau. C'est ainsi que

je m'habille chaque fois que je donne une conférence dans la salle du trône. Feyer y tient. Je veux être le roi du monde, vous savez, de l'univers tout entier. Et je le peux... car je suis intelligent. Je sais plus de choses ici que tous les autres réunis. Feyer dit toujours que je serai le maître du globe quand mes expériences seront tout à fait au point. Et elles sont presque terminées à présent!

— C'est donc Feyer qui vous déguise en roi lorsque vous paraissez dans la salle du trône ! s'exclama Jacques, surpris.

— Ce doit être pour impressionner les parachutistes, expliqua Henri à voix basse.

— Je *suis* le roi, affirma le vieillard non sans dignité. Ma science nie donne droit à ce titre, comprenez-vous ! J'ai découvert un secret et je suis en train de l'utiliser. J'ai de grands projets. Avez-vous vu mon laboratoire? Ah! mes petits, je sais comment asservir tous les grands phénomènes de la nature : les marées, les vents, la gravitation !

— Qu'est-ce que c'est que la gravitation?- demanda Lucette.

— C'est la force qui fait que les corps s'attirent entre-deux... la force qui vous retient sur la terre..., qui vous fait retomber lorsque vous sautez, qui ramène au sol la balle que vous avez lancée en l'air, expliqua le vieil homme. Eh bien, moi, j'ai réussi à vaincre la gravitation... D'autres savants y sont arrivés, bien sûr, mais en vase clos, dans des cabines spatiales par exemple. Moi, j'ai découvert des rayons capables d'anéantir l'attraction terrestre, même à l'air libre. Mais ce serait trop difficile à vous expliquer, mes petits...

— C'est passionnant en tout cas! coupa Jacques, très intéressé. Si je comprends bien, en utilisant vos rayons sur une balle par exemple, celle-ci au lieu de retomber sur la terre, ou bien flotterait dans l'air, ou bien continuerait sa trajectoire?

— Oui, oui, c'est tout à fait cela, approuva le vieux savant. Vous avez .saisi l'idée générale. Et savez-vous quelle est ma dernière invention? Les ailes d'or! Je sature ces ailes de mes rayons. J'emprisonne en quelque sorte ceux-ci à l'intérieur de mon appareil. Une fois muni de ces ailes, un homme sautant d'un avion n'a qu'à presser un bouton pour que les rayons libérés « repoussent » en quelque sorte l'attraction terrestre. Alors, mon parachutiste, au lieu de tomber, se met à planer comme un oiseau et peut aussi se diriger et aller où il veut. Pour atterrir, il n'a qu'à « couper le contact » des rayons et à se laisser glisser jusqu'au sol. »

Silencieux, les enfants écoutaient. Ils avaient peine à



en croire leurs oreilles. Une invention pareille pouvait-elle exister? Et comme Lucette posait timidement la question, le vieux savant se fâcha presque.

« Croyez-vous, dit-il, que nous serions venus nous réfugier dans un lieu aussi écarté et que Feyer et Erlick auraient risqué toute leur fortune si nous n'étions certains de la réussite? Je suis le plus grand savant de la terre, ne l'oubliez pas. Mes pouvoirs sont infinis! »

Erlick, songèrent les enfants, devait être ce gros homme aux traits simiesques qu'ils avaient aperçu aux côtés de Feyer dans la salle du trône. Le « roi », tout grand savant qu'il était, n'en restait pas moins un pauvre homme crédule que les deux autres devaient manœuvrer avec adresse, par intérêt. Sans doute comptaient-ils s'approprier la découverte du savant quand celle-ci serait tout à fait au point. En attendant, pour le flatter, ils lui promettaient qu'il deviendrait le maître du monde.

Soudain, aussi brusquement qu'il était entré, le vieil homme fit demi-tour et disparut. Les enfants se regardèrent.

« Je me demande s'il a vraiment trouvé le moyen d'échapper à la pesanteur! murmura Jacques. Au fond, ça ne m'étonnerait pas. Rappelez-vous l'étrange impression de légèreté que nous avons ressentie à la vue de cette masse brillante au fond de la fosse... Ces gens ont bien choisi l'endroit pour se livrer à des expériences aussi formidables ! Cette découverte est presque aussi extraordinaire que celle de la désintégration de l'atome, qu'en pensez-vous?

— Je ne comprends rien à toutes ces découvertes scientifiques, avoua Lucette. Pour moi, cela ressemble à de la magie, et... et j'ai peur.

— Feyer et Erlick doivent faire confiance au vieux savant, fit remarquer Henri. Sinon, ils ne se donneraient pas tant de mal pour écarter les curieux. Je suppose que si la découverte devient d'un bon rapport, ce sont ces deux compères qui empocheront les bénéfices.

— Oui. Ils doivent se servir de ce pauvre « roi », enchaîna Denise. Je pense même que le malheureux est plus ou moins prisonnier ici. Et il ne s'en doute même pas.

— Ce n'est qu'un jouet aux mains des deux bandits qui le font travailler en le berçant de vagues promesses, renchérit Jacques.

— En attendant, gémit Lucette, nous sommes toujours prisonniers nous aussi. Et toujours pas la moindre corde a l'horizon.

— Peut-être serons-nous obligés de chercher longtemps encore avant d'en trouver une », soupira Denise.

En même temps, elle avança la main vers la table et saisit une pêche. C'était une manière comme une autre de reprendre des forces. Les autres l'imitèrent tout en réfléchissant. Que convenait-il de faire? Ils avaient découvert ce qui se tramait dans la montagne, mais cela ne les avançait pas à grand-chose.

« Attention ! chuchota soudain Lucette. J'entends quelqu'un qui vient. Cachons-nous vite!

— Glissons-nous derrière les tentures du mur », murmura Denise.

Par bonheur les tentures formaient de grands plis et les quatre amis se blottirent contre le mur, en retenant leur souffle.

Deux Japonais entrèrent. Ils venaient desservir la table. Au ton de leur voix, on devinait qu'ils étaient surpris de voir la quantité de nourriture absorbée par les convives.

Les enfants les entendirent aller et venir à travers la pièce. Soudain, l'un des Japonais poussa une exclamation, et dit quelque chose à son camarade. Bien entendu, les enfants ne comprirent pas. Ils demeuraient dans leur cachette, sans bouger, mais leur cœur, soudain, se mit à battre plus vite. Kiki se tenait perché sur l'épaule de Jacques et ne pipait mot.

Tout à coup Lucette se mit à crier. Jacques et Henri quittèrent aussitôt l'abri des rideaux et se précipitèrent au secours de la fillette. L'un des Japonais avait aperçu le pied de Lucette qui dépassait et avait bondi sur elle.

« Jacques! Henri! Au secours! » cria Lucette en se débattant.

Les garçons bondirent.





CHAPITRE XVI

AU SOMMET DE LA MONTAGNE

LES deux Japonais tenaient ferme la pauvre Lucette. Jacques et Henri se ruèrent sur les deux Jaunes, en espérant leur faire lâcher prise. Au lieu de cela, ils éprouvèrent une grande surprise en se trouvant rejetés à droite et à gauche avant même d'avoir compris ce qui leur arrivait.

Ils se précipitèrent à nouveau mais les petits Japonais, en quelques prises très simples de judo, eurent vite fait de se débarrasser de leurs adversaires. Henri se retrouva étalé par terre, et Jacques... à plat ventre sur la table, parmi les plats renversés.

Denise, à son tour, se lança dans la bagarre, sans plus de résultat. Kiki enfin se mit à pousser des cris démoniaques et se jeta sur l'un des hommes.

Attirés par tout ce vacarme, quatre autres Japonais firent leur apparition. Les enfants furent capturés sans peine. Kiki disparut sous un meuble. Blanchet, lui aussi, s'était rendu invisible.

Les quatre prisonniers furent entraînés hors de la salle à manger pour être conduits dans une pièce plus vaste, simplement meublée. Lucette sanglotait. Denise était pâle; mais ne disait rien. Les garçons avaient l'air furieux. On les fit s'aligner contre un des murs. Jacques se demandait où pouvait bien être Kiki.

Bientôt, Feyer et Erlick — les deux véritables maîtres de la montagne — entrèrent. Les yeux de Feyer brillaient de fureur. Il dévisagea les captifs.

« Ainsi, s'écria-t-il, vous êtes quatre! Trois d'entre vous sont venus délivrer le garçon que j'avais attrapé. Et vous pensiez tous m'échapper! Quelle sottise!... Au fait, comment avez-vous découvert le mécanisme qui fait fonctionner l'échelle de corde? Quelqu'un vous l'a-t-il montré? »

Comme personne ne disait mot, il se tourna vers Jacques.

« Toi! dit-il. Réponds-moi, mon garçon!

— J'ai découvert le mécanisme tout seul, avoua Jacques.

— Quelqu'un d'autre connaît-il l'existence du passage? » demanda soudain Erlick.

Les enfants regardèrent le gros homme sans chercher à dissimuler leur répugnance. Il avait vraiment l'air d'un singe. Feyer n'était certes pas sympathique, mais Erlick les effrayait encore plus.

« Nous n'en savons rien, répondit Henri. Et qu'est-ce que cela peut vous faire? Ce que vous complotez est donc si honteux que vous êtes obligés de vous cacher à l'intérieur d'une montagne? »

Erlick marcha droit à Henri et lui envoya une gifle. Lucette cessa de pleurer, sidérée. Henri ne cligna même pas des paupières. Il regarda le gros homme bien en face, sans broncher.

« Laisse-le donc, Erlick, dit Feyer. Il y a d'autres moyens de punir ce gosse insolent. Ce qu'il faut faire maintenant, c'est lâcher les chiens dans la nature au cas où ces enfants ne seraient pas tout seuls. La meute aura vite fait de dépister les indiscrets et de nous les amener. »

Les jeunes prisonniers sentirent leur cœur se serrer. Lorsque René et Ludovic arriveraient au campement — s'ils n'y étaient déjà! — ne seraient-ils pas pris à leur tour? Quelle catastrophe !

Soudain, au-dehors, dans le couloir, quelqu'un se mit à tousser. Feyer et Erlick sursautèrent. Feyer se précipita pour voir qui c'était... et il ne vit personne.

« II y a un cinquième gosse caché quelque part ! s'écria-t-il. Est-ce un garçon ou une fille?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Jacques qui avait reconnu la voix de Kiki.

— C'est la mère Michel qui a perdu son chat! lança Kiki des profondeurs du couloir.

— Sapristi! s'exclama Erlick. Si j'attrape votre petit camarade, je lui ferai passer l'envie de se moquer de nous.

— Je vous dis que nous ne sommes que quatre : deux garçons et deux filles! insista Jacques.

— Et nous sommes tous ici! renchérit Denise.

— N'ayez donc pas peur d'un invisible cinquième! » dit Henri d'un ton moqueur.

Le jeune garçon savait bien que c'était folie de parler ainsi aux deux hommes, mais il était si furieux d'avoir été repris qu'il ne pouvait s'empêcher de les narguer.

« Cessez donc vos insolences, jeune homme! rétorqua Feyer en regardant Henri d'un air méchant. Vous ferez moins le fier tout à l'heure, je vous le promets. Quant à votre camarade, quel qu'il soit, je finirai bien par le dénicher. Tout seul, il n'ira pas loin. En attendant, en route. Nous montons! »

Les enfants se retrouvèrent dans l'escalier en spirale qu'ils connaissaient. Comme ils arrivaient à la hauteur



de la cellule dans laquelle Henri s'était trouvé enfermé, Feyer ordonna :

« Halte! Voici votre prison, mon garçon! Elle vous attend. Quelques jours de diète vous apprendront à savoir tenir votre langue. Vous autres, continuez à monter! »

Pauvre Henri! La lourde porte se referma sur lui. Il se retrouva dans sa prison mais, cette fois, le brave Sam n'était plus là pour lui tenir compagnie. Il regrettait surtout d'être séparé de sa sœur et de ses amis. Jacques était seul maintenant pour veiller sur les deux filles.

Cependant, poussés par leurs gardiens, Jacques, Denise et Lucette achevaient l'ascension de l'escalier. Et alors... quelle surprise!

Après une dernière volée de marches taillées en plein roc, ils débouchèrent au sommet même de la montagne. La beauté du panorama qui s'étalait sous leurs yeux émerveillés leur coupa presque le souffle. Ils avaient l'impression d'être au bout du monde!... l'impression, presque, de toucher le ciel!

Aussi loin que portait le regard, on n'apercevait que des montagnes, séparées par de profondes vallées. Et comme c'était agréable de se retrouver au soleil et de respirer à pleins poumons du bon air pur après avoir été enfermé si longtemps au cœur de la montagne !

L'endroit où ils se trouvaient était extraordinairement plat. Sur trois côtés s'élevaient des rochers, en dents de scie. Le quatrième donnait sur le vide. Dans un coin, Jacques avisa un groupe de parachutistes qui jouaient aux cartes. Sam était parmi eux. Tous parurent surpris à la vue des enfants et Sam expliqua quelque chose à ses compagnons en leur montrant les prisonniers du doigt.

Un petit abri était construit dans le coin opposé aux parachutistes. C'est là que Feyer poussa les enfants.

« Vous allez rester ici, dit-il. Je vous interdis de parler à qui que ce soit. Vous êtes venus sans qu'on vous en prie et c'est tant pis pour vous. Je ne vous relâcherai que quand je le jugerai bon.

— Henri peut-il venir nous rejoindre? pria Lucette d'une petite voix timide. Il doit se sentir si seul, le pauvre!

— Henri? L'autre garçon?... Non, non, il mérite une punition pour son insolence. Quelque temps sans manger lui fera grand bien.»

Feyer et Erlick s'en allèrent. Jacques, Denise et Lucette s'assirent à même le sol. Ils étaient tristes, mais pensaient surtout à Henri. On avait dû ordonner aux parachutistes de se tenir à distance, car aucun ne s'approcha des prisonniers ou ne tenta de leur adresser la parole. Feyer et Erlick savaient se faire obéir, c'était certain.

Au bout d'un moment, Jacques se leva, sortit de l'abri qui n'était en fait qu'une sorte d'auvent, et s'approcha du petit parapet limitant le sommet de la montagne à cet endroit-là. Il ajusta ses jumelles, que ses geôliers n'avaient pas pensé à lui enlever, et inspecta les environs au-dessous de lui. Si seulement il pouvait apercevoir René! En même temps, il souhaitait presque que René ne fût pas venu tant il avait peur que les chiens ne l'attrapent.

II se pencha un peu plus et, tout à coup, crut voir bouger quelque chose sur le flanc de la montagne. Peut-être était-ce René, Ludovic et les ânes?

Mais non. C'étaient les chiens! On les avait déjà lâchés et ils parcouraient la région avoisinante. Si René se trouvait dans le coin, ils ne tarderaient pas à le découvrir... et René serait fait prisonnier à son tour. Hélas! comment l'empêcher?

. Jacques pensa aussi au pauvre Tout-Doux. Quelle chance qu'il ait eu l'idée de l'attacher avec une longue corde! Le petit âne ne risquait pas de mourir de faim ni de soif.

Soudain, quelque chose toucha la main de Jacques qui sursauta, tout surpris. Le jeune garçon baissa les yeux et aperçut... Blanchet! Le chevreau avait réussi à retrouver les enfants et leur faisait fête.

« Bonjour, mon petit Blanchet! dit Jacques en caressant le museau du gentil animal. Tu cherches Henri, je parie. On l'a reconduit dans sa prison. Impossible d'aller le retrouver! »

; Cela, Blanchet le savait déjà. Il venait de passer dix bannes minutes à bêler sans succès devant la porte d'Henri. Le pauvret semblait tout désemparé. Jacques le prit dans ses bras et l'emporta sous l'auvent où Denise et Lucette se mirent à le caresser à leur tour.

« Je me demande où est passé Kiki ! dit soudain Lucette.

— Bah! assura Jacques, ne t'inquiète pas pour lui! Kiki est débrouillard. Je parie qu'il est en train de se moquer de Feyer et d'Erlick qui doivent chercher partout notre cinquième et invisible compagnon! »

Un silence tomba. Les minutes, puis les heures, coulèrent lentement. En fin d'après-midi, tandis que le soleil déclinait derrière les montagnes, les enfants entendirent aboyer dans l'escalier en spirale et, tout à coup, la meute bruyante des chiens déboucha sur la vaste plate-forme qui constituait le sommet de la montagne.

Jacques, Denise et Lucette regardèrent avec crainte

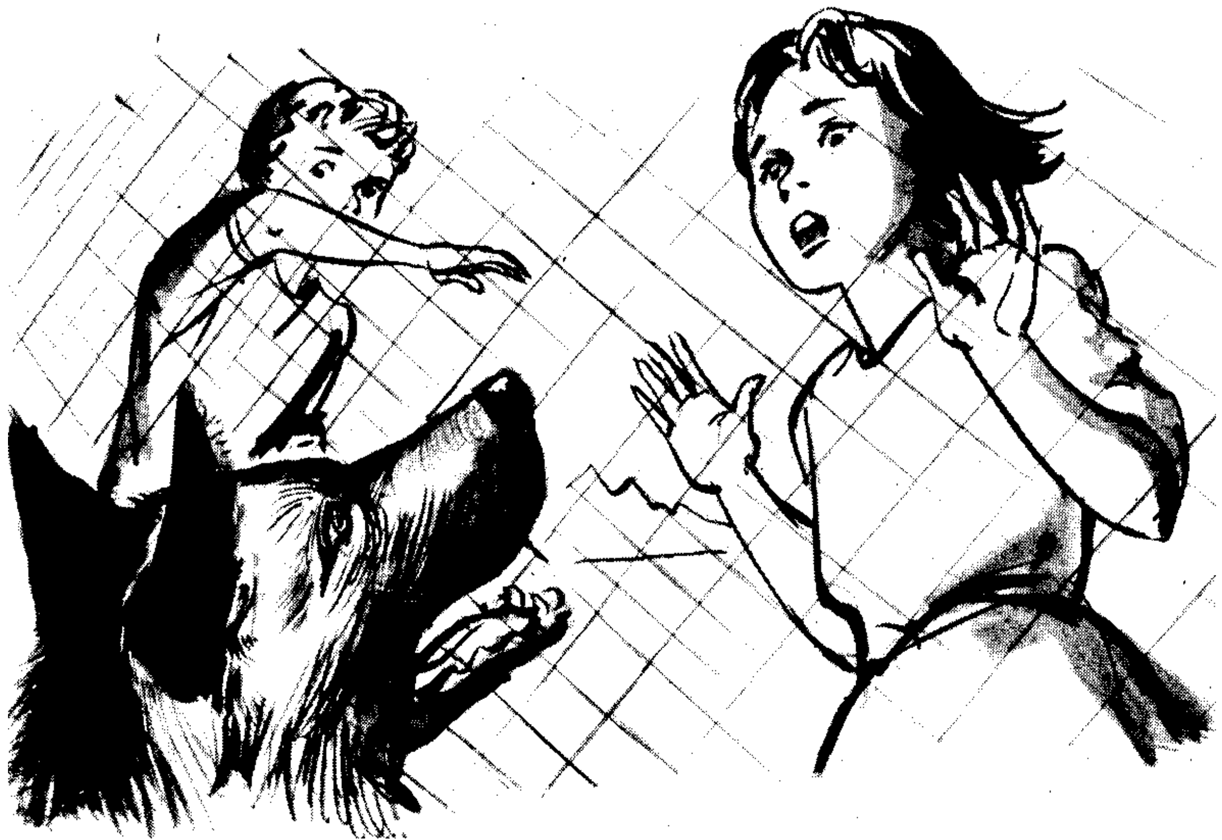
dans leur direction, redoutant d'apercevoir René parmi eux. Mais non, les grands bergers allemands ne ramenaient pas de prisonnier. Les trois enfants poussèrent un soupir de soulagement.

Un serviteur japonais conduisit les chiens dans un enclos limité par du grillage. Puis il s'approcha des enfants.

« Vous faire très attention aux chiens, dit-il en mauvais français, d'une voix chantante. Vous attention eux mordre. Mordre très fort. Eux méchants. »

Les enfants ne répondirent rien. Alors, certain de les avoir effrayés, le Japonais s'éloigna.





CHAPITRE XVII

L'HÉLICOPTÈRE

JACQUES, Denise et Lucette n'avaient pas du tout peur des chiens. N'avaient-ils pas dormi parmi eux deux nuits plus tôt? Seulement, bien entendu, ils n'en avaient soufflé mot au Japonais.

Ils attendirent que l'homme ait disparu et se dirigèrent droit vers l'enclos où se trouvait la meute. Mais Henri n'était pas là et les chiens ne témoignèrent aucun signe de reconnaissance à la vue de Jacques et des deux filles. C'était Henri leur ami, personne d autre. Ils se mirent à gronder quand Jacques s'approcha d'eux et l'un des plus gros montra même les dents. Lucette et Denise reculèrent précipitamment.

« Oh! Comme ils ont l'air féroce! Ils nous ont tout

à fait oubliés! s'exclama Denise, déçue. Jacques, fais attention ! »

Jacques s'arrêta quand il vit que les chiens se montraient hostiles. C'étaient des créatures sauvages, déçues ce jour-là par leur course vaine, affamées, et pleines de méfiance envers Jacques. Avec Henri, bien sûr, leur conduite eût été différente. Car Henri, lui, aurait su se faire reconnaître.

« Viens, partons, dit Lucette en tirant son frère par la manche. Ils ressemblent à de véritables loups. »

Les trois enfants regagnèrent donc leur abri.

« Un coin pour les chiens, un coin pour nous et un coin pour les hommes ! commenta Jacques. Je me demande pour combien de temps nous sommes ici! »

Le crépuscule arrivait et personne ne songeait à porter des vivres aux jeunes prisonniers. Comme ils avaient eu raison de faire un bon repas dans la salle à manger du roi! Jacques commençait à se demander si on allait leur laisser passer Ja nuit sur le roc nu. Ces hommes étaient donc des brutes pour les maltraiter à ce point. Voulaient-ils les faire périr de faim et de froid?

Cependant, juste avant la nuit, des Japonais arrivèrent porteurs de couvertures qu'ils déposèrent aux pieds des enfants. Ils leur donnèrent aussi une cruche d'eau et des timbales.

« Nous n'avons rien à manger! leur fit remarquer Jacques.

— Pas manger, répondit l'un des Japonais. Maître a dit pas manger!

— Eh bien, maître pas gentil ! ironisa Jacques. Maître mauvais comme le diable. »

Le Japonais ne répondit pas. Lui et ses camarades s'éloignèrent, silencieux comme des chats. Les enfants s'enroulèrent dans leurs couvertures, se demandant ce que devenait Henri dans sa prison.

Le lendemain matin, la journée s'annonça splendide. Jacques, Denise et Lucette allèrent s'asseoir sur le parapet

pour admirer le lever du soleil sur les sommets. Tous se sentaient affamés. Blanchet se pressait contre 'eux. Quant à Kiki, il n'avait pas reparu, ce qui était assez inquiétant.

Brusquement, Blanchet sauta sur le parapet à côté de Jacques^ Personne n'aurait pu s'échapper par là. La paroi de la montagne était presque verticale, à l'exception d'un étroit rebord un peu au-dessous du parapet. Blanchet se tint un instant immobile, ses petites oreilles dressées comme s'il écoutait quelque chose... Soudain il se mit à bêler. Une voix lointaine, étouffée, lui répondit. Jacques bondit sur ses pieds. Était-ce la voix d'Henri? Sa prison se trouvait-elle de ce côté-ci de la montagne? Denise et Lucette se penchèrent, dans le vain espoir d'apercevoir quelque chose. C'est alors que le chevreau fit une chose stupéfiante : il sauta du parapet sur le petit rebord en saillie.

Il se tint là un instant en équilibre puis, au grand effroi des enfants, il sauta plus bas encore, sur une seconde saillie à peine visible... et disparut.

« Oh! gémit Lucette. J'ai bien cru qu'il allait se tuer. Pourquoi a-t-il fait ça? Et où est-il passé?

— Je crois, dit Denise, que Blanchet s'est mis en tête de retrouver Henri... et qu'il en a peut-être découvert le moyen.

— J'espère bien qu'Henri n'aura pas l'idée folle de remonter par là! s'écria Jacques. Henri n'est pas une chèvre ! S'il essaie, il se cassera le cou. Je doute même que Blanchet puisse nous rejoindre à présent! »

Mais Blanchet était un véritable équilibriste. Il reparut environ une demi-heure plus tard, tout fier de lui. Un papier blanc était attaché à son cou par un morceau de celle. Jacques se précipita et détacha le billet. C'était un message d'Henri. Il le lut à haute voix :

« Comment allez-vous? Moi, ça va, sauf que je n'ai rien à manger. Je n'ai que de l'eau à boire. Je crois que ces bandits veulent m'affamer. Pouvez-vous m'envoyer Blanchet avec quelques provisions? Merci d'avance!

« Henri. »

Au même instant, des .Japonais arrivèrent, porteurs d'un copieux repas pour lès enfants. Sans doute Feyer estimait-il que la diète de la veille était une punition suffisante. Jacques et les filles attendirent que les hommes jaunes soient partis. Ils confectionnèrent alors des sandwiches qu'ils enveloppèrent dans un mouchoir propre. Ils y ajoutèrent un billet dans lequel ils promettaient à Henri de le ravitailler chaque fois qu'ils le pourraient. Ils attachèrent le tout sur le dos de Blanchet à l'aide d'une ficelle que Jacques avait dans sa poche. Aucun des hommes circulant sur la terrasse ne remarqua ce qu'ils faisaient. Nul ne semblait s'inquiéter d'eux.

« Va rejoindre Henri! » ordonna Jacques à Blanchet en lui montrant la voie à suivre.

Tout en parlant, il tapotait le parapet. Le chevreau s'y percha d'un bond. Bien entendu, il ne comprenait pas ce qu'on réclamait de lui mais, une fois sur le parapet, il se rappela Henri et, tout naturellement, partit le retrouver. Les enfants le virent sauter sur la première saillie rocheuse, puis sur la seconde, et disparaître.

Les enfants mangèrent, contents de savoir qu'Henri faisait comme eux, et grâce à eux. Puis Jacques inspecta la vallée à l'aide de ses jumelles. René ne pouvait plus beaucoup tarder à présent!

Le jour s'écoula avec lenteur. Les parachutistes allèrent faire une marche dans la montagne et ne reparurent pas. Les chiens aussi étaient partis et Jacques les aperçut a un certain moment, explorant les environs.

A midi, on servit aux enfants un second repas, en tous points semblable à celui du matin. Cela paraissait être un menu type, quelle que soit l'heure de la journée. Comme précédemment, ils envoyèrent Blanchet en expédition. Le chevreau leur avait transmis un nouveau billet d'Henri qui les remerciait. Mais Kiki, lui, n'avait toujours pas reparu.

Le soir vint. Les parachutistes demeuraient invisibles, mais les chiens regagnèrent leur enclos où ils se disputèrent des quartiers de viande apportés par les Japonais.

Cette fois les enfants ne tentèrent pas de les approcher. Après le repas, ils s'enroulèrent dans leurs couvertures et s'efforcèrent de dormir. Les deux filles y arrivèrent assez vite. Jacques, lui, ne cessait de penser à mille choses.

Soudain, le jeune garçon entendit un bruit lointain et se redressa. Ce bruit... il le reconnaissait. C'était celui de l'hélicoptère! Allait-il atterrir?

Jacques réveilla ses compagnes.

« Denise! Lucette! Voilà l'hélicoptère! »

De dessous leur auvent, tous trois se mirent à faire le guet. Le bruit se rapprocha, devint de plus en plus fort.

« Regardez! Il arrive! dit Jacques, très agité. Vous le voyez? Ce point brillant, juste au-dessus de nous? Est-ce que les gens d'ici ne vont pas allumer un projecteur pour éclairer son terrain d'atterrissage? »

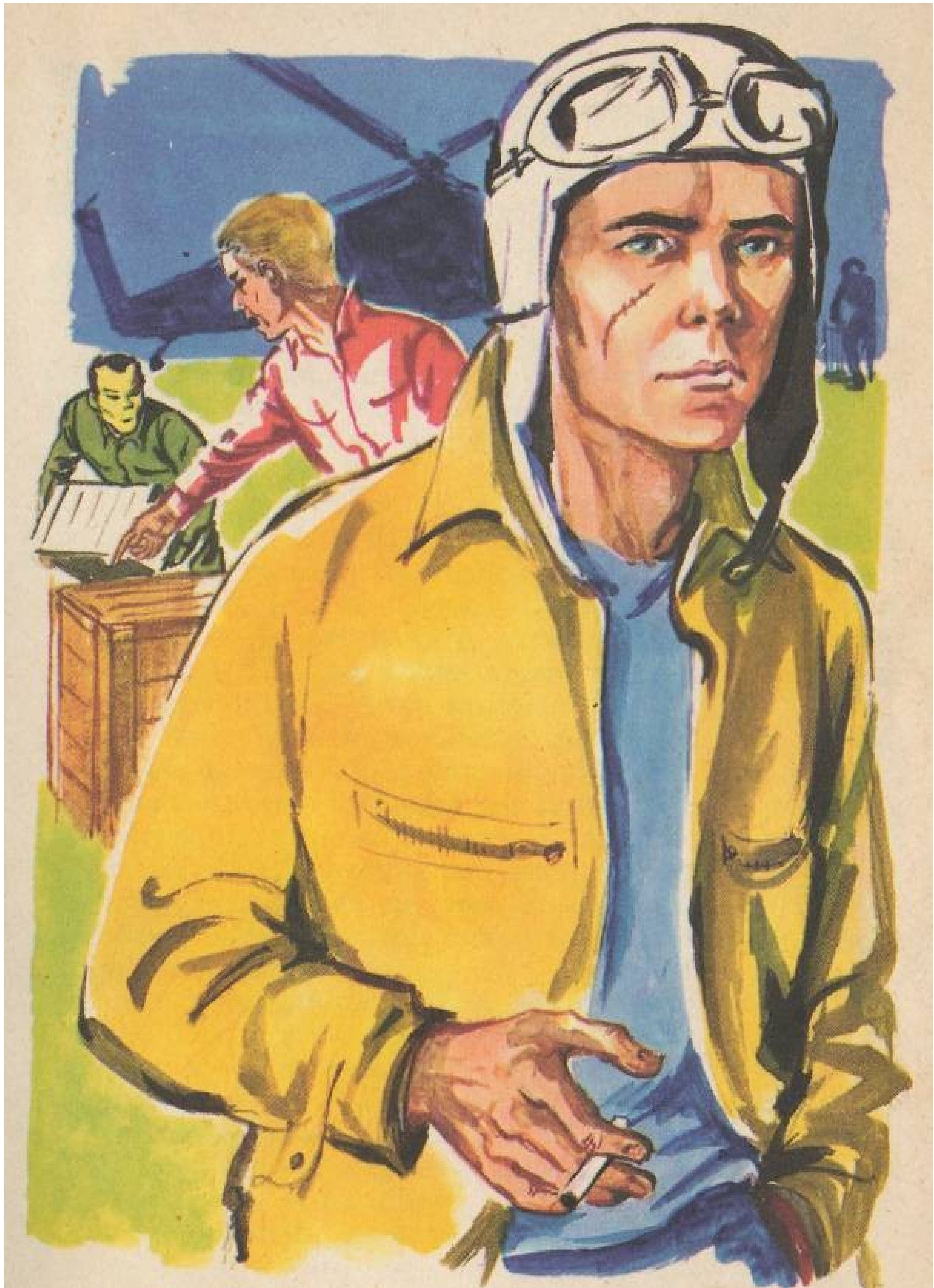
Au même instant deux Japonais se précipitèrent sur la terrasse qui formait le sommet de la montagne. Ils coururent au milieu et s'y livrèrent à une besogne que les enfants ne purent définir. Aussitôt un faisceau de lumière jaillit dans le ciel, éclairant l'hélicoptère et la terrasse. L'appareil descendit à la verticale et se posa sans heurt. Au-dessus de lui, ses pales s'immobilisèrent. Des voix s'élevèrent dans la nuit.

« Comme cet hélicoptère est gros! constata Jacques. Je n'en ai jamais vu d'aussi énorme. Il doit pouvoir transporter de fameuses charges! »

La terrasse était si bien éclairée à présent qu'on y voyait presque comme en plein jour. Les Japonais se mirent à décharger l'appareil de toutes les caisses qu'il transportait. Il y en avait beaucoup.

Le pilote de l'hélicoptère était un jeune homme au visage maigre, avec une cicatrice sur la joue droite. L'homme qui l'accompagnait boitait un peu. Tous deux donnèrent es ordres aux Japonais puis, laissant leur appareil, disparurent à l'intérieur de la montagne.

« Je pense qu'ils vont faire leur rapport à Feyer et à



Le pilote de l'hélicoptère était un jeune homme au visage maigre.

Erlick, chuchota Jacques. Venez! Allons jeter un coup d'œil à l'hélicoptère. Que j'aimerais savoir le manœuvrer! Nous pourrions alors nous échapper.

— Nous ne pouvons pas partir sans Henri, fit remarquer Denise. Inutile d'avoir des regrets.»

Tous trois s'approchèrent de l'appareil. Il n'y avait plus personne sur la terrasse et Jacques en profita pour se hisser dans la cabine de pilotage.

Il y était encore lorsque Feyer, Erlick, le pilote, son compagnon et un parachutiste débouchèrent soudain de l'escalier en spirale, suivis de deux Japonais.

« Veux-tu sortir de là? » s'écria Feyer, furieux, à la vue de Jacques.

Le jeune garçon ne se le fit pas répéter, évitant de justesse une taloche. Il alla rejoindre Denise et Lucette qui s'étaient reculées en voyant arriver les hommes.

« Je crois, leur chuchota-t-il à l'oreille, que ce parachutiste sera le prochain à expérimenter une nouvelle paire d'ailes. Les autres l'ont amené ici pour lui faire voir l'hélicoptère d'où il devra sauter.' »

Les deux filles frissonnèrent. Ce devait être terrible de risquer un pareil saut dans le vide en se fiant aveuglément aux « ailes » inventées par le roi. Elles ne pouvaient s'empêcher de se poser tout bas la question: « Combien d'hommes, déjà, ont essayé des ailes... et n'ont pas réussi? » De toute manière on ne pouvait savoir ce que valaient ces ailes avant de les avoir essayées. C'était un peu comme les premiers parachutes...

Le parachutiste, cependant, examinait avec soin l'hélicoptère. Puis il posa quelques questions au pilote qui lui répondit avec brièveté. Ce pilote, d'ailleurs — Jacques le remarqua! — n'avait pas l'air enchanté de présider au saut de son passager.

« Ce sera pour demain soir! dit Feyer d'un ton sec. Et maintenant, venez dîner. » Laissant l'hélicoptère à la garde des Japonais, les hommes disparurent...



CHAPITRE XVIII

LES AILES MAGIQUES

LES trois enfants se retirèrent sous leur abri. Ils n'osaient pas s'approcher de l'hélicoptère à présent que deux Japonais le surveillaient.

Blanchet, en revanche, plein de curiosité, s'avança vers l'appareil. Une des sentinelles lui envoya un coup de pied.

« Quelles brutes! s'exclama Jacques. Comment peuvent-ils être assez cruels pour frapper un innocent petit chevreau! Blanchet! Viens ici! Tu vas attraper un mauvais coup. Reste avec nous, c'est plus prudent! »

Blanchet accourut vers les enfants et se mit à sauter sur le parapet, puis à terre, puis de nouveau sur le parapet, encore et encore, comme un jouet mécanique, et le pied

aussi sûr dans l'obscurité qu'en plein jour. En effet, si le centre de la terrasse était brillamment éclairé, les autres parties demeuraient plus ou moins dans l'ombre.

Les chiens hurlaient dans leur enclos. La venue de l'hélicoptère avait troublé leur repos et on les devinait inquiets. De temps à autre les Japonais leur criaient de se taire mais ils refusaient d'obéir.

« Je n'aime pas cette aventure! dit soudain Lucette. Elle ressemble si peu à celles qui nous sont déjà arrivées! Oui, je la déteste. Je veux partir d'ici. Je veux retourner auprès de René, de tante Alice et des fermiers. Pourquoi ne pouvons-nous jamais passer de bonnes vacances, bien tranquilles?

— On peut dire que ces histoires n'arrivent qu'à nous! soupira Jacques. Il semble que nous les attirions... exactement comme Henri attire les animaux. Il y a des gens qui attirent la chance, d'autres la richesse... eh bien, nous, nous attirons l'Aventure, avec un grand A!

— J'aimerais mieux attirer quelque chose de plus inoffensif! gémit Lucette en s'allongeant dans ses couvertures. Allons, Blanchet, pousse-toi un peu. J'ai sommeil! »

Les enfants ne tardèrent pas à s'endormir. Le lendemain matin, ils expédièrent Blanchet à Henri, avec une note où ils rapportaient ce qui s'était passé sur la terrasse pendant la nuit. Le chevreau revint bientôt avec la réponse d'Henri :

« Je suis inquiet pour ce parachutiste. Je me demande combien de victimes ont déjà fait ces dangereux essais. Je n'aimerais pas sauter comme ça à l'aveuglette. Il est vrai que ces hommes sont des « parachutistes d'essai ». Mais faut-il faire confiance à l'invention du vieux savant? Il paraît sûr de lui-même en tout cas...

« Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vais très bien depuis que vous me ravitaillez. A bientôt j'espère!

« Henri. »

La journée parut longue aux enfants. Les chiens ne furent pas lâchés dans la campagne, ce dont les jeunes prisonniers se réjouirent. Les Japonais se contentèrent de leur faire prendre de l'exercice sur la terrasse.

« Si René arrive aujourd'hui, dit Jacques, les chiens ne le dépisteront pas. Il pourra s'approcher en toute tranquillité. Espérons donc qu'il sera vite là... Je me demande par exemple comment il s'y prendra pour entrer en contact avec nous. Il ne sait pas où se trouve l'entrée de la montagne... Et, même s'il la trouve, comment fera-t-il fonctionner l'échelle de corde? »

Lucette s'affola tout de suite.

« Est-ce que nous allons être obligés de rester ici jusqu'à la fin de nos jours? » demanda-t-elle.

Jacques et Denise se moquèrent d'elle.

« Penses-tu! répondit Jacques. René fera certainement quelque chose. Mais quoi?... je n'en ai aucune idée! »

Les parachutistes ne- remontèrent pas sur la terrasse ce jour-là, pas même celui que les enfants supposaient désigné pour expérimenter les « ailes d'or » — ainsi que les appelait le « roi » — cette nuit-là. L'hélicoptère ressemblait à un gros oiseau endormi au milieu de la cour. Le soleil faisait briller ses pales immobiles.

Le soir tomba enfin. Les enfants se sentaient devenir nerveux. Les serviteurs japonais leur avaient apporté à manger, comme d'habitude, mais ne leur avaient pas dit un mot. Qu'est-ce que les parachutistes pouvaient bien faire?

Et surtout, surtout, où était passé Kiki? C'était la question que Jacques ne cessait de se poser. Il se demandait ce qui avait pu arriver au perroquet. Jamais Kiki n'était resté aussi longtemps loin de son maître.

Quand la nuit fut venue, le projecteur central éclaira la terrasse. Feyer, Erlick, trois ou quatre serviteurs et le parachutiste firent leur apparition, suivis du pilote à la cicatrice et de son compagnon. Et puis, plein de majesté, le roi parut à son tour. Il portait ses somptueux habits d'apparat, la haute couronne et la perruque noire qui le

rendaient si différent du pauvre vieux savant au crâne chauve que les enfants connaissaient. Il s'avança fièrement vers le centre de la terrasse, suivi de quatre Japonais qui portaient une longue boîte. Quand le roi s'arrêta, les Japonais déposèrent la boîte à ses pieds.

Au milieu du silence général, le roi se baissa et ouvrit la boîte. Elle contenait une paire d'ailes. Ces ailes brillaient comme de l'or et ressemblaient tout à fait, par la forme, à des ailes d'oiseaux. Seulement, elles étaient à la taille d'un homme. Lucette en demeura bouche bée... et le parachutiste aussi! Le roi se tourna vers ce dernier :

« Ces ailes vous soutiendront lorsque vous sauterez, lui expliqua-t-il. Vous presserez alors le bouton que voici et votre chute s'arrêtera net. Vous cesserez de subir l'attraction de la terre. Vous vous sentirez aussi libre et aussi léger que l'air. A partir de ce moment, vous pourrez utiliser les ailes pour vous diriger, pour planer, pour monter, tout ce que vous voudrez!

— N'est-ce pas merveilleux? chuchota Lucette, fascinée.

— Ces ailes doivent être fixées à vos bras, reprit le roi. Approchez! Je vais vous les attacher moi-même.

— Dites donc... c'est tout ce que vous me donnez pour m'empêcher de tomber? bégaya le parachutiste, stupéfait.

— Vous n'avez pas besoin d'autre chose. Un parachute de renfort ne ferait que vous gêner. Dans ces ailes se trouvent emprisonnés de puissants rayons. En pressant ce bouton vous les libérerez et ils vous délivreront de la pesanteur. Vous ne pourrez pas tomber. Lorsque vous désirerez atterrir, il vous suffira de presser une seconde fois le bouton. L'attraction terrestre jouera à nouveau et il ne vous restera plus qu'à atterrir à la manière d'un planeur, d'une très faible hauteur, même, si vous voulez.

— Possible, mais je n'avais pas compris les choses ainsi, moi! Je croyais qu'il s'agissait d'un nouveau modèle de parachute. Mais un *vrai* parachute! Cette histoire

d'ailes ne me dit rien qui vaille. Cela me paraît insensé.

— Il n'y a rien d'insensé là-dedans, mon garçon, coupa la voix sèche de Feyer. C'est au contraire une invention sensationnelle et parfaitement sûre. Erlick et moi, nous irons vous chercher à l'atterrissage, quand vous aurez volé pendant un kilomètre ou deux. Nous emmènerons les chiens et nous trouverons votre point de chute. N'ayez aucune crainte. Et alors, à vous les honneurs et les richesses !

— Écoutez, dit le parachutiste. Je suis grand et lourd. Jamais ces ailes ne me porteront, rayons ou pas rayons! Car même si ces rayons suppriment l'attraction terrestre, il reste encore un sérieux risque à courir au moment de l'atterrissage, lorsque mon poids entrera en jeu. Vu? Je refuse de sauter dans ces conditions!

— Saisissez-le! » s'écria Feyer, furieux.

Erlick et les Japonais immobilisèrent aussitôt les bras du parachutiste qui fut 'bien obligé de se tenir tranquille tandis que le roi fixait les ailes à l'aide de fines lanières de cuir. Les enfants regardaient de tous leurs yeux, en retenant leur souffle.

Le parachutiste criait et se débattait en vain.

« Poussez-le de force dans l'hélicoptère! » s'écria Feyer.

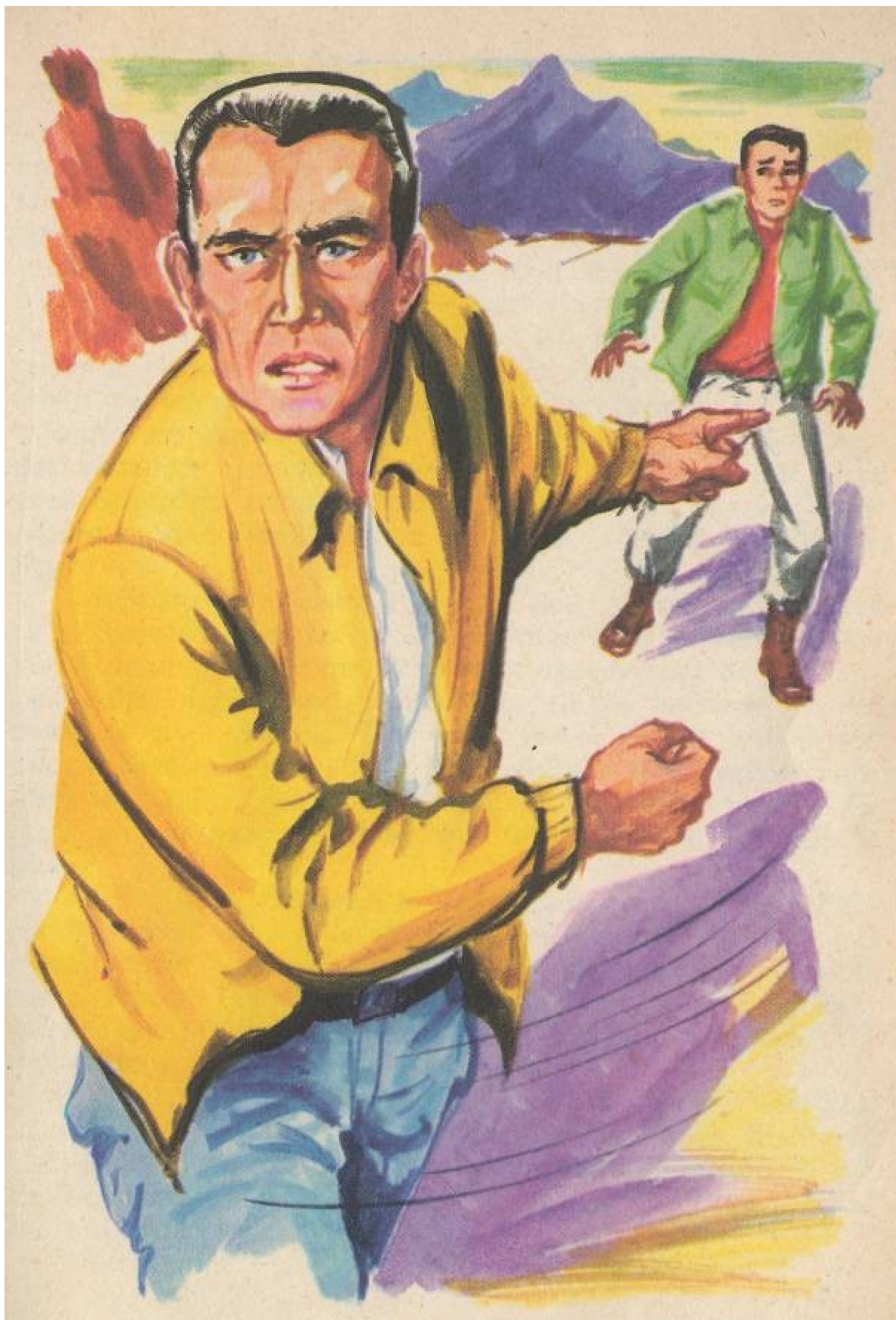
C'est alors que le pilote intervint.

« Ce garçon a raison, patron, déclara-t-il froidement. Ces ailes ne sont pas capables de soutenir un gaillard de sa taille. Il n'aurait pas une chance de s'en sortir.

— Est-ce à dire que vous refusez de l'emmener?

— Tentez l'expérience avec des ailes plus grandes... ou quelqu'un de plus petit. Rappelez-vous les expériences précédentes : tout a très bien marché pendant une minute ou deux et puis... crac. Tous les parachutistes qui ont essayé vos ailes étaient trop grands et trop gros. Et je n'emmènerai pas celui-ci de force, tenez-vous-le pour dit! »

Erlick fit mine de se jeter sur le pilote, mais Feyer le retint.



« Saisissez-le ! » s'écria Feyer, furieux.

« Un dernier mot, dit le pilote. Ne tentez rien contre moi. J'en sais trop long... et ceux qui m'attendent en savent aussi long que moi. On risquerait de vous demander des comptes si je ne reparaissais pas! »

II grimpa dans l'appareil, suivi de son compagnon silencieux, sous le regard reconnaissant du parachutiste. Le moteur se mit à ronronner. Avant de s'envoler, le pilote se pencha hors de la cabine et s'adressa une dernière fois à Feyer, qui avait bien du mal à contenir sa rage.

« Je ne reviendrai pas la prochaine fois. Je prends des vacances. Je vous enverrai quelqu'un avec qui vous vous entendrez peut-être mieux qu'avec moi. Mais je vous répète mon conseil : faites vos essais avec quelqu'un de léger! »

L'hélicoptère s'éleva dans les airs, piqua vers l'ouest et fut bientôt hors de vue... Les enfants respirèrent, soulagés. Il leur semblait que le parachutiste venait de l'échapper belle! Cependant, au centre de la terrasse, Feyer discutait avec Erlick. On avait ôté au parachutiste les ailes dorées que le « roi » replaçait avec mille précautions dans leur boite. Au bout d'un moment, Feyer vint expliquer au roi quelque chose que les enfants n'entendirent pas.

« Très bien, répondit le roi à haute voix. Je suis d'accord. Après tout, peu importe qui essaiera ces ailes. Il n'est même pas besoin d'être un parachutiste entraîné pour tenter l'expérience. Puisque vous voulez utiliser quelqu'un de léger cette fois-ci, on peut bien prendre un des enfants, c'est sûr! »

Jacques, Denise et Lucette se regardèrent, horrifiés.

« J'ai déjà choisi! déclara Feyer d'une voix distincte. Cet insolent garçon que je garde en prison fera tout à fait l'affaire! Nous lui attacherons vos ailes aux bras et c'est lui qui sautera de l'hélicoptère! »



CHAPITRE XIX

L'ÉPREUVE D'HENRI

LORSQUE la terrasse fut de nouveau déserte et plongée dans l'obscurité, Lucette éclata en sanglots. Jacques et Denise s'efforcèrent de la consoler, mais eux-mêmes avaient bien du mal à retenir leurs larmes. « Je ne crois pas que Feyer mette sa menace à exécution, déclara Jacques. Il veut nous effrayer. Ils ne peuvent obliger Henri à sauter s'il ne le veut pas.

— Non, non, il n'a pas dit ça pour nous effrayer. Je suis sûre qu'il fera comme il a dit. Oh! Jacques, qu'allons-nous faire? Il *faut* à tout prix tenter quelque chose! »

Bien sûr, Lucette avait raison. Mais ni Jacques ni Denise ne voyaient le moyen de tirer Henri d'affaire. Cette nuit-là, les trois prisonniers ne purent dormir. Ils se demandaient si, oui ou non, il fallait avertir Henri de

ce qui l'attendait. Pour finir, ils jugèrent préférable de se taire. Une fois au courant, le pauvre Henri n'aurait fait que se tourmenter tout seul dans sa prison. Aussi, le lendemain matin, lorsque Jacques lui expédia Blanchet avec quelques provisions, ne mit-il rien d'alarmant dans le billet qu'il joignit au paquet de vivres.

Une heure plus tard, cependant, les trois enfants eurent une surprise : ils virent Henri lui-même arriver sur la terrasse, conduit par deux Japonais. A la vue de sa sœur et de ses amis, Henri s'élança vers eux, souriant :

« Ouf! On m'a enfin libéré! Je suppose que ces gens-là ont renoncé à me faire mourir de faim en constatant que, loin de dépérir, j'engraissais. Dites donc, l'hélicoptère est parti cette nuit, n'est-ce pas? Je l'ai entendu! »

Lucette et Denise embrassèrent Henri tandis que Jacques lui donnait une tape affectueuse sur l'épaule. Blanchet, de son côté, lui faisait fête.

Cependant, Henri s'étonnait tout bas du comportement des trois autres : ils évitaient de répondre à ses questions, avaient à peine ouvert la bouche sur les faits de "la nuit précédente, et échangeaient parfois des regards lourds de signification. Qu'est-ce que cela voulait dire?

C'est que Jacques et les filles ne pouvaient pas se résoudre à mettre Henri au courant de la situation, alors même qu'il était parmi eux. Et si Feyer renonçait à son projet? S'il ne s'était agi que d'une parole en l'air! Il valait mieux ne rien dire à Henri. Vers midi les Japonais apportèrent un repas copieux auquel les enfants firent honneur. Denise, qui se tourmentait terriblement pour son frère, se montrait pleine d'attentions pour lui.

« On t'a changée, Denise, constata Henri en riant. Tu es devenue soudain tout sucre et tout miel. Une fille parfaite, quoi! »

Et puis, il surprit un coup d'œil désolé de Lucette, un hochement de tête apitoyé de Jacques. Allons! il y avait à coup sûr quelque chose qui n'allait pas et qu'on essayait de lui cacher.

« Écoute, Jacques, dit-il enfin. Qu'est-ce que vous complotez tous les trois? Je vois bien que vous me faites des cachotteries. Je veux savoir. »

Jacques hésita et puis soudain se décida :

« Très bien. Je vais te mettre au courant, Henri. Seulement... ne t'attends pas à de bonnes nouvelles... »

Henri écouta en silence. Jacques ne lui cacha rien : il raconta en détail ce qui s'était passé autour de l'hélicoptère, l'histoire du parachutiste récalcitrant, l'intervention du pilote... et enfin les dernières paroles de Feyer.

« Ainsi, murmura Henri, c'est moi qui essaierai la prochaine paire d'ailes!

— Oui! Quelles brutes que ces gens! L'invention n'est pas encore au point... et j'ai peur pour toi! avoua Denise.

— Ne vous tracassez pas trop, dit Henri qui était devenu un peu pâle. Peut-être après tout ne m'obligera-t-on pas à sauter. D'ici à ce que l'hélicoptère revienne, d'ailleurs, il peut se passer bien des choses. Et puis, même si je dois vraiment essayer ces ailes... je ne suis pas un lâche.

— Nous savons que tu es courageux, Henri », affirma Jacques, très ému.

Henri prouva à l'avance la qualité de son courage en faisant semblant d'être très content au fond d'expérimenter lui-même les fameuses « ailes d'or ». Il déclara à Lucette en pleurs qu'il faisait confiance au vieux savant et qu'il réussirait à voler comme un oiseau.

Trois jours s'écoulèrent. L'attente semblait insupportable aux enfants et Henri, si vaillant qu'il fût, avait cessé de plaisanter à propos de ses futurs exploits. Tous avaient abandonné l'espoir de

voir arriver René. S'il avait dû venir, il aurait déjà été là. Sans doute Ludovic n'avait-il pas su retrouver l'endroit où il avait laissé les enfants...

Le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante. Une nuit, alors que les jeunes prisonniers dormaient dans leur abri, roulés dans leurs couvertures, un bruit familier

les réveilla : l'hélicoptère revenait. Tous quatre se levèrent. Leur cœur battait à se rompre. Lucette se mit à pleurer dans l'ombre.

L'appareil commença à tourner au-dessus de la terrasse, puis les Japonais allumèrent le gros projecteur. L hélicoptère se posa sans heurt. Deux hommes en descendirent, mais ce n'étaient pas les mêmes que précédemment. Le pilote avait les yeux cachés par de grosses lunettes et 1 on distinguait mal ses traits, dans l'ombre de sa casquette. Son compagnon était tête nue. Il avait l'air froid et sévère.

Feyer arriva presque tout de suite, suivi d'Erlick.

« C'est vous le- patron? demanda le pilote d'une voix enrouée. Je remplace Marc, votre pilote habituel. Il est en vacances et m'a engagé. La place m'a semblé bonne et je suis venu, comme vous voyez, à la date convenue maigre un gros rhume. Je vous apporte les marchandises commandées. Voici Jocet, mon coéquipier. Nous déchargeons? »

Les Japonais commencèrent à sortir les caisses de la carlingue. Feyer s'adressa au pilote.

« Un bon repas vous attend en bas, dit-il. Vous ne repartez pas avant demain soir, je suppose?

— Si. Cette nuit même. Les allées et venues nocturnes de 1'hélicoptère commencent à sembler louches. Il vaut mieux que je rentre sans tarder.

— D'accord, approuva Feyer. Mais avant de repartir, Marc a dû vous dire que... heu... il faudrait...

— Quoi? Ah! oui! Un de vos parachutistes désire sauter de 1'hélicoptère? dit le pilote. Comme vous voudrez. Je suis à vos ordres.

— Vous serez bien payé, affirma Feyer. Le double du prix habituel. Cette fois-ci nous avons un petit parachutiste... c'est indispensable pour notre expérience, vous comprenez.

— Que voulez-vous dire par « un petit parachutiste »?

— Eh bien... un jeune garçon... »

Là-dessus Feyer donna un ordre à un Japonais qui disparut par l'escalier en spirale.

« J'avertis l'inventeur que vous êtes arrivé, expliqua-t-il. A présent, venez vous restaurer!

- Non, dit le pilote. Plus tôt je serai revenu à ma base et mieux cela vaudra. Nous allons faire sauter ce garçon tout de suite. »

Lucette sentit ses jambes se dérober sous elle tandis que Feyer donnait de nouveaux ordres. Henri, malgré son angoisse, montrait un front serein. Il ne voulait pas paraître lâche aux yeux de ces misérables.

« Très bien, songeait-il. Si l'on doit m'attacher ces ailes aux bras, je tenterai ma chance. Je sauterai hors de l'hélicoptère. Qui sait si le système ne fonctionnera pas? C'est possible, après tout... Oui, mais, si l'invention ne vaut rien?... »

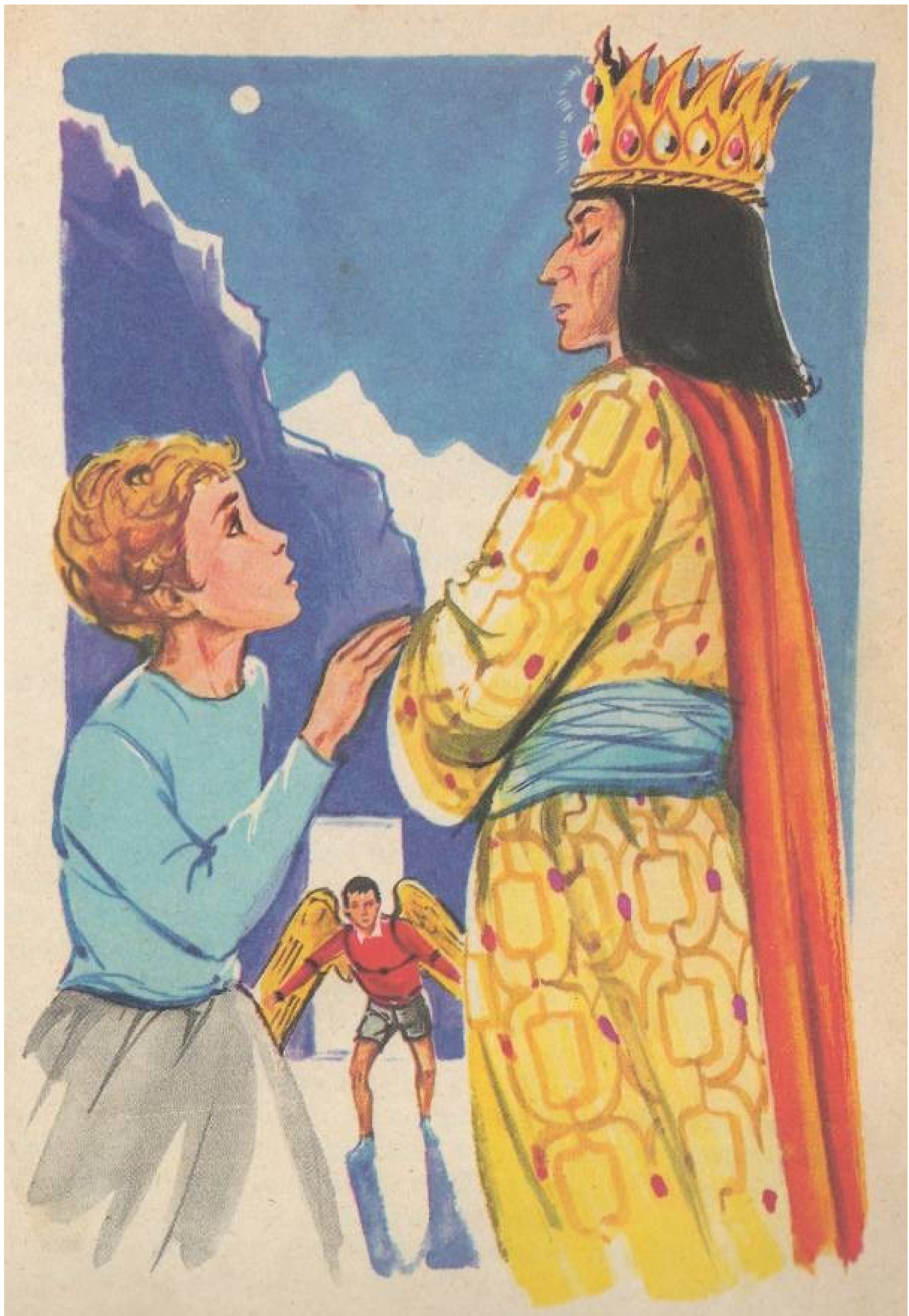
Car le pauvre Henri, en dépit de sa vaillance, ne pouvait s'empêcher de douter. Au même instant, deux Japonais l'entraînèrent vers l'hélicoptère. Jacques, Denise et Lucette suivirent, très pâles. Le pilote, seulement alors, aperçut leur petit groupe. Au même instant, le « roi » fit son apparition. Il avait dû s'habiller à la hâte, car sa couronne était un peu de travers, mais, à part cela, il avait l'air aussi majestueux que d'habitude. Son visage ne reflétait pas l'ombre d'une émotion. C'est que le vieux savant, lui du moins, ne doutait pas de son invention.

Deux Japonais apportèrent la longue boîte qui contenait les ailes. Henri resta impassible lorsqu'on les lui fixa aux épaules et aux bras. Le roi lui montra le bouton qu'il aurait à presser. Henri fit jouer les ailes et les trois autres enfants l'admirèrent en silence.

Comme il était courageux et plein de sang-froid ! Mais sans doute, au fond, avait-il grand-peur...

Soudain, Feyer, le roi, Erlick et les autres eurent une belle surprise. La petite Lucette s'avança vers eux et posa sa main menue sur le bras du roi.

« Majesté! Je crois qu'il vaudrait mieux que ce soit



La petite Lucette s'avança vers eux et posa sa main sur le bras du roi.

moi qui essaie ces ailes. Je suis plus légère qu'Henri, vous savez. »

Henri, tout ému, s'écria :

« Tu es brave, ma petite Lucette! Je te remercie du fond du cœur, mais c'est moi qui tenterai l'expérience. Et tu vas voir que tout marchera très bien. »

Lucette retint un sanglot. Jacques la tira en arrière. Le pilote et son compagnon, sans rien dire, montèrent dans leur appareil. Le roi-inventeur, sûr de sa science, n'avait pas bronché.

« Vous savez de quel endroit il faut lâcher le parachutiste? demanda Feyer au pilote.

- Oui. Marc m'a donné toutes les instructions.

- C'est parfait. Allez-y! »

Henri monta dans l'hélicoptère, sous le regard perçant de Feyer. Le jeune garçon se retourna alors vers celui qu'il considérait comme son ennemi personnel :

« Au revoir! s'écria-t-il en levant un de ses bras munis d'ailes. Nous nous reverrons, monsieur Feyer! Je suis sûr qu'il vous arrivera quelque chose de très désagréable avant longtemps!»

Cette menace de la dernière minute, que sa victime lui lançait en plein visage, fit rougir le bandit de colère. Mais déjà les pales de l'hélicoptère se mettaient à tourner, lentement d'abord, puis plus vite. Lucette étouffa un sanglot. Elle était certaine qu'elle voyait Henri pour la dernière fois.

L'hélicoptère décolla. Alors, le pilote se pencha pardessus bord et, d'une voix qui n'était plus du tout enrouée, lança aux enfants :

« René vous salue bien! »

Jacques, Denise et Lucette sursautèrent. Puis ils faillirent crier de joie. Car cette voix, il la reconnaissaient... c'était la propre voix de René Marchai!

Et René n'était autre que le pilote.

Mais déjà l'appareil prenait de la hauteur et s'enfonçait dans la nuit.



CHAPITRE XX

NOUVEAUX ENNUIS

SEULS Jacques, Denise et Lucette avaient compris ce que signifiait l'adieu lancé par le pilote. Feyer et les autres n'avaient même pas prêté attention à ses paroles, perdues dans le fracas du moteur. Les enfants attendirent en silence que le roi et toute sa suite aient disparu à l'intérieur de la montagne pour exprimer leurs sentiments à mi-voix.

« Jacques! C'était René... René en personne! bégaya Lucette, folle de joie.

— Oui. Et il s'est arrangé pour se faire reconnaître de nous afin que nous cessions de nous tourmenter, ajouta Denise. Je n'ai jamais éprouvé une pareille surprise de ma vie!

— Henri ne risque plus rien! dit Jacques tout joyeux. Quelle chance!... Par exemple, je me demande bien comment René a pu faire pour s'emparer de l'hélicoptère. Et il faut avoir du cran pour venir se poser ici, juste sous le nez de Feyer et compagnie!

— Je pense que René a dû trouver le billet que tu avais laissé attaché au harnais de Tout-Doux, dit Denise. Rappelle-toi... Tu parlais d'un hélicoptère qui atterrissait au sommet de la montagne.

— Oui, répondit Jacques. Cela n'explique pourtant pas comment il a mis la main sur l'appareil.

— Il nous le dira plus tard. Crois-tu qu'il va revenir nous chercher? demanda Denise.

— Bien sûr! Il va déposer Henri quelque part et revenir nous prendre... peut-être cette nuit même!

— C'est ça qui me ferait plaisir! soupira Lucette. J'ai hâte de quitter cette affreuse montagne, Feyer, Erlick et les autres.

— Moi, dit Jacques, je ne regretterai que le roi. C'est un jouet aux mains de ces bandits. Et il a tellement confiance dans son invention!

— Peut-être vaut-elle quelque chose, s'écria Denise, mais je préfère qu'Henri n'ait pas été obligé de l'expérimenter! Pauvre Henri, comme il s'est montré courageux!

— Et Lucette aussi a été brave! souligna Jacques. Pourquoi t'es-tu proposée pour prendre la place d'Henri, Lucette?

— Je ne sais pas. C'est... quelque chose qui m'a poussée, avoua Lucette. Au fond, j'avais une, peur bleue. Mes jambes tremblaient, vous savez.

— Je me demande où Kiki a bien pu passer », dit soudain Jacques qui, n'ayant plus de souci à se faire pour Henri, se tracassait à présent pour son perroquet.

« Espérons que cet horrible' Feyer, ne l'aura pas trouvé, dit Denise. Sinon, tu peux parier qu'il lui aura tordu le cou », ajouta-t-elle en frissonnant à cette pensée.

Jacques changea bien vite de sujet de conversation.

« II faut guetter René dès maintenant, conseilla-t-il. Je suis presque certain qu'il va revenir sans délai. Personne ne s'attend a son retour à part nous. Les autres sont à l'intérieur de la montagne et ne l'entendront même pas.

— C'est ça. Tenons-nous prêts, approuva Denise.

— Faut-il que nous restions éveillés tous les trois? demanda Lucette.

— Non. Vous, les filles, dormez. Moi, je monterai la garde.

— Dis-moi, murmura Denise soudain inquiète. Comment René pourra-t-il atterrir sans lumière? Crois-tu pouvoir allumer le projecteur, Jacques? Essaie de repérer le bouton... »

Mais c'est en vain que Jacques chercha le commutateur au centre de la terrasse. Il ne le trouva nulle part.

« J'espère que René réussira quand même à se poser », soupira Lucette qui jugeait leur grand ami capable de toutes les prouesses.

Denise et elle s'enroulèrent dans leurs couvertures et fermèrent les yeux. Jacques fit le guet, se félicitant d'avoir eu la bonne idée de laisser un billet explicatif fixé au harnais de Tout-Doux. S'il n'avait pas pris cette précaution, jamais René n'aurait pu venir ainsi à leur "secours.

Soudain, le jeune garçon fut tiré de ses réflexions par un bruit lointain dans la nuit. Il prêta l'oreille. Oui... on ne pouvait s'y tromper... c'était bien l'hélicoptère qui revenait. René avait fait diligence. Sans doute avait-il juste pris le temps de déposer Henri quelque part, d'écouter son histoire et de retourner chercher les autres. Au matin, Feyer éprouverait une désagréable surprise en s'apercevant que ses prisonniers avaient disparu. A la minute présente, le bandit devait essayer de découvrir le point de chute d'Henri dans la zone habituelle. Il pouvait toujours chercher, même avec l'aide de ses chiens!

Mais l'heure était à l'action... Jacques essaya une dernière fois de repérer le bouton permettant d'allumer le projecteur, et n'y réussit pas.

Le commutateur devait être encastré dans une cachette, sous une dalle pivotante ou quelque chose de ce genre. Encore une invention, sans doute, du roi de la montagne!

Cependant, l'hélicoptère se rapprochait. A la clarté de la lune, Jacques le vit juste au-dessus de la cour. Denise et Lucette s'étaient réveillées et regardaient aussi. Blanchet avait sauté sur le parapet pour mieux contempler cet énorme oiseau qui l'intriguait beaucoup.

« Attention! Il va se poser! » annonça Jacques.

Les deux filles et lui se reculèrent le plus possible pour laisser du champ à l'appareil. Celui-ci descendit en douceur. Puis les enfants entendirent un craquement, mais l'hélicoptère réussit à se poser.

« Jacques! Denise! Lucette! Êtes-vous là? » demanda la voix de René.

Jacques courut à l'appareil.

« Oui, René. Nous voici. Nous sommes seuls. Les autres sont à l'intérieur de la montagne. Quel bonheur de vous revoir! Comment va Henri!

— Très bien. Il nous attend avec Jocet, mon coéquipier. Mais ce n'est pas le moment de bavarder. Montez vite tous les trois. Filons pendant que la voie est libre! »

Jacques, Denise et Lucette, radieux, se dépêchèrent d'obéir.

« J'ai eu de la difficulté à me poser, avoua René. Je voyais mal la terrasse. Je crois que j'ai dû heurter un rocher à l'atterrissage. J'ai senti un coup et l'appareil a fait un bruit bizarre. Mais j'espère que ce n'est rien de grave.

— C'est le parapet que vous avez accroché, je pense, émit Jacques en montant le dernier. Oh! René, quelle chance que vous soyez venu! Mais comment...?

— Je vous expliquerai plus tard, répondit le jeune homme. Pour l'instant, partons... »

II s'affaira avec ses commandes et l'hélicoptère s'éleva à une faible hauteur. Arrivé là, il se mit à tanguer désagréablement. René fut obligé de se poser à nouveau.

« Allons, bon, grommela-t-il. Qu'est-ce qu'il se passe? »

Lucette avait une telle hâte de s'en aller que, tout en pressant Blanchet contre elle (car on n'avait eu garde d'oublier le mignon chevreau), elle ne savait que répéter : « Partons! Partons vite! » II fallut que Denise lui demandât de se taire.

René essaya encore de décoller. Pour la seconde fois, l'hélicoptère se mit à pencher dès qu'il fut en l'air.

« Quelque chose doit être faussé dans la direction, murmura le jeune pilote, consterné. Je n'aurais pas dû laisser Jocet derrière moi. Il est mécanicien, lui, et aurait eu vite fait d'arranger ça. Mais j'ai pensé qu'en l'emmenant nous serions trop serrés dans la cabine. »

A plusieurs reprises encore René tenta de faire voler son appareil. Chaque fois, l'hélicoptère se balançait davantage. A la fin, le jeune ' homme eut peur d'un accident grave. Il ne pouvait courir ce risque avec les trois enfants près de lui. Mieux valait renoncer.

Toutefois, pour ne rien négliger, René fit descendre les enfants et essaya de se lancer sans eux. Mais la réduction du poids ne fit rien à la chose et l'appareil se comporta aussi mal quand le jeune homme fut seul à bord.

« Quel malheur! gémit alors Jacques. Cette avarie a dû se produire quand vous avez heurté le parapet. Oh! René, qu'allons-nous faire maintenant?

— Nous pourrions essayer de partir par l'issue dérobée, répondit le jeune homme. Henri m'en a parlé. On se sert d'une échelle de corde, je crois...

— Oui, dit Denise. Cette échelle ne se déroule que si l'on connaît le mécanisme qui la fait jouer. Nous avons bien trouvé ce mécanisme pour la montée — c'est un petit volant caché dans une mare — mais nous n'avons pas pu découvrir le secret de la descente. Et nous n'avons même pas réussi à ébranler l'échelle dans ses crampons.

— Moi, j'y arriverai peut-être, déclara René. De toute manière, nous n'avons pas le choix. Il faut essayer de partir par là... L'hélicoptère ne répond plus aux commandes.



L'hélicoptère se mit à pencher dès qu'il fut en l'air.

Il serait trop dangereux de l'utiliser dans ces conditions. Nous risquerions de nous écraser au sol... et nous n'aurions pas la ressource d'avoir des ailes magiques pour nous soutenir! »

La pauvre Lucette sentit son cœur se serrer.

« Oh! René! J'ai peur de redescendre à l'intérieur de cette horrible montagne. Nous risquons de nous perdre en route une fois de plus... et alors Feyer et Erlick nous rattraperont.

— Il faut essayer malgré tout, ma petite Lucette. Dis-toi que cette fois-ci, du moins, je suis là pour vous protéger.

— Quel malheur que l'hélicoptère soit en panne! répéta Jacques. Non seulement il ne peut plus nous servir, mais sa seule présence est un danger pour nous. Dès que quelqu'un le trouvera sur la terrasse on saura que vous êtes revenu et l'on se lancera à nos trousses.

— Raison de plus pour que nous nous dépêchions, déclara René. Allons, venez... Toi aussi, Blanchet, si tu veux... Au fait, où est Kiki? Je ne l'ai pas encore vu!

— Il a disparu, expliqua Jacques d'un air triste. Peut-être est-il enfermé quelque part ou se cache-t-il à l'intérieur de la montagne. Peut-être même est-il mort!

— Oh! non, protesta Lucette. Ne dis pas ça. Kiki est bien trop malin pour s'être fait prendre! »

René alluma sa lampe de poche et éclaira l'escalier ne spirale.

« Où est le chemin de la sortie? demanda-t-il. Par là sans doute? Oui?... Alors, descendons. A partir de maintenant chaque minute compte. »

Les quatre amis, abandonnant derrière eux l'hélicoptère endommagé, se mirent à descendre avec précaution les marches qui s'enfonçaient à l'intérieur de la montagne. Lucette frissonna.

« Et moi qui avais cru que je ne serais jamais obligée de repasser par là! chuchota-t-elle, désolée. Oh! René, donnez-moi la main. Je suis morte de peur! »



CHAPITRE XXI

LES FUGITIFS

BIENTOT, René et les enfants se trouvèrent au cœur de la montagne. Il leur était très difficile de se diriger, car les lumières qui, dans la journée, éclairaient les différents couloirs, se trouvaient éteintes la nuit.

La lampe de René était puissante et réussissait bien à chasser les ténèbres, mais le jeune homme était obligé de s'en servir avec prudence. Il ne fallait pas risquer d'être aperçus !

A chaque croisement, on s'arrêtait pour savoir quel chemin prendre. Jacques et Denise n'étaient pas toujours d'accord sur la direction à suivre. René se montrait patient. Pourtant, sa voix se durcissait quand il conseillait aux

enfants de faire attention et de décider le plus vite possible quel couloir était 'le bon.

« Si nous suivions Blanchet? suggéra Lucette. Il sait par où passer. Son instinct le guidera.

— Tu oublies, objecta Jacques, que Blanchet ignore où nous voulons aller. Et nous n'avons aucun moyen de le lui faire comprendre. »

A la fin, ils finirent par s'égarer tout à fait. Ils se trouvaient à présent dans une sorte de tunnel obscur, au plafond très haut, qu'aucun des enfants ne reconnut. René commença à désespérer. Dire que, s'il avait pu atterrir sans dommage, cette affreuse randonnée souterraine leur aurait été épargnée!

Ils continuèrent à s'enfoncer au cœur de la montagne et, soudain, débouchèrent sur l'espèce de petit balcon qui dominait la fosse. Aucun ouvrier n'était en vue mais sans doute un dispositif spécial remplaçait-il la main-d'œuvre car, soudain, le couvercle de la fosse glissa de lui-même et René, suffoqué, aperçut la masse brillante au fond du trou. En même temps les enfants et lui éprouvaient une impression de vertige et de légèreté, comme s'ils allaient s'envoler dans les airs. Puis la fosse se referma et l'étrange sensation disparut.

« Le savant dont Henri m'a parlé a, sans aucun doute, découvert une substance encore' inconnue, déclara René. Il doit s'agir d'un métal très rare, comme l'uranium par exemple. Et ces gens l'utilisent sur place, à l'endroit même où ils l'ont trouvé. Très ingénieux!

— Je crois que je saurai me diriger à partir d'ici, constata Jacques, tout joyeux. Suivez-moi... »

Au bout de quelques minutes de marche, René et les enfants arrivèrent au seuil de la chambre du vieux savant.

« Derrière ces portières, chuchota Jacques à l'oreille de René, se trouvent les appartements privés du roi. »

René s'avança sur la pointe des pieds et écarta les tentures. Une faible clarté brillait au-delà. Le jeune homme risqua un coup d'œil, puis se recula.

« J'ai aperçu quelqu'un en train de dormir. Un vieux monsieur avec un front immense...

— C'est le roi de la montagne, expliqua Jacques. Le grand cerveau qui préside à toutes les inventions que l'on trouve ici! C'est un génie... ou bien un illuminé!

— Sommes-nous obligés de traverser sa chambre? demanda René. Il semble profondément endormi, mais tout de même...

— Je ne connais pas d'autre chemin, avoua Jacques. Après cette pièce nous trouverons la salle à manger, puis la salle du trône. Ensuite, tout sera facile.

— Eh bien, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, allons-y, décida René. Nous entrerons un par un, et sans faire le moindre bruit! »

En traversant la pièce, Lucette sentit son cœur battre si fort que le bruit, à ce qu'il lui semblait, ne pouvait manquer d'éveiller le roi. Par bonheur, il n'en fut rien. Quand ce fut le tour de-Denise, elle serra contre elle Blanchet, en faisant des vœux pour qu'il ne se mît pas à bêler. Mais le petit chevreau se tint très sage.

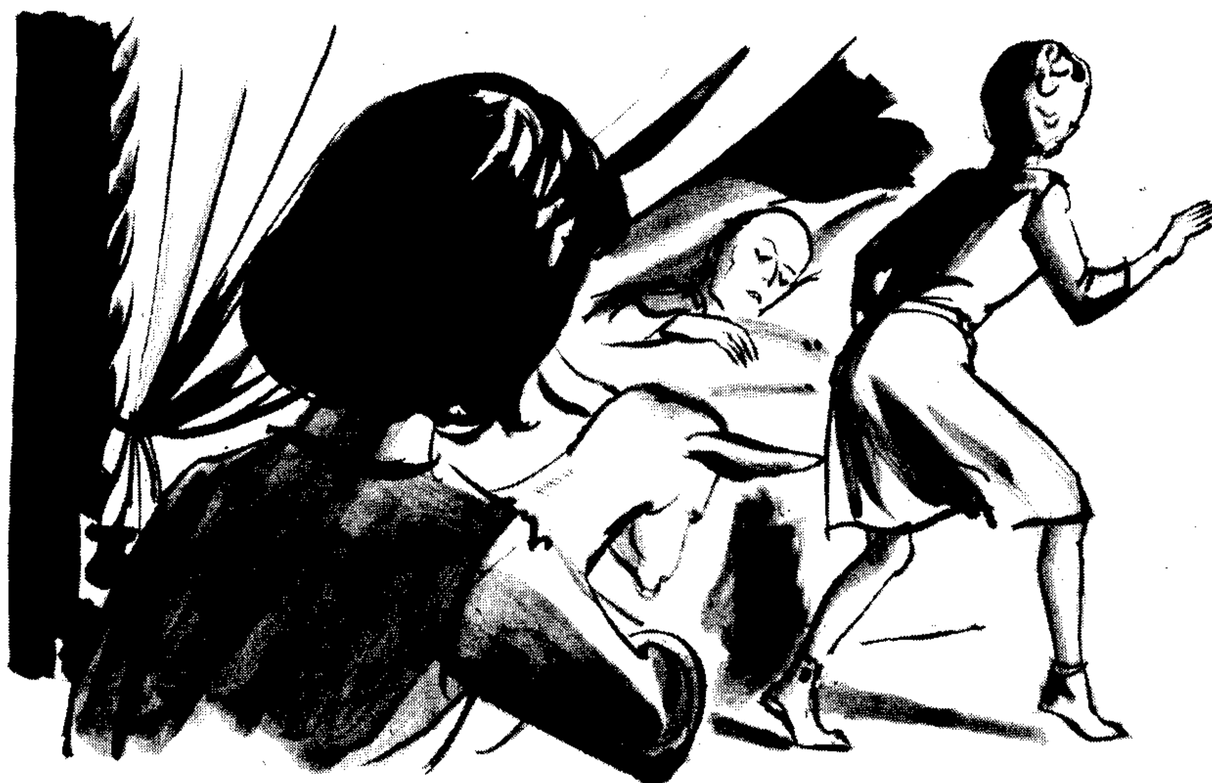
La salle à manger était vide. Cependant, avant de passer dans celle du trône, René s'arrêta, indécis. Un son étrange en provenait. Qu'est-ce que cela pouvait être?

Avec précaution, il s'approcha des portières et les écarta légèrement. Les enfants regardèrent par-dessus son épaule. Ce qu'ils aperçurent leur fit écarquiller les yeux.

Une grande table avait été dressée au milieu de la pièce et portait encore les reliefs d'un festin. Allongés autour, sur des couvertures, les parachutistes dormaient de tout leur cœur.

« Voilà donc où ils étaient tous ces jours-ci! chuchota Jacques.

—: Écoutez, dit René après avoir réfléchi. Cette salle du trône est beaucoup trop éclairée à mon gré! Mais le commutateur se trouve là, à ma portée. Je vais éteindre et vous vous dépêcherez de passer. Même si vous heurtez



l'un des parachutistes, cela n'aura pas grande importance. Comme il ne pourra vous voir, il s'imaginera que c'est un de ses camarades. Compris? »

La manœuvre réussit et, quelques minutes plus tard, René et les enfants débouchaient sur la galerie dominant le laboratoire. René admira un moment en silence la prodigieuse activité des machines.

« A quoi servent-elles? demanda Lucette au jeune homme.

— Ce sont des transformateurs, je suppose, répondit René. Ils doivent capter quelque énergie naturelle et en rendre l'utilisation facile.

— Pour l'emmagasiner, par exemple, dans les fameuses « ailes d'or »? suggéra Jacques.

— C'est possible. En tout cas, mes enfants, votre vieux savant m'a bien l'air d'un génie. Tout cela est fantastique. »

Ce fut le petit Blanchet qui le ramena au sentiment de la réalité en lui heurtant la jambe. René parut se réveiller d'un rêve intérieur.

« Allons, dit-il, ne nous attardons pas davantage. Je suis même impardonnable de m'être arrêté ainsi! »

Jacques lui montra le chemin à suivre. La petite troupe s'engagea dans le passage qui conduisait à la caverne sans plafond. Enfin, enfin, on approchait de la sortie! Déjà les enfants s'imaginaient respirer l'air de la liberté.

Encore restait-il à trouver le système permettant de déloger l'échelle de corde de sa cachette dans le roc! Chose curieuse, le couloir était éclairé, contrairement aux précédents. On arriva devant la petite grotte où se trouvaient les jarres d'eau fraîche.

« Voici l'endroit où se cache l'échelle, René, indiqua Denise. Là, dans ce coin obscur! »

Mais, avant que René ait eu le temps d'allumer sa lampe, Lucette avait trébuché sur quelque chose. C'était l'échelle de corde! Elle était entièrement déroulée. Partant de l'endroit où elle se trouvait fixée au mur, elle passait par-dessus le rebord rocheux et disparaissait au-delà, dans les profondeurs enténébrées de la caverne, pour atteindre — les enfants le savaient — l'étroite bande de terre qui séparait la muraille de la mare aux eaux noires.

Jacques fut si étonné qu'il en oublia de parler bas :

« Regardez! s'écria-t-il, fou de joie. L'échelle est déroulée. Oh! René, descendons, vite, vite...

*—' Quelqu'un a dû quitter la montagne cette nuit, dit Lucette. Cette personne a mis l'échelle en place et l'a laissée comme ça pour remonter plus vite.

— C'est Feyer, bien sûr! s'écria Denise sans pouvoir s'empêcher de frissonner. Il est sorti avec la meute pour essayer de trouver où Henri avait atterri. Grand Dieu! Si nous allions le rencontrer!

— Je ne pense pas, coupa René. Il doit être en train de poursuivre ses recherches. Dépêchons-nous. Nous ne pouvons plus reculer maintenant. »

Tout en parlant, le jeune homme examinait à l'aide de sa lampe électrique l'endroit où l'échelle était fixée au roc.

Le mécanisme qui la manœuvrait lui parut des plus ingénieux. On pouvait apercevoir des câbles fins, sans doute en relation avec le petit volant de la mare, qui actionnaient des crampons mobiles et permettaient à l'échelle de se dérouler.

Par exemple, le jeune homme eut beau chercher, il ne trouva pas le système grâce auquel l'échelle pouvait revenir se loger au fond de son alvéole. Le cerveau qui présidait aux activités dont la montagne était le centre, n'appartenait certainement pas à un imbécile!

Jacques, cependant, s'était approché du rebord de pierre au-delà duquel l'échelle de corde plongeait dans l'abîme. Il s'agenouilla en tournant le dos au vide puis, avec précaution, posa son pied sur un échelon au-dessous de lui. L'échelle ne remua même pas. Elle avait été confectionnée avec soin et, d'ailleurs, le jeune garçon avait déjà eu l'occasion d'éprouver sa grande résistance.

« Ça y est! J'y suis! annonça Jacques. Les filles n'ont qu'à me suivre!

— Parfait! approuva René. Moi, je fermerai la marche. Au fait, comment allons-nous descendre Blanchet?

— Ne vous inquiétez pas, répondit Denise. Je l'ai mis devant le trou qui sert de passage aux chiens et il a tout de suite compris qu'il devait filer par là. Je parie qu'il sera en bas avant nous. Ah! si je savais que Kiki, lui aussi, a pu partir par ce petit tunnel! Cela me fait de la peine d'être obligée de le laisser derrière nous! »

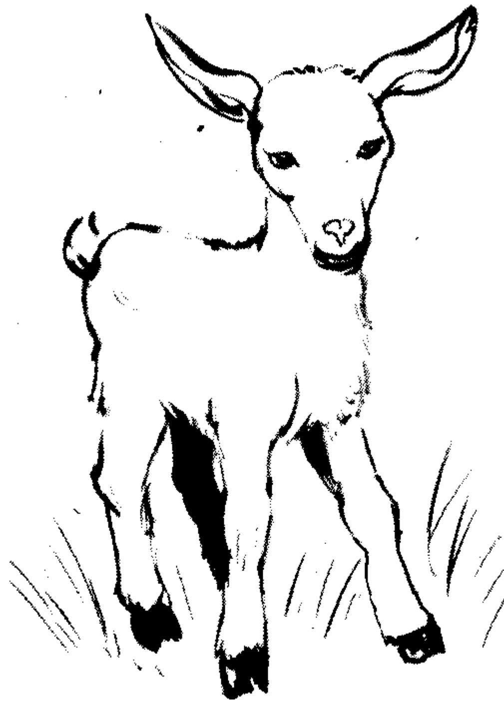
René se pencha en avant pour éclairer Jacques. Le jeune garçon acheva de disparaître.

« A ton tour, Lucette, dit René. Ne te presse pas. Tâche de ne pas marcher sur les mains de ton frère... Là... Vas-y! Et tiens-toi bien... Surtout, attendez-moi en bas dans la caverne. Nous sortirons tous- ensemble... A toi maintenant, Denise... Je te suis...»

Jacques avait déjà descendu un bon nombre d'échelons. De même que la montée lui avait paru longue, le chemin de retour lui semblait interminable !

Et soudain, quelque chose d'effrayant se produisit. Jacques sentit que l'échelle bougeait non seulement au-dessus de lui (ce qui était normal) mais aussi au-dessous! Cela ne pouvait signifier qu'une chose : quelqu'un montait vers lui.

Jacques s'immobilisa sur son échelon. « Sapristi!   songea-t-il. Un de nos ennemis remonte. Peut-être est-ce Feyer ! Nous voilà dans de beaux draps ! » Au-dessous de lui, l'échelle trembla plus fort...





CHAPITRE XXII

L'EVASION

JACQUES ne resta pas longtemps indécis. Il se mit à grimper le plus doucement possible les échelons qu'il avait déjà descendus. Il ne tenait pas du tout à rencontrer Feyer et Erlick.

Au bout d'un moment il se cogna la tête contre un des pieds de Lucette. La petite fille laissa échapper un léger cri.

« Chut! Lucette! murmura Jacques tout bas. Ce n'est que moi. Mais il y a quelqu'un qui me suit sur l'échelle. Remonte le plus vite que tu pourras. »

Très effrayée, Lucette obéit cependant. La pensée qu'une présence invisible se trouvait dans l'ombre au-dessous d'elle la faisait frissonner. Elle était certaine que ce ne pouvait être que Feyer.

Bientôt, elle se cogna à son tour à Denise et lui transmit le message de Jacques. Denise se dépêcha de remonter, suivie des deux autres. Jacques, qui venait le dernier, avait maintenant l'impression que l'inconnu qui grimpait derrière lui pouvait à tout moment lui saisir les chevilles. .

Pour finir, Denise faillit avoir la main écrasée par un des gros souliers de René. Le jeune homme se hâtait en effet de descendre pour rejoindre les enfants. Il fut stupéfait de voir Denise juste au-dessous de lui.

« Qu'y a-t-il? demanda-t-il. Je t'avais dit de faire vite...

— Quelqu'un est en train de monter derrière nous! lui répondit Denise dans un souffle. Vite, René, vite! Ou bien Jacques Va être pris ! »

Pestant tout bas, René se hâta de revenir sur ses pas. Il tira Denise après lui, puis Lucette et enfin Jacques. L'échelle tremblait plus que jamais. Le grimpeur — ou les grimpeurs — n'avaient pas le pied léger.

« Retournons dans le couloir, ordonna René. Nous trouverons bien un endroit où nous cacher en attendant que l'ennemi s'éloigne!»

Tous s'engagèrent dans le couloir et, à l'endroit où il se ramifiait, René poussa ses compagnons dans l'embranchement le plus obscur. Hélas ! une ombre se silhouetta soudain à l'autre bout et la petite troupe dut battre en retraite. Mais il fallait se dépêcher, car déjà le grimpeur arrivait dans l'autre direction. René, Jacques, Denise et Lucette s'engouffrèrent en toute hâte dans un autre couloir. Celui-ci était constitué par une série de petites grottes qui communiquaient toutes les unes avec les autres.

« Attendons ici! » conseilla René.

Mais l'ennemi avait dû, soit les apercevoir, soit plutôt entendre leurs chuchotements, car une voix s'éleva dans l'obscur passage.

« Qui va là? Sortez de votre cachette! »

Ni les uns ni les autres ne bougèrent. Ils se firent tout petits dans un coin d'ombre. La lueur d'une lampe électrique éclaira le couloir. Allait-on les trouver?

Les pas se rapprochèrent. Des voix se répondirent. Il semblait que deux chercheurs au moins soient maintenant aux trousses des fugitifs. Ceux-ci n'avaient que bien peu de chance d'échapper à leurs poursuivants: Que faire ?

Juste à cet instant, un rayon lumineux pénétra dans leur cachette, glissa au pied de Jacques. Le jeune garçon retint son souffle. Et c'est alors qu'une diversion providentielle se produisit... Une voix, triste et presque désespérée, s'éleva dans l'ombre, quelque part au-dessus de la tête des enfants :

« Pauvre Kiki! Pauvre Kiki! »

Le cœur de Jacques se mit à battre à coups redoublés. Kiki! C'était Kiki! Le perroquet n'était pas mort et se lamentait au fond de cette grotte où il s'était réfugié après avoir perdu son chemin dans les couloirs. Le pauvre avait erré tous ces jours derniers dans le labyrinthe souterrain. Jacques avait bien envie de répondre à Kiki et il dut se mordre les lèvres pour ne pas trahir sa présence. Déjà la voix de Feyer retentissait, toute proche :

« Qu'est-ce que c'est que ça? Il y a quelqu'un dans cette cave! Qui a parlé? Erlick, par ici...!

-— Qu'y a-t-il? répondit Erlick en arrivant.

— J'ai entendu quelqu'un parler, expliqua Feyer. Dans cette grotte, il me semble. Explorons-la à fond... »

René et les enfants se croyaient découverts quand soudain Kiki se mit à éternuer, puis à tousser. La lampe de Feyer décrivit un demi-cercle, et le faisceau lumineux manqua de peu les fugitifs.

« Je savais bien qu'il y avait quelqu'un! hurla Feyer. Qui que vous soyez, montrez-vous, et tout de suite! »

Kiki, effrayé par cette voix pleine de colère, s'envola en silence et passa sans être vu dans la cave voisine. Le pauvre perroquet était à moitié mort de faim et sentait instinctivement que ces hommes, loin de lui donner à manger, lui feraient au contraire du mal s'ils l'attrapaient. Pauvre Kiki! Son désarroi était si grand qu'il n'avait pas



perçu la présence de son maître bien-aimé, pourtant très proche de lui.

Et c'était au fond une chance car, s'il était allé se percher sur l'épaule de Jacques, il l'aurait trahi à coup sûr, et ses compagnons avec lui.

De la cave voisine, on l'entendit se lamenter tout haut :

« Pauvre Kiki! Oh! le vilain bonhomme!

— Erlick! hurla Feyer. La voix vient de la grotte à côté. Et je n'ai vu passer personne. C'est cette même voix que nous avons entendue l'autre jour! Mais, par le diable, là où il y a une voix il y a aussi un corps. Et je finirai bien par découvrir qui se moque ainsi de nous! »

Les deux bandits se précipitèrent l'un derrière l'autre dans la grotte voisine et les enfants sursautèrent en entendant un coup de feu : c'était Feyer qui avait dégainé son pistolet et tiré en direction de la voix. Celle-ci se manifesta sans attendre.

« Bouh! Vilain bonhomme! » hurlait Kiki.

Peut-être Feyer aurait-il tiré à nouveau si quelqu'un ne l'avait appelé de l'autre bout du couloir.

« Monsieur! Monsieur! Tous les enfants partis. L'hélicoptère revenu. Tout seul sur la terrasse! »

C'était un des serviteurs japonais qui, ayant trouvé l'appareil abandonné, se dépêchait de signaler à son patron la disparition des prisonniers et du pilote. Feyer se mit aussitôt dans une colère épouvantable.

« Ne perdons pas de temps, conseilla Erlick, Lâchons de nouveau les chiens. Les enfants ont dû s'échapper par l'échelle que nous avions laissée déroulée. La meute aura vite fait de nous les ramener. »

Feyer et lui entamèrent une discussion tandis que le Japonais retournait sur ses pas. René comprit que, pour quelques précieuses secondes, la voie était libre. Il décida de risquer le tout pour le tout. En silence, il poussa les enfants devant lui et tous repartirent en direction de l'échelle. Peut-être avaient-ils encore une chance de s'échapper... /

Par bonheur, l'échelle était toujours en place. Jacques se mit à la descendre à toute allure et, cette fois-ci, eut vite fait d'atteindre le sol. Lucette faillit tomber tant elle mit de hâte à rejoindre son frère. Puis ce fut le tour de Denise et enfin de René. Lui non plus ne fut pas fâché quand il toucha enfin le sol.

« Ouf! dit-il en poussant un soupir de soulagement. Et maintenant, filons vite! Tâchons de rejoindre Henri et Jocet avant que les chiens ne soient sur notre piste... »

Au-delà du rideau de verdure qui dissimulait l'entrée de la caverne, les fugitifs eurent l'impression de se retrouver dans un monde nouveau. Comme il faisait bon respirer l'air de la liberté! L'aube teintait de rosé les montagnes.

René expliqua aux enfants qu'il avait prévu les pires éventualités avant de revenir les chercher en hélicoptère.

« J'ai laissé notre petite expédition de secours — composée de Ludovic, de M. Gaston et de Jocet, et augmentée d'Henri — assez loin dans la montagne pour n'être pas dépisté

par les chiens. Mais j'avais prévu que, si un empêchement survenait et que je ne puisse rejoindre nos amis dans la nuit, le lieu de ralliement serait celui de votre ancien campement, près du ruisseau où nous avons trouvé Tout-Doux. C'est là que nous allons aller... »

Tous se mirent en route à vive allure. Jacques était triste d'avoir laissé Kiki derrière lui. Mais, à mi-chemin, un événement inattendu se produisit. Avec un gloussement de joie, M. Kiki en personne vint se percher sur l'épaule de Jacques. Les enfants ne surent jamais comment, au bout du compte, il avait réussi à s'échapper lui aussi. Enfin, l'essentiel était de l'avoir retrouvé. Denise et Lucette étaient folles de joie. René gratta la tête du perroquet.

« Brave Kiki! Tu nous as sauvés tout à l'heure. Mais comment as-tu fait pour nous rejoindre? Je parie que tu as filé par la caverne sans plafond. Et puis, tu as dû nous voir ou nous entendre...' et te voilà.

— Le pauvre! Comme il est maigre! Il jeûne depuis plusieurs jours, fit remarquer Denise. C'est un miracle qu'il ne soit pas mort.

—- II a sans doute bu l'eau des jarres. C'est tout ce qu'il avait à se mettre sous... le bec! dit Lucette.

— Quand nous serons tous en sûreté, déclara Jacques, je te promets un véritable festin!

— Nous avons retrouvé Kiki, mais nous avons perdu Blanchet, constata Lucette avec un soupir.

— Ne te désole pas, dit René. Il nous reviendra lui aussi, je le parierais! »

Cependant, la petite troupe était tout près maintenant du lieu du rendez-vous. Et soudain, une voix joyeuse s'éleva non loin d'eux:

« Quel bonheur! Vous voilà enfin! Denise! Jacques! Lucette! René! Et même ce brave Kiki! Bravo! Vous avez réussi à vous

échapper. Mais où est l'hélicoptère? Nous l'avons attendu toute la nuit... »

C'était Henri, bien sûr, qui venait à leur rencontre

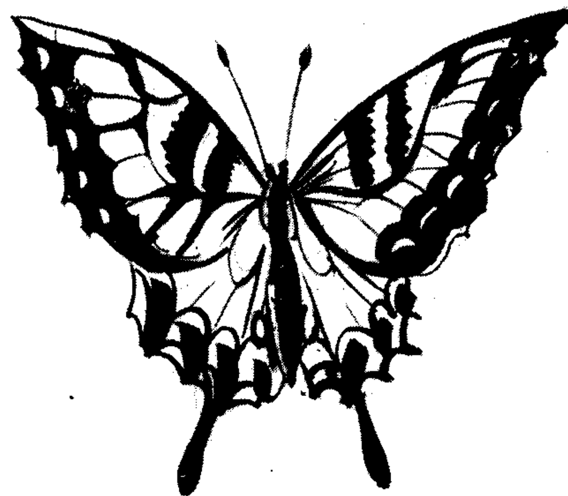
en courant. Jocet, le mécanicien, le suivait de près. Mais qui est-ce qui gambadait devant lui, plus remuant que jamais? Blanchet en personne! L'instinct du chevreau lui avait fait retrouver celui qu'il préférait à tous les enfants. En somme, la famille était au complet.

Tous étaient en train de se réjouir et de se féliciter d'être ensemble quand soudain René leva la main pour réclamer l'attention de ses amis.

« Entendez-vous? » dit-il.

Jacques tendit l'oreille. De lointains aboiements lui parvinrent.

« Ce sont les chiens, murmura-t-il en pâlissant. Ils nous cherchent! »





CHAPITRE XXIII

TRAQUÉS PAR LES CHIENS

Au BRUIT fait par la meute, Lucette se rapprocha de René et de Jocet. L'idée d'affronter les terribles bergers allemands ne lui plaisait guère.

René et son mécanicien échangèrent un long regard. René se sentait furieux. Après tout le mal qu'ils s'étaient donné, après avoir réussi une évasion aussi sensationnelle, voilà qu'ils risquaient d'être repris à la dernière seconde! C'était vraiment trop de malchance. Pourtant, il ne voyait pas comment échapper à une meute de dix chiens bien dressés!

« René! dit soudain Jacques. Entrons dans le cours d'eau. Sam, un Noir que les chiens pourchassaient, avait trouvé ce moyen pour les dépister. Marchons

dans l'eau jusqu'à ce que nous trouvions un refuge quelconque... un gros arbre par exemple. C'est la cachette qu'avait choisie Sam!

— Nous n'avons qu'une faible chance de réussir, mais nous pouvons toujours essayer! opina René. Quel malheur que cet hélicoptère ait eu une avarie! Nous serions tous en sûreté depuis longtemps...

— M. Jocet et moi nous sommes venus au-devant de vous tout seuls, expliqua Henri en entrant dans l'eau. Nous avons laissé Ludovic, M. Gaston et les ânes sur place.

— Sage précaution, mon garçon! Espérons qu'eux au moins échapperont aux chiens! »

Les enfants et les deux hommes, pataugeant dans le courant, se mirent à remonter le ruisseau aussi vite que cela leur était possible. Il leur tardait de trouver une cachette à leur portée. La meute semblait se rapprocher.

« Regardez ! s'écria soudain René. Nous avons remonté le ruisseau jusqu'à sa source! Voyez-vous d'où il sort? De ce gros trou... là! Sapristi, il est assez grand pour que nous puissions nous y cacher tous, à l'abri des chiens. Mais oui... c'est une sorte de petite grotte. »

En effet, l'excavation était assez vaste pour les recevoir tous. Ils se faufilèrent à l'intérieur. René alluma sa lampe. Une source jaillissait de la paroi du fond, mêlant ses eaux à celle du ruisseau qui coulait entre deux gros rochers. Il faisait humide et frais dans la grotte. René, Jocet et les deux filles s'assirent sur les rochers. Jacques et Henri furent obligés de rester les pieds dans l'eau. Les six amis, ainsi que Kiki et Blanchet, se tinrent cois, écoutant les chiens qui se rapprochaient. Puis les aboiements devinrent tout à coup moins forts.

« Dites, René, croyez-vous que la meute ait perdu notre piste? demanda Jacques.

— En tout cas, ils ne l'ont pas encore trouvée, répondit le jeune homme. Je crois qu'ils ont dû arriver au bord du ruisseau, le traverser, et s'apercevoir que leur flair était

désormais en défaut. Ils ne peuvent pas deviner que nous avons marché dans l'eau.

— Mais quand les hommes les auront rejoints, coupa Jocet avec un solide bon sens, ils s'en douteront bien, eux! Et alors ils exploreront le ruisseau en amont et en aval.

— Vous avez raison, murmura Lucette, consternée. Je suis sûre que Feyer découvrira notre ruse. Il est si intelligent !

— On dirait que les chiens se rapprochent à nouveau, dit Jacques en prêtant l'oreille. Oh! quelqu'un est avec eux! Ce doit être Feyer. Ils pataugent tous dans le ruisseau.

— La meute nous a finalement flairés », constata Henri.

Lucette, effrayée, se serra contre René. Elle avait l'impression que cette terrible aventure ne prendrait jamais fin.

Soudain, les fugitifs aperçurent le premier des chiens. Il haletait. Sa langue rouge pendait entre ses crocs d'un blanc luisant. Museau levé, il humait l'air et arrivait tout droit vers la grotte. On entendit la voix de Feyer qui l'encourageait :

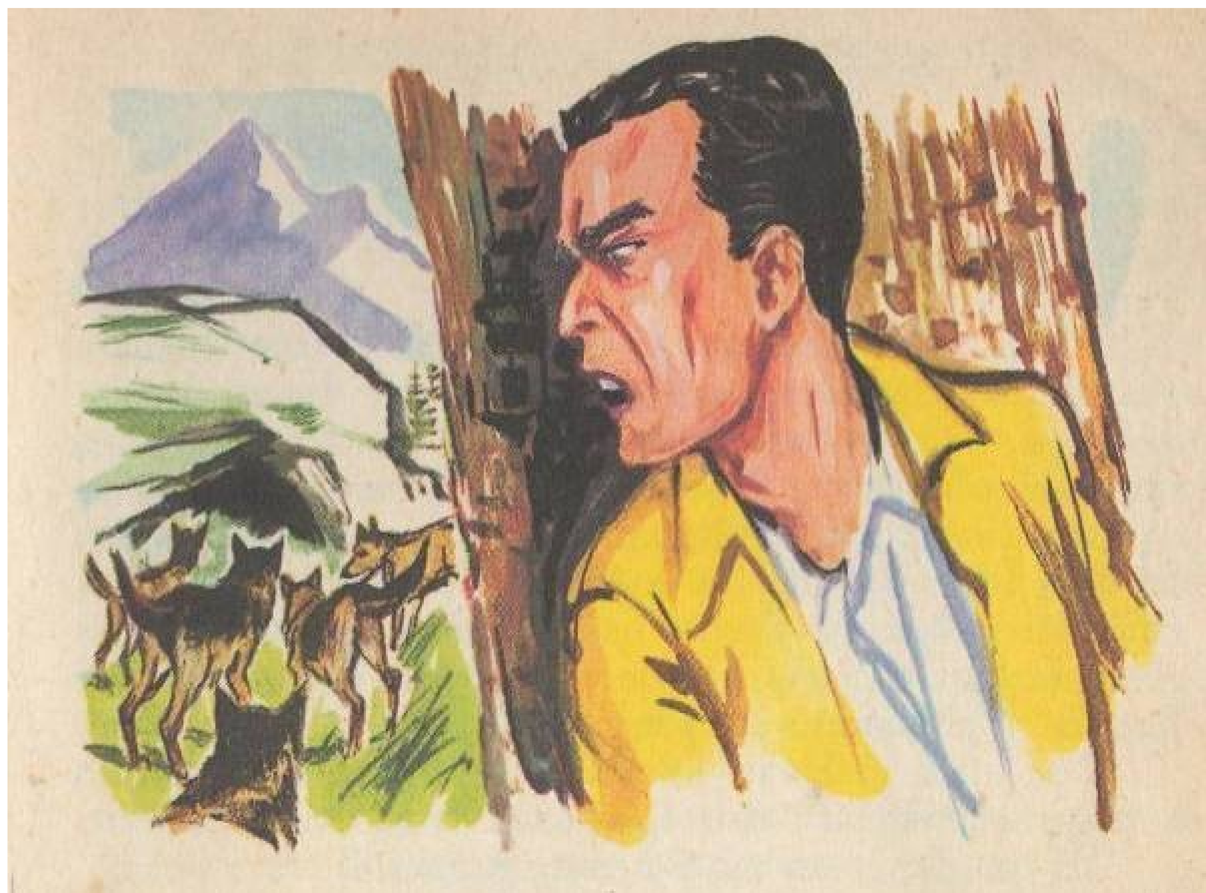
« Allez! Vas-y! Trouve-les! »

L'énorme berger allemand (c'était le chef des chiens) arriva à l'entrée de la grotte et s'arrêta là. Il ne chercha pas à entrer. Il avait trouvé les fugitifs. Cela lui suffisait. On ne lui avait pas donné l'ordre de les attaquer.

Cependant, pour avertir son maître, il ouvrit la gueule et se mit à hurler comme un loup. Kiki, surpris, fit de son mieux pour l'imiter mais ne parvint qu'à produire une suite de sons ridicules. Ce fut au tour du chien de paraître étonné. Mais déjà les autres bergers allemands rejoignaient leur chef de file. Tous avaient l'air féroce.

« Ne bougez pas! ordonna René. Vous ne risquez rien tant que vous n'essaierez pas de vous enfuir. »

Presque aussitôt, Feyer et Erlick, tout rouges d'avoir couru à la suite des chiens, parurent à leur tour. A la vue



de la meute en arrêt devant le trou où s'étaient réfugiés ceux qu'ils traquaient, Feyer s'immobilisa. Puis il tira vivement Erlick en arrière. Les deux hommes se mirent à l'abri derrière un gros arbre, à quelque distance de là. Sans doute Feyer craignait-il que René soit armé. Il cria tout fort :

« Sortez de votre cachette. Les chiens vous ont trouvés. Si vous ne voulez pas que je les lâche sur vous, sortez, les mains en l'air et un par un! Au premier geste suspect, je tire !

— Quelle charmante nature ! dit Jocet dont rien ne semblait jamais troubler la joyeuse humeur. J'aimerais bien me mesurer avec lui. Faut-il lui obéir ou non?

— Certainement pas, répondit René d'un ton bref. Je ne pense pas qu'il ose nous faire attaquer par les chiens. Il sait qu'il y a des enfants ici.

— Je ne crois pas que cela l'arrête! » murmura Jacques. Il savait que Feyer se mettait facilement en colère et, à ces moments-là, était capable de tout. En effet, n'obtenant

pas de réponse et ne voyant personne sortir du trou, le bandit perdit son sang-froid. Il se mit à crier quelque chose dans une langue étrangère, puis, se reprenant, en français.

« Vous m'avez entendu? Je vous laisse une dernière chance. Les chiens sont prêts à vous sauter dessus. Je n'ai qu'un mot à dire pour qu'ils vous attaquent. Et je vous préviens qu'ils ont la dent dure. Inutile donc de résister! »

Dans la grotte, personne ne bougea. Lucette ferma les yeux. Elle n'avait plus la force de supporter la vue des chiens à l'aspect si féroce. Elle se rendait compte qu'ils n'attendaient qu'un ordre de Feyer pour se jeter sur les fugitifs et les mettre en pièces.

C'est alors qu'Henri intervint. Avant qu'aucun de ses compagnons ait pu l'en empêcher, il sortit de sa cachette.

Dès que Feyer aperçut le jeune garçon, il cria :

« Les mains en l'air! »

Henri obéit. Les chiens l'entourèrent pour le flairer et il se mit à leur parler tout bas :

« Beaux chiens! Braves chiens! Vous me reconnaissez? Je suis Henri. Vous avez passé une nuit avec moi, rappelez-vous. Nous sommes amis, oui, amis! »

Bien entendu, les chiens ne comprenaient pas ce qu'Henri leur disait, mais sa voix éveillait en eux des échos. Ils se souvinrent de lui. A nouveau, ils subissaient son charme et appréciaient le ton sur lequel il leur parlait. Le chef de la meute émit une sorte de petit gémissement. Il aurait bien voulu qu'Henri lui grattât la tête. Mais le jeune garçon, qui tenait toujours les mains en l'air, ne le pouvait pas. Il n'avait que sa voix pour flatter les chiens.

Il continua donc à leur parler à mi-voix, tandis que les autres enfants, René et Jocet le regardaient, sidérés. Tous pensaient la même chose : qu'avait donc Henri pour attirer ainsi les animaux? Quel don irrésistible possédait-il?

« Henri a de la chance, songeait encore René. Et nous en avons nous-mêmes qu'il soit avec nous! »

Feyer, cependant, s'impatientait :

« Où sont les autres? cria-t-il d'une voix rageuse. Dites-leur de sortir ou j'ordonne aux chiens de les tirer dehors de force! »

Au même instant le chef de la meute se dressa sur ses pattes arrière et posa celles de devant sur les épaules d'Henri. Comme répondant à un signal, les autres chiens se mirent à sauter autour de lui. Ils avaient tout à fait oublié Feyer et se bousculaient pour être plus près du jeune garçon, avec l'espoir de se faire caresser. Le chef de la meute donna un grand coup de langue sur la joue d'Henri qui, baissant les mains, lui gratta la tête en un geste amical. Il pensait bien que, par crainte de blesser les chiens, Feyer se garderait de tirer.

La bousculade s'accentua. Henri n'arrêtait pas de caresser des dos, de gratter des têtes et de frotter des museaux. En même temps, il ne cessait de parler à ses amis à quatre pattes, de cette voix spéciale qu'il prenait toujours pour s'adresser aux animaux.

Feyer, qui ne voyait pas bien ce qui se passait, en eut brusquement assez d'attendre. Sa patience était épuisée. Il cria aux chiens :

« Allez! Allez chercher! Ramenez-les-moi! »

Les chiens tournèrent la tête vers lui, hésitants. Puis leur chef regarda Henri.

« Viens avec moi, viens! dit Henri. D'autres amis t'attendent dans la grotte! »

Alors, à la profonde stupeur de Feyer, Henri entraîna tous les gros bergers à sa suite. Quatre d'entre eux réussirent à pénétrer dans la grotte et se mirent à lécher Denise, Lucette et Jacques. Ils marquèrent une certaine méfiance envers René et Jocet mais,

quand Henri eut posé sa main sur le bras des deux hommes, ils les acceptèrent aussi pour amis.

« Riquet, tu es un vrai magicien! s'écria René, admiratif.

— Je crois que Feyer va avoir une attaque! répondit

Henri en riant. Il n'arrive pas à comprendre le miracle qui s'est déroulé sous ses yeux. »

Rouge de rage, le bandit cria encore :

« Ramenez-les! Ici! Couchés! Aux pieds!... Voulez-vous revenir ! »

Peine perdue. Les chiens ne l'écoutaient même pas. Le chef de la meute avait délibérément choisi Henri pour maître et les autres bergers allemands suivaient le mouvement. Désormais, c'est à Henri que tous étaient décidés à obéir. Ils craignaient Feyer, mais ils aimaient Henri.

Comprenant que les choses tournaient mal pour lui, Feyer tenta une nouvelle manœuvre. Il tira un coup de pistolet. Il eut soin de ne pas viser les chiens mais fit en sorte que la balle passât juste au-dessus de leur tête. Tous les animaux massés à l'entrée de la grotte firent un bond et se mirent à gronder. René estima qu'il était temps de passer à l'action. ,

« Henri, dit-il, crois-tu que les chiens t'obéiront? Il faudrait leur dire de nous amener Erlick et Feyer... Tu pourrais essayer... Si ça réussit, eh bien, ces deux bandits ne feront que recevoir la monnaie de leur pièce! »





CHAPITRE XXIV

LA FORTUNE CHANGE DE CAMP

TRÈS BIEN! » répondit Henri. Puis, se tournant vers les chiens, il leur indiqua Feyer et Erlick qui continuaient à se cacher derrière leurs arbres. « Allez! s'écria-t-il. Allez chercher! Ramenez-les ici! Vite! »

Avant que les deux bandits aient eu le temps de se rendre compte de ce qui leur arrivait, la meute entière se retourna contre eux. Feyer ne put faire usage de son pistolet. Il se trouva plaqué au sol par le chef de file et son arme lui échappa.

« Ne les mordez pas! Ramenez-les ici! » ordonna Henri, tout fier d'avoir été si bien obéi.

René, Jocet, Jacques, Denise et Lucette s'étaient déjà

précipités hors de la grotte. Les chiens, entraînés à ne mordre que sur ordre, ramenaient leurs prisonniers, non sans les avoir un peu malmenés cependant, car les bandits avaient voulu résister. Feyer n'en menait pas large et tenait... son fond de culotte à deux mains.

« A votre tour de lever les bras, mes gaillards! cria Jocet. Et tant pis si votre pan de chemise dépasse, Feyer ! »

Le bandit roula des yeux furieux mais obéit.

« Je me demande, dit-il, ce que ce maudit gamin a fait à mes chiens. Il leur a jeté un sort, c'est certain!

— Vilain bonhomme! Essuie tes pieds! Ferme la porte! Mouche ton nez! » hurla Kiki en battant des ailes.

Feyer aperçut le perroquet, reconnut la voix qui l'avait tant intrigué et, une fois de plus, faillit s'étouffer de rage. « Que faisons-nous à présent? questionna Jacques.

— Nous allons rejoindre Ludovic et M. Gaston qui nous attendent avec les ânes, répondit René.

— Pouvons-nous ramener les chiens avec nous à la ferme? demanda Henri. Je veillerai sur eux en attendant qu'ils aient un nouveau maître. Peut-être pourrez-vous les employer dans la police, René? Ils sont si bien dressés!

— Je ne dis pas non, répondit René en souriant. Et maintenant, en route ! Quittons cette montagne. J'y reviendrai par la suite avec des renforts et nous nous occuperons de ses habitants.

Nous prendrons soin aussi de ce vieux savant, avant qu'il ne devienne tout à fait dangereux. Dieu sait ce qu'un pareil cerveau est encore capable d'inventer! »

La petite troupe se mit en marche. Tous commençaient à avoir grand-faim. Quant au pauvre Kiki, il tombait presque d'inanition.

« Deux des ânes sont chargés de vivres, expliqua René. Nous ferons un bon repas dès que nous serons arrivés.

— Où M. Gaston et Ludovic se trouvent-ils au juste? demanda Denise.

— Par là derrière, répondit Jocet. Dans la vallée des Papillons!

— La vallée des Papillons! s'écria Jacques. Elle est donc si près! Dire que nous l'avons tant cherchée! Ludovic n'a jamais su la dénicher sur la carte.

— Ludovic est un piètre guide. Je me reproche de vous avoir laissés partir avec lui, dit René. J'ai été bouleversé quand je l'ai vu revenir à la ferme sans vous! Et quel mal j'ai eu à lui arracher son histoire et à le forcer à me conduire ici. Il s'est égaré au moins vingt fois en route!

— Mais vous nous avez tout de même trouvés! s'écria Lucette. Quelle chance que cette vilaine aventure soit finie!

— Vous ne nous avez toujours pas expliqué, dit Jacques, comment vous avez fait pour mettre la main sur l'hélicoptère.

— Je vous raconterai ça plus tard, promit René. Pour l'instant, regardez plutôt devant vous... Je vous présente la vallée des Papillons! »

Les enfants s'immobilisèrent, bouche bée d'admiration. La vallée qu'ils avaient sous les yeux était un enchantement. Des milliers de papillons rouges, jaunes, blancs, rosés, verts, bleus, orange, voletaient au soleil et se posaient sur les fleurs qui couvraient le sol. Henri, Denise, Jacques et Lucette n'avaient encore jamais rien vu de pareil.

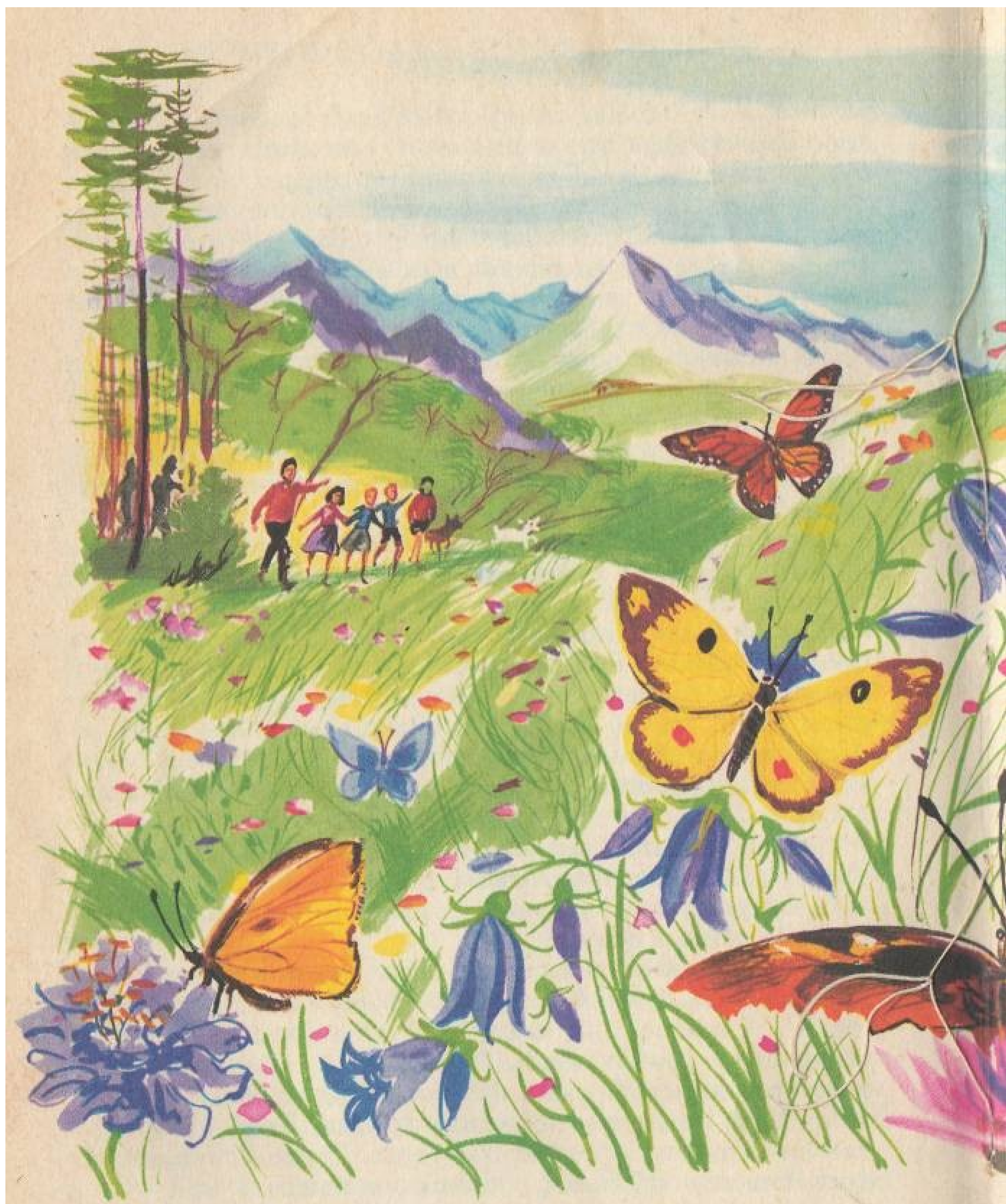
« On peut dire que cet endroit mérite bien son nom! s'écria Jacques, enthousiasmé.

— J'aperçois M. Gaston et les ânes! annonça Lucette. Et voilà aussi Ludovic! » .

Déjà Tout-Doux accourait à la rencontre de son ami Blanchet. Le fermier accueillit les arrivants avec un bon sourire. Ludovic, lui, osait à peine regarder les enfants et paraissait tout honteux. Il se rendait compte qu'il avait joué un rôle peu glorieux dans cette aventure.

« Nous mourons de faim, déclara René. Les explications viendront après un bon repas. Feyer, Erlick, mettez-vous dans ce coin. Henri, ordonne aux chiens de les garder. »

Déjà le fermier étalait dans l'herbe le pique-nique





préparé par sa femme. Les convives prirent place autour de mets plus appétissants les uns que les autres. La brave Mme Gaston s'était surpassée. Tout le monde mangea joyeusement. Le pauvre Kiki dut même être freiné. Sans quoi, certainement, il eût attrapé une indigestion. Blanchet, les chiens et les prisonniers eurent aussi leur part du festin. C'était une grande chance que la fermière eût chargé les ânes d'aussi abondantes provisions.

Quand tout le monde fut rassasié, on passa aux explications. Il y avait tant à dire!

Les enfants commencèrent par raconter leurs aventures en détail. Ils demandèrent à René ce qu'il pensait des « ailes d'or », la fameuse invention du « roi ». Jocet avait déjà étudié de près la paire d'ailes qu'Henri aurait dû essayer, et ce fut lui qui répondit :

« Elles ne valent rien. Et un homme, même un enfant, serait incapable de voler avec! A mon avis, ce « roi » n'est qu'un vieux fou! »

Les enfants frissonnèrent en' pensant au danger auquel Henri avait échappé de justesse. René hocha la tête.

« Non, dit-il. Je ne crois pas que ce vieux savant soit fou. Mais il a inventé des choses vraiment sensationnelles et il est devenu trop sûr de lui. Disons que c'est un illuminé. Feyer, que j'ai interrogé tout à l'heure, m'a avoué que lui et Erlick avaient tiré une fortune de précédentes inventions du vieux bonhomme. Et ils continuaient à avoir confiance en lui. Mais cette fois-ci, l'invention des « ailes » ne leur a valu que des déboires.

— Qu'allez-vous faire lorsque vous retournerez dans la montagne avec des renforts? demanda Jacques.

— Nous renverrons les parachutistes chez eux ainsi que les Japonais, après interrogatoire. Le roi sera mis sous surveillance. Une commission scientifique viendra par ailleurs étudier sur place l'étrange matière brillante qui se trouve au centre de la montagne. Peut-être pourra-t-on l'employer à des fins utiles pour l'humanité.

— C'est une chance, n'est-ce pas, que nous ayons découvert cette montagne? hasarda Lucette.

— Je pense bien! répondit René. Et c'est une chance, surtout, que vous ayez pensé à me laisser un billet d'explications fixé au harnais de Tout-Doux. Sans cela, je ne vous aurais jamais retrouvés!

— Que s'est-il passé au juste? demanda Jacques.

— Eh bien, comme vous le savez, à l'endroit où vous aviez campé en dernier lieu, je n'ai trouvé que votre âne. J'ai lu votre mot qui m'a fourni de précieux renseignements en m'apprenant que quelque chose de louche se tramait à proximité et qu'Henri avait été enlevé. Malheureusement, j'ai eu beau chercher de tous côtés, je n'ai pu découvrir l'entrée de la montagne. Il ne me restait qu'à faire au plus vite une enquête sur les hélicoptères survolant la région et à repérer lequel était suspect. Je me disais que si celui que vous aviez vu pouvait atterrir au sommet de la montagne, j'étais capable d'en faire autant avec le même appareil. Aidé par la police locale, j'ai finalement trouvé ce que je cherchais!

— C'est-à-dire? coupa Lucette, haletante.

— C'est-à-dire un jeune pilote avec une cicatrice sur la joue droite... Ah! je vois que vous le connaissez! Soumis à un interrogatoire serré, il n'a fait aucune difficulté pour nous révéler ce que nous désirions savoir. Il avait même l'air plutôt content de parler. Il semblait navré pour les parachutistes d'essai! Comme il se refusait à continuer ce travail, je me suis offert pour le remplacer... et c'est ainsi que j'ai atterri à mon tour au sommet de la montagne.

— Oh! René! Quel soulagement quand nous vous avons reconnu! » s'écria Lucette, reconnaissante.

Les enfants se sentaient heureux. René leur avait donné d'excellentes nouvelles de Mme Lefèvre. Mise à part l'inquiétude qu'elle éprouvait au sujet de ses « quatre diables », comme elle disait, la jeune femme se portait bien. Sa main était guérie. Elle aurait bien voulu accompagner la petite expédition de secours mais René n'avait

pas accepté sa proposition. Il l'avait persuadée d'attendre tranquillement à la ferme, en compagnie de Mme Gaston.

Après une nuit passée à la belle étoile, la petite troupe se mit en route de bonne heure le lendemain matin. On marcha toute la journée. Et ce fut le jour suivant, sur le coup de minuit, que l'on arriva enfin au terme du voyage...

Mme Lefèvre, qui faisait le guet à l'une des fenêtres de la ferme, se précipita au-devant des enfants et de leurs compagnons. Elle pleurait de joie. Mme Gaston l'imita.

« Quel bonheur! Sains et saufs! »

Et puis, comme c'était une personne pratique, elle invita tout le monde à passer à table. Avec elle, on ne risquait jamais de mourir de faim. Un régiment entier ne l'eût pas trouvée à court de vivres!

A la vue des chiens, avant même de poser des questions à leur sujet, elle leur prépara une savoureuse pâtée sur laquelle les énormes bêtes se jetèrent avec avidité.

Au cours du repas, les enfants racontèrent une fois de plus leurs aventures. Mme Lefèvre s'en montra tout émue. Dire que son fils avait failli essayer les « ailes d'or » inventées par ce vieux savant excentrique!

Dans l'après-midi, Jocet partit en voiture avec les deux prisonniers. Ludovic et deux chiens lui servaient d'escorte. Il allait livrer Feyer et Erlick à la police.

René devait attendre sur place la venue de renforts et l'arrivée d'une commission scientifique avant de retourner dans la montagne.

« Est-ce que nous pourrons vous accompagner? demanda Jacques, plein d'espoir. Sans nous, vous risquerez de vous perdre à l'intérieur de la montagne. »

Le jeune homme se mit à rire.

« Vous ne croyez pas avoir eu suffisamment d'aventures? demanda-t-il. Non certes, je ne vous emmènerai pas. Je n'ai jamais connu d'enfants comme vous pour se fourrer dans les pires guêpiers. Je crois que si je vous emmenais rendre visite à ma vieille tante Léocadie vous trouveriez encore moyen de vous faire enlever en route

et il faudrait que je coure à l'autre bout du monde pour vous délivrer! »

Les garçons se montrèrent déçus. Les filles beaucoup moins. Elles se sentaient parfaitement heureuses.

Blanchet gambadait de joie dans la prairie voisine. Kiki, perché sur l'épaule de son bien-aimé Jacques, lui mordilla l'oreille.

« Allons, reste tranquille, mon vieux! » dit Jacques en lui tirant la queue.

Kiki se mit à battre des ailes en criant :

« En avant, Fanfan la Tulipe! »

Puis il se précipita au milieu des petits ânes qui somnolaient au milieu du pré. Denise éclata de rire.

« Kiki a raison, dit-elle. En avant! En avant! Mais pas pour l'aventure, cette fois-ci. Pour de vraies et calmes vacances !

— Nous les avons bien méritées! » déclara Lucette rn conclusion.

Et personne ne songea à la contredire.